53051/A Vol. 1

59687

HISTOIRE
DE LA CONQUETE DE LA
FLORIDE:

Relation de ce qui s'eſt paſſé dans la Découverte de ce Païs

par

FERDINAND DE SOTO;

Compoſée en Eſpagnol

par

L'INCA GARCILLASSO DE LA VEGA,

& traduite en François

Par Sr. PIERRE RICHELET.

Nouvelle Edition

DIVISEE EN DEUX TOMES:

Corrigée & Augmentée,

avec tresbelles Cartes & Figures en taille douce & d'un Indice.

TOME PREMIER.

A LEIDE,

Chez PIERRE VANDER Aa.

MDCCXXXI.

Nec verbum verbo curabis reddere fidus Interpres.
Horat. Art. Poëtic.

AVERTISSEMENT.

ON avoit presqu'oublié depuis soixante ans ce Livre si curieux de *Garcilasso de la Vega*. Peut être avoit il eu en son tems le même sort que les autres ouvrages de cet historien donnez en *François* par le fameux traducteur, ou (1) metraphaste *Jean Baudouin*. Mais s'il y avoit quelque raison de ne pas faire une entière justice à un écrivain celebre, que *Baudouin* avoit presque rendu méconnoissable en le travestissant en nôtre langue; on ne pouvoit pas dire la même chose à l'égard de l'*Histoire de la Conquête de la Floride*: Le traducteur n'est pas moins celebre parmi nous, que l'auteur l'est en *Espagne*, & en *Amerique*.

L'*Inca Garcilasso de la Vega* naquit vers le milieu du XVI. siecle à *Cusco* (2) Ville Episcopale

(1) *C'est l'Epithete que M.* Menage *a autrefois donné à* Baudouin *dans l'ingenieuse & toûjours excellente Requête des Dictionnaires. Voici ses paroles.*

A Godean le grand Paraphraste,
A Boudouin le grand Metaphraste.

Et de vrai c'est le caractere du bon homme Baudouin; *comme il devoit travailler pour vivre, & que d'ailleurs on lui paioit ses ouvrages à l'aune, il falloit qu'il gagnât païs; & rien n'est plus propre pour cela que la traduction paraphrasée. Une version juste, exacte, concise coûte du tems, & le tems ne lui étoit pas paié par ses Libraires. Aussi en a-t'il fait de toutes sortes. Nous en dirons encore un mot cidessous.*

(2) Cusco *étoit autrefois la Capitale du* Perou, *& la demeure des* Incas, *qui y avoient un Palais, & une Forteresse. C'est encore aujourd'hui un Ville belle & bien bâtie.*

le de l'*Amerique* meridionale, dans le *Perou*. Son Pere Gentil-homme *Espagnol* épousa une Dame du païs, qui étoit de la Maison des *Incas* anciens Rois du *Perou*. Cela fut cause, à ce que je pense, que *Garcilasso* eut quelque chose du caractere des deux Nations. Sa grandeur d'ame étoit un des biens que son Pere lui avoit laissé, & il tiroit de sa Mere beaucoup de candeur & un amour extraordinaire pour sa Patrie, & ses compatriotes. Il voulut même prendre le nom *d'Inca*, si glorieux pour lui, & qui lui remettoit toûjours son origine devant les yeux. Il sortit du *Perou*, & vint en *Espagne* en 1560. C'est là qu'il travailla aux ouvrages que nous avons de lui. Tout équitable qu'il est dans les histoires (3) qu'il nous a donné, il ne laisse pas de faire quelquefois ses excuses sur le zele qu'il témoigne pour les *Peruviens* & les autres *Americains*. Mais il a soin de nous avertir aussi que son attachement à ses compatriotes ne l'engage dans aucun deguisement à leur égard. Plus loüable, si cela est, que les écrivains des autres Nations, qui n'ont pû, & qui ne pourront

(3) *On avouë que les histoires de* Garcilasso *de la* Vega *sont excellentes, que nous n'avons rien de meilleur sur le* Perou, *& que nous n'avons rien d'aussi bon sur les autres parties du monde ancien ou nouveau. D'assurer que pour faire paroître sa nation avec éclat sur le theatre du monde, il n'ait pas un peu étendu la matiere; c'est ce que je n'ose trop certifier.* Garcilasso *ne le pretend pas; mais combien se trouveroient-ils de gens en état de le contredire? Après tout, histoire pour histoire, je trouve la sienne revêtuë d'autant de signes de verité que toutes celles qu'on cite tous les jours comme indubitables.*

ront pas même vraisemblablement s'empêcher dans la suite de donner quelqu'entorse à la verité de l'histoire, en faveur de leurs amis, ou de leur Patrie.

Nous avons de cet auteur quatre ouvrages (4) considerables, l'*Histoire des Rois du Perou*, celle des *guerres civiles des Espagnols dans les Indes*; l'*Histoire generale du Perou*, & la *Relation de la Conquête de la Floride*; tous quatre écrits en langue *Castillanne* (5) avec beaucoup plus de sincerité & d'ex-

(4) *En voici les titres tels qu'ils sont dans les originaux.* I. Commentarios Reales del origen de los Yncas Reyez, que fueron del Peru; Por el Ynca Garcilasso de la Vega. *in fol.* en Lisboa 1609. *Idem secunda Parte. In fol.* en Lisboa 1619. *Cette seconde Partie cõprend l'histoire des guerres civiles des* Espagnols. II. Historia general del Peru, por el Ynca Garcilasso de la Vega. *in fol.* en Cordoüa 1606. III. La Florida del Ynca, historia del adelantado Hernando de Soto, escritta por el Ynca Garcilasso de la Vega. *In Quarto.* en Lisboa 1605. *Je n'ai point rapporté les ouvrages de* Garcilasso *dans l'ordre qu'il les a composé*s; *car la* Floride *fut faite en* 1591. *puis ce fut l'histoire generale du* Perou *qui n'a point été traduite en nôtre langue, aprés quoi vinrent les deux Parties du* Commentaire Roial; *il finit la premiere en* 1606. *ou* 1607. *& la seconde plus de dix ans aprés.*

(5) *Vne petite note sur ce mot: c'est une bagatelle à la verité, mais je la rapporterai toûjours à bon compte. Vn jeune Libraire de* Paris, *nommé* Prosper Marchant, *tres-habile, à qui nous sommes redevables du Catalogue de la Bibliotheque de M.* Giraut, *qui est dressé avec tant de soin, & dans un si bel ordre, marque que le* Commentaire Roial *de* Garcilasso *a été traduit par* Baudouin *sur* une version Espagnole,

d'exactitude, que d'art & de politesse. Il y fait paroître une grande connoissance de l'état de l'*Amerique*. Je ne crois pas qu'il y ait moins d'utilité à lire son histoire des Rois du *Perou*, qu'à étudier celle des Rois de la *Chine*. Il a même cet avantage ; c'est que ne faisant remonter son histoire qu'à quatre cens ans avant l'expedition des *Espagnols* au *Perou* ; c'est à dire jusqu'en 1125. ou environ, il n'a pas occasion de nous debiter une aussi longue tirade de fables qu'ont fait les *Chinois*. (6)

Son histoire des *Incas*, qu'il appelle *Commentaire Roial*, est écrite sensement & exactement. *Garcilasso* qui vouloit épargner à ses lecteurs l'ennui, qui cause l'uniformité presque continuelle des guerres, qu'il decrit, a eu soin de les varier par des remarques singulieres sur l'histoire naturelle du *Perou*. Cet ouvrage divisé en neuf livres contient tout ce qui s'est passé de puis le premier *Incas* jusqu'à *Atabalipa*, qui fut tué si cruellement &

L'Espagnol *de ce Livre est l'original, & non pas une version. Ie fais cette observation parceque les* Iournalistes de Trevoux *aiant fait & avec raison un tres-bel éloge de ce Catalogue ; cette faute pourroit surprendre qui n'en seroit pas averti.*

(6) *A beau mentir qui vient de loin. Ce proverbe se verifie bien à l'égard de l'histoire de la* Chine, *qui n'est si remplie de contes, que parce qu'elle est tres-ancienne. Ie respecte toutes ces belles antiquités ; je les laisse à qui s'en veut accommoder. Ie fais bien mieux mes affaires dans l'histoire moderne. Ie connois tous les hommes qui y font figure. Ils sont de niveau avec moi ; & l'on a beau dire, voilà comme il nous les faut, pour profiter avec eux.*

& si injustement par *François Pisare*; c'est à dire depuis le commencement du 12. siecle jusqu'au commencement du 16. on a le plaisir d'y voir avec l'histoire des Rois, l'ancienne Religion, les loix, (7) les coûtumes & les richesses des *Americains*; le tout developé avec le soin qu'on devoit attendre d'un homme versé dans la langue & les antiquités du Païs; & qui tiroit à honneur de faire connoître sa Nation.

Le second ouvrage renferme les *guerres civiles* que *les Espagnols* conquerants *du Perou* se firent les uns aux autres, & l'on y remarque que la Providence s'est servi des Espagnols pour vanger sur les *Espagnols* mêmes les immenses cruautés qu'ils avoient exercées (8) dans la conquête de ce Païs

(7) *A examiner attentivement ce que* Garcilasso *rapporte des* Peruviens, *on verra que ces Peuples n'etoient rien moins que Barbares; & qu'ils avoient mêmes certaines coûtumes qui valoient mieux que les coûtumes des* Europeans. *Plusieurs de leurs Princes n'étoient pas inferieurs en sagesse à l'Empereur* Antonin, *si l'on s'en rapporte aux maximes qu'en cite* Garcilasso.

(8) *Ces cruautés allerent si loin, que la plûpart des Gouverneurs, que les Rois d'*Espagne *envoioient aux* Indes *empêchoient que les* Indiens *ne fussent baptisés, parce que le Christianisme qu'ils auroient embrassé, les auroit liberé de l'esclavage, dans lequel ces Gouverneurs les vouloient toûjours retenir pour foüiller les Mines, où ils les employent. Et il fallut que le pieux Evêque de* Chiapa (Barthelemi de las Casas) *vint en* Espagne *pour obtenir des Edits contre ces cruautés. De plus les* Indiens *avoient conçûs tant d'horreur pour les* Espagnols *à cause de leur barbarie, que quand on leur parloit du Paradis, ils répondoient que s'il y avoit des* Espagnols, *ils n'y vouloient pas aller.*

*

Païs, dont les peuples se soûmettoient sans peine à leur domination. La jalousie & l'avidité mutuelle qu'ils eurent à la vûë de tant de tresors qu'ils decouvrirent, furent cause qu'ils se ruinerent mutuellement : & ils ne poserent point les armes que tous ceux qui avoient exercez ces barbaries inconnuës jusqu'alors ne fussent tous peris par le fer, par le feu, ou par la main des Bourreaux.

Ces deux ouvrages furent traduits en nôtre langue par *Jean Baudouin* (9) de l'Academie *Françoise* & publiez à *Paris*, le premier en 1633. & le second en 1658. aprés la mort de *Baudouin*. Cette traduction, quoique bonne dans le fond, eut un sort assez extraordinaire. Le Libraire qui vit qu'elle n'avoit d'abord aucun debit la regarda com-

(9) *Ie dirai un mot de* Baudouin, *il étoit de* Pradelle *en* Vivaretz. *Il voiagea, fut Lecteur de la Reine* Margeurite *femme de* Henri *IV. qui mourut repudiée en* 1615. *depuis il fut au Maréchal de* Marrillac. *C'étoit un vrai homme de lettres, c'est-à-dire tres-pauvre, & qui se trouva obligé de faire ce que craignoit si fort le Chancelier* Bacon. *Il étudioit pour vivre. Il étoit aux gages de quelques Libraires ; c'est là proprement être aux Galeres, & il leur faisoit des Traductions à quarante sols la feuille. Il mourut sur la fin de* 1650. *Nous lui sommes cependant redevables de plusieurs bons Livres qu'il a tourné en nôtre langue ; son Chef-d'œuvre est l'histoire de* Davila. *M.* Pelisson *donne la liste d'une partie, & on a omis quelques-uns qu'il ne connoissoit pas apparamment, comme l'histoire de* Malte *publiée en Italien par* Bosio, *& donnée en François par nôtre* Baudouin. *Il y en a d'autres qu'il n'a pû mettre, n'aiant été imprimés qu'aprés la publication de son* histoire de l'Academie.

comme un fort mauvais livre, & en fit ce qu'on a fait des œuvres de Pelletier, (10) & ce qu'on devoit faire de cent (11) autres livres, dont le monde est inondé tous les jours. Quand les exemplaires en furent sacrifiez aux épiciers, elle devint rare. Sa rareté fut cause qu'on la rechercha, & qu'on l'estima. Elle étoit montée à un prix si ex-

(10) *On fait ce Vers du Poëte*, Et j'ai tout Pelletier, roulle dans mon office en cornet de papier. *C'est ce qu'on devroit faire de ce deluge de livres fades, qu'on autorise trop aisément en* France *& quelquefois ailleurs, aux dépens peut-être d'autres bons ouvrages, qu'on supprime, & dont nos voisins les* Hollandois *savent profiter; & eux sages.*

(11) *Citons un bel endroit des caracteres de M. de la* Bruiere: *il n'est que trop veritable: le voici, en profitera à qui il appartient d'en profiter.* Tel tout d'un coup, & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, je vai faire un livre, sans autre talent pour écrire, que le besoin qu'il a de 50. pistoles.... il veut écrire, & faire imprimer, & parce qu'on n'envoie pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barboüille de ce qui lui plaît, il écriroit volontiers que la *Seine* coule à *Paris*, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le tems est à la pluie: & comme ce discours n'est ni contre la Religion, ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre desordre dans le Public que de lui gâter le goût, & l'accoûtumer aux choses fades & insipides, il passe à l'examen, il est imprimé; & à la honte du siecle, comme pour l'humiliation des bons Auteurs, reimprimé. *Cependant, le dirai-je, cette reflexion si sage de M. de la* Bruiere *n'a rien changé dans le sort de la litterature; & je crois sans peine que la remarque que je fais ici n'y changera rien.*

ceſſif, ſur tout la Verſion du *Commentaire Roial* que douze écus ſuffiſoient à peine, pour avoir les deux Volumes *in quarto*. Mais les Libraires d'*Hollande* plus induſtrieux & plus attentifs que ceux des autres nations, les firent reimprimer en 1705. & 1706. en quatre Volumes in 12. Ils rendirent même un double ſervice au public dans cette reimpreſſion. Car quoique *Baudouin* fut ſavant, quoi qu'il eut un ſtyle aiſé, naturel & françois, cependant ſa fortune ne lui permettoit pas d'emploier à ſes écrits tout le tems, & tout le ſoin qu'ils demandoient. On a donc été obligé dans la nouvelle édition de ſuppléer à l'exactitude du traducteur. *Baudouin* avoit ſuivi ſon auteur pied à pied, & il avoit traduit juſqu'à des repetitions inutiles & quelquefois ennuieuſes, beaucoup moins ſupportables en nôtre langue qu'en toute autre. On a retranché dans la nouvelle édition toutes celles qui ne faiſoient point tort au texte. Et comme prés de 80. ans ſur une traduction *françoiſe* en avoient alteré le langage, auſſi changeant parmi nous que nos eſprits, nos caracteres, & nos modes, on y a remedié, & il n'y a gueres eu de periode, qui n'ait été rafraichie, & renouvellée.

On n'a point eu cette peine dans la nouvelle édition qu'on donne ici de la *Conquête* de la *Floride*, qui eſt le quatriéme ouvrage de *Garcilaſſo*. La traduction eſt de main de Maître. Mais avant que de parler du traducteur, nous dirons un mot de l'ouvrage en lui-même. On ne ſauroit developer avec plus d'exactitude qu'on le fait ici tout ce qui s'eſt paſſé dans l'expedition de la *Floride*. Si cet ouvrage fait honneur a *Garcilaſſo*, il n'eſt pas moins glorieux aux *Eſpagnols*,

&

& aux *Indiens*. On voit dans les premiers une patience extraordinaire, qui n'a pu être inspirée que par un excés d'amour pour la gloire, ou pour les richesses. Les *Indiens* y font paroître un courage & une prudence, fort au-dessus de l'idée qu'on se forme ordinairement des peuples barbares. Cette histoire ne paroit pas écrite sur des simples oüi-dire, (12) comme l'a pretendu un auteur moderne. Il faut que *Garcilasso*, pour entrer, comme

(12) *Rapportons ici ce que dit de nôtre* Garcilasso *M.* de Citri de la Guette, *l'un de nos meilleurs Ecrivains, à qui nous sommes redevables de la belle & excellente* histoire des Triumvirats; *de la Traduction de la* Conquête du Mexique; *& d'une version de la* Conquête de la Floride *par un Gentil-homme* Portugais. *C'est dans la Preface de ce dernier livre, où selon la loüable coûtume des Traducteurs, il fait d'amples eloges de son Auteur; & parle en ces termes.* Cette Relation a l'avantage d'être originale, & de venir de la premiere main, à la difference de celle de la Floride de l'Ynca Garcilasso de la Vega, qui ne peut lui disputer le prix, n'aiant paru que depuis celle-ci, & n'aiant été conposée que sur le recit, que lui en fit un simple Cavalier qui avoit suivi *Ferdinand de Soto* en la *Floride*, & qui faute d'intelligence a pû se tromper, aussibien que *Garcilasso* faute de memoire, & d'application. *Il y auroit pour l'honneur de* Garcilasso *bien des reflexions à faire ici. Mais nous n'en donnerons qu'un échantillon, & deux suffisent pour cela. I. Qui a ouï poser en regle qu'une Relation, qui n'a paruë que depuis une autre, merite moins le titre d'originale, & d'exacte, que celle qui est anterieure. Et où en serions-nous avec toutes nos histoires dont les posterieures ont la plûpart du tems fait évanoüir, & avec raison*

me

me il a fait dans un auſſi beau détail, ait eu des memoires exacts, & bien circonſtanciez. Sa maniere de narrer eſt inſinuante : ſi l'on a quelque choſe à lui reprocher, c'eſt d'avoir trop de détail, & peut-être quelques minuties. Mais juſques aux bagatelles, à qui les ſait placer à propos, tout ſert à faire connoître les hommes. Il accompagne ſa narration de reflexions judicieuſes ; & ces reflexions coulent naturellement de ſon ſujet. Garcilaſſo acheva cet ouvrage (13) en 1591. plus de trente ans aprés qu'il fut arrivé en *Eſpagne*. L'on

celles du tems même. II. Croira t'on que Garcilaſſo *n'a mis dans ſon livre un ſi bel ordre, un détail ſi exact, & ſi bien circonſtancié que ſur le rapport d'un ſimple Cavalier peu intelligent ? Si cette Relation a été faite de memoire, je l'en trouve d'autant meilleure ; car aſſurement ce Cavalier devoit être un Prodige, puiſqu'il narre dans un ſi bel ordre un ſi grand nombre d'actions qui s'étoient paſſées il y avoit prés de 40. ans. Cela ſeroit aiſé à prouver, l'expedition s'étoit faite en* 1539. Garcilaſſo *a fini ſon ouvrage en* 1591. *Ie lui donne pour le compoſer dix ans, c'eſt beaucoup. Ainſi depuis* 1543. *que cette expedition fut terminée, juſqu'en* 1581, *il faut compter* 38. *ans. Pour moi j'admire une ſi belle memoire. Mais je le dirai ſincerement : M. de* Citri de la Guette *a eu raiſon de loüer ſon auteur aux dépens de* Garcilaſſo, *& j'ai raiſon de vanger* Garcilaſſo *au préjudice de ceux qui le mépriſent. Si nous faiſions autrement nous ſerions tous deux à blâmer.*

(13) C'*eſt ce que marque* Garcilaſſo *lui-même part.* 2. *liv.* 2. *ch.* 11. *en ces termes ;* Cette année 1591. *dit-il,* que je remet au net l'hiſtoire de la *Floride*, j'apprens que *Reinoſo* vit encore, & qu'il eſt au Roiaume de *Leon*, où il a pris naiſſance.

AVERTISSEMENT.

L'on sait quel homme étoit M. *Richelet*, pour la pureté de nôtre langue. Et si l'on veut faire concevoir quelque chose d'exact, & de chatié, il suffit de dire que cette Version est de lui. Il est trop (14) connu dans le monde par son excellent Di-

(14) *M.* Richelet *étoit de* Vitri *le François, & surement on pourroit dire de lui ce qu'a dit autrefois le Cardinal du* Perron *des Allemans, que pour un Champenois il avoit bien de l'esprit. C'étoit plutôt un esprit critique, & satyrique, & un bon esprit qu'un esprit fin & delié. Il étoit propre pour faire un Dictionnaire & une Grammaire, mais pour un ouvrage delicat & bien tourné, pour un ouvrage de système: je ne crois pas qu'il y eût réüssi. Je l'ai connu les deux dernieres années de sa vie; & j'eus une fois la curiosité de lui demander s'il étoit parent du Richelet de qui nous avons des Commentaires sur* Ronsard; *cette question lui inspira sans doute quelque espece d'amour propre, qui le porta à dire que ce* Richelet *étoit son pere. Je savois neanmoins le contraire. Nôtre* Richelet *avoit été Professeur des humanités au College de* Vitri *le François, mais soit le dégout de sa profession ou autrement, il vint à* Paris, *s'y fit recevoir Avocat, fut connu des Savans, & vécut en homme de lettres, c'est-à-dire sans fortune. M. d'*Ablancourt *qui étoit aussi de* Vitri *le François, avoit beaucoup de consideration pour lui, & le chargea en l'an 1664. en mourant, de revoir & de faire imprimer sa traduction de la* Description de l'Afrique de Marmol. *Ce qu'il fit avec M.* Chapelain *&* Conrard. *En 1670, il fit paroître sa traduction de la* Conquête de la Floride, *de laquelle nous donnons ici une édition nouvelle. Il a travaillé aussi bien que M.* Fremont *d'*Ablancourt, *au* Dictionnaire des Rimes. *Il a donné son* Diction naire de la Langue Françoise, *qui est courte & exact, & quelquefois un peu trop gaillard. Il y manque ce-*

Dictionnaire pour entreprendre d'en dire ici beaucoup de choſes. Mais le croiroit-on? un auſſi habile homme eſt mort ſans qu'il ait preſque été fait mention de lui. Sa converſation étoit comme ſon humeur, toûjours gaie, toûjours ſatyrique; & quelquefois un peu trop libre. C'eſt à cette liberté cynique que nous devons attribuer la perte de pluſieurs ouvrages; qu'il avoit fait, leſquels n'auroient réjoüi que trop de gens & en auroient

pendant bien des termes & bien des manieres de parler. Il ne m'a point dit qu'il en eût fait un Supplément auſſi grand que l'Auteur de la Republique des Lettres. Mais il avoit compoſé un Dictionnaire Comique ou Satyrique; *c'étoit un Recueil de toutes les turpitudes dites & à dire en François. Son Confeſſeur l'obligea de lui ſacrifier ce Livre, ce qu'il fit, dont bien en prit à nos oreilles & à nôtre imagination. Il m'a dit auſſi qu'il avoit fait un* Commentaire ſur les Satyres & les Epîtres de M. Deſpreaux; *mais ſans doute cela eſt peri. Il devoit y avoir bien du curieux dans ce Commentaire. Il avoit recueilli & farci de quelques notes les* meilleures Lettres de

at-

nos Auteurs François; *les Editions poſterieures à l'année* 1699, *ne ſont plus de lui, mais de M. l'Abbée* Bordelon *connu par plus d'une ſorte de livres; & ſur tout par les* Diverſités curieuſes. *Il avoit, dit-on, fait une* Grammaire, *& une* Poëtique, *deſquelles nous n'avons rien, ſi ce n'eſt un traité de la Verſification, qui lui eſt attribué, & qu'on a mis à la tête du Dictionnaire des Rimes. Il mourut au commencement de l'année* 1699, *comme il reconduiſoit quelques amis, avec leſquels il avoit déjeûné: il n'avoit gueres moins de* 70. *ans. Et l'âge n'avoit pas beaucoup ôté à ſa vivacité, & encore moins à ſa liberté d'expreſſion.*

ttristé & rebutté un plus grand nombre; mais
s'étoient toûjours des ouvrages de critique, &
ious n'avons que cette traduction par laquelle
ious puissions juger de son style, & profiter de
on purisme, & de son exactitude.

Garcilasso ne parle dans toute son histoire que
le ce qui s'est fait par les *Espagnols*, & il nous
nontre le peu de succés qu'eut cette expedition.
Nous dirons ici, mais fort brievement ce qui fut
ait dans la suite par les autres Nations. *Charles-*
Quint voiant que *Soto* n'avoit pas réüssi resolut
:n 1549. d'envoier à la *Floride* plusieurs ver-
ueux Ecclesiastiques, & quelques Religieux de
S. *Benoit* pour adoucir l'humeur farouche de ces
peu ples: mais les Sauvages les écorcherent tout
ifs, & pendirent leurs peaux à la porte de leurs
abanes. La *Floride* fut aussi decouverte par les
rançois dans le même siecle, & en 1562. soûs
e Regne de *Charles* IX. Roi de *France*, un nom-
né François *Ribaut* y bâtit le Fort de la *Caroline*
ur la riviere du Mai, & fit alliance avec les Sau-
ages de ces quartiers. Il s'en retourna ensuite en
rance, d'où tardant trop à aller revoir sa nou-
elle colonie, ceux qu'il y avoit laissé se revolte-
ent; leur revolte fut cause que *Pedro Melendez*
Espagnol les chassa en 1563. Ils se mirent donc
ur un vaisseau & s'exposerent à la mer Leur
avigation fut tres facheuse. Ils souffrirent une si
ruelle famine, qu'ils furent obligez de tirer au
ort pour savoir celui qui seroit mangé des au-
es, & le sort tomba sur celui, qui avoit été le
lus ardent à la revolte. En 1564. *René Laudon-*
ière alla dans la *Floride* & rétablit le Fort de la
aroline; mais les *Castillans* jaloux de ce que les

François s'établiſſoient ſi proche de la *nouvelle Eſpagne*, vinrent les ſurprendre, & les mirent en fuite. *Laudonniere* ſe ſauva avec peine ; mais le pauvre *Ribaut* qui étoit retourné dans la *Floride*, fut pris & écorché tout vif, & tous leurs gens furent pendus. *Dominique de Gourgues* du Mont de *Marſan* en *Geſcogne* aiant appris cette action barbare, arma un vaiſſeau à ſes dépens & paſſa en 1567. dans la *Floride* accompagné de 150. ſoldats & de 80. matelots. Les peuples ſe joignirent auſſitôt à lui & l'aiderent à reprendre le Fort de la *Caroline*, & deux autres conſtruits par les *Eſpagnols*, dont ceux qui y étoient en garniſon furent pendus aux mêmes arbres, où les *François* avoient été attachez. Aprés quoi *Gourgues* revint en *France* l'an 1568. où il eut bien de la peine à ſe garantir de la juſtice, étant pourſuivi par les *Eſpagnols* avec qui la *France* étoit alors en paix. La *Floride Françoiſe* retomba enſuite entre les mains des *Eſpagnols*, qui la garderent juſqu'en 1663 qu'ils en furent chaſſés par les *Anglois* qui en ſont encore aujourd'hui les maîtres ; & qui vraiſemblablement y reſteront encore longtems.

Au reſte, comme nous ſommes dans un ſiecle où l'on veut ſavoir tout ce qui s'eſt paſſé dans d'autres païs que le ſien propre, & où les livres inutiles ſe liſent avec beaucoup plus d'avidité que les autres, on eſpere par conſequent que celui-ci ſera couru, ſera lû, & ſera eſtimé.

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA
PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *Deſſein de l'Auteur.* PAG. 1
II. *Bornes de la* Floride. 3
III. *Ceux qui ont entrepris la conquête de la* Floride. 5
IV. *Religion & coûtumes des peuples de la* Floride. 10
V. *Preparatifs pour la* Floride. 14
VI. *Embarquement pour la* Floride. 16
VII. *Ce qui arriva à l'Armée depuis* San-Lucar *juſqu'à* Cuba. 18
VIII. *Combat de deux navires.* 23
IX. *Arrivé de* Soto *à* Cuba. 27
X. *Deſeſpoir de quelques habitans de* Cuba. 29
XI. Vaſco Porcallo *de* Figueroa *prend parti dans l'Armée.* 31
XII. Soto *arrive aux* Havanes. 33

XIII. *Rencontre de* Ferdinand Ponce *aux* Havanes. 36

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *Arrivée de* Ferdinand *de* Soto *dans la* Floride. 41
II. *Mort de* 3. Espagnols, *& les tourmens que souffrit* Jean Ortis. 44
III. Ortis *se sauve.* 48
IV. *Generosité du Cacique* Mucoço. 51
V. *Le General envoie demander* Ortis. 55
VI. *Rencontre d'*Ortis *& de* Gallego. 58
VII. Mucoço *vient voir le General.* 61
VIII. *La mere de* Mucoço *vient au Camp.* 64
IX. *Preparatifs pour avancer dans le pais.* 67
X. *Suite de la découverte.* 70
XI. *Disgrace de* Porcallo. 72
XII. *Relation de* Gallego. 75
XIII. *Passage du marais.* 78
XIV. Silvestre *porte les ordres du General à* Moscoso. 82
XV. *Retour de* Silvestre. 87
XVI. *Province d'*Acuera. 90
XVII. *Entrée des* Espagnols *dans la Province d'*Ocali. 92
XVIII. *Province de* Vitachuco. 98

XIX. *Le frere d'*Ochilé *vient au Camp, & envoie vers* Vitachuco. 103
XX. *Arrivée de* Vitachuco. 108
XXI. *Suite de l'entrepriſe de* Vitachuco. 113
XXII. *Déroute des* Indiens. 116
XXIII. *Reſolution des* Indiens *& leur ſortie de l'étang.* 120
XXIV. *Mort de* Vitachuco. 127
XXV. *Suite de la mort de* Vitachuco. 130
XXVI. *Province d'*Oſſachilé. 134
XXVII. *De la ville & de la maiſon du Cacique* Oſſachilé, *& des Capitales des autres Provinces.* 136
XXVIII. *L'auteur previent quelques difficultés.* 138

LIVRE TROISIEME.

CHAP. I. *Arrivée des trouppes en* Apalaché. 142
II. *Paſſage du marais.* 145
III. *Marche des* Eſpagnols *jusques à la Capitale.* 150
IV. *On va reconnoître le païs.* 153
V. *Découverte de la côte.* 155
VI. *Parti de trente lances pour la Province d'*Hirriga. 162
VII. *Priſe de* Capafi. 169

VIII. Capasi *va pour reduire ses sujets & se sauve* 172
IX. *Suite de la marche des trente lances.* 176
X. *Continuation du voiage de trente lances jusqu'à* Hirriga. 182
XI. *Arrivée du parti d'*Hirriga. 189
XII. *On execute les ordres du General.* 193
XIII. *Ce qui se passa aux environs d'*Hirriga *en l'absence de* Soto. 195
XIV. *Depart de la ville d'*Hirriga. 198
XV. *Suite de la marche de* Calderon, *& son arrivée au Camp.* 202
XVI. *Découverte de la côte.* 211
XVII. *On envoie aux* Havanes *une relation de la découverte.* 213
XVIII. *Hardiesse d'un* Indien. 215
XIX. *On s'offre de conduire les* Espagnols *en des endroits où l'on pense qu'il y a de l'or & de l'argent.* 217
XX. *De quelques combats particuliers & de la fertilité d'*Apalaché. 219

LIVRE QUATRIEME.

CHAP. I. *Départ d'*Apalaché. 225
II. *Arrivée dans la Province d'*Altapah *& d'*Achalaqué. 229
III. *Du* Cacique *de* Cofa *& de sa Province.* 23
IV

IV. Cofaciqui *reçoit les* Eſpagnols. 235
V. *Avanture d'un* Indien. 239
VI. *Marche des troupes.* 241
VII. *Suite de ce qui ſe paſſa dans le deſert.* 246
VIII. *Succez des Capitaines envoiez à la découverte.* 250
IX. *Arrivée du General en* Cofaciqui *avec la découverte du païs.* 252
X. *Conduite de la Dame de* Cofaciqui. 256
XI. *L'armée paſſe le fleuve de* Cofaciqui. 260
XII. *On envoie vers la mere de la Dame de* Cofaciqui. 263
XIII. *Mort du Seigneur* Indien *avec le retour des envoiez.* 265
XIV. *Metal qu'on trouva en* Cofaciqui. 270
XV. *Temple où l'on enterre les principaux habitans de* Cofaciqui. 272
XVI. *Deſcription du Temple de Talomeco.* 274
XVII. *Départ de* Cofaciqui, *avec ce qui arriva dans la marche juſques à* Chouala. 282
XVIII. *Generoſité de la Dame de* Cofaciqui. 286
XIX. *Ce qui arriva aux troupes dans le deſert.* 288

TA-

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA
SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *Comme les* Caciques *de* Guachoulé, *& d'*Iciaha *reçûrent les troupes.* 293

II. *Maniere dont les* Indiens *tirent les perles de leurs coquilles.* 296

III. *Reception des* Eſpagnols *dans les Provinces d'*Acoſté *& de* Coça. 299

IV. *Honêteté du Cacique* Coça, *& départ des troupes.* 303

V. *De quelle maniere* Taſcaluça *reçût le General.* 307

VI. *Découverte d'une trahiſon dans* Mauvila. 312

VII. *Reſolution du conſeil du* Cacique, *avec le commencement de la bataille de* Mauvila. 316

VIII.

La Floride, grand Pays de l'Amerique Septentrionale, *plus avant decouverte et presque toute conquise par* Ferdinand de Soto *en* 1534. *tirée de ses Mémoires, et de tous ceux*

Nouvellement rendue publique par Pierre vander Aa, *à* Leide, *Avec Privilege.*

HISTOIRE DE LA FLORIDE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Dessein de l'Auteur. Bornes de la Floride. *Par qui elle a été découverte. Coûtumes de ses Habitans. Preparatifs de* Ferdinand de Soto *pour en faire la conquête.*

CHAPITRE I.

Dessein de l'Auteur.

J'ai dessein d'écrire la decouverte de la *Floride*, & les actions memorables qui s'y sont passées. Mais comme *Ferdinand de Soto* y executa de grandes choses, & que

c'est lui que regarde particuliérement cette relation; Je reprendrai son Histoire de plus haut. *Soto* fut un des douze Conquerans du *Perou*, en 1533. & eut part à la prise d'*Atabalipa*, (ou *Atahualpa*,) qui en fut le dernier Roi. Ce Prince étoit fils naturel de l'*Inca Huaina Capac*, & avoit usurpé le Roiaume sur le legitime heritier, qu'on appelloit *Huascar*. Mais les cruautés de cet usurpateur revolterent les peuples contre lui; ce qui facilita aux *Espagnols* la conquête du *Perou*, & leur apporta de grandes richesses. Du Quint seul, il en revint à l'Empereur prés de deux millions trois cens mille ducats, & à *Ferdinand de Soto* plus de cent mille. Ce Capitaine reçût, outre cela, plusieurs presens des *Indiens*, & d'*Atabalipa* même, qui lui en donna de magnifiques; parce qu'il étoit le premier *Espagnol* auquel il eût parlé. Lors que *Soto* se fut donc enrichi de la sorte, il retourna en *Espagne* avec plusieurs autres, qui avoient tous fait fortune dans *Caxa Malca*. [a] Mais au lieu de songer à l'acquisition de quelque grande terre dans son païs, le souvenir des choses qu'il avoit glorieusement achevées, lui inspira un vaste dessein. C'est pourquoi il vint à *Valladolid* prier *Charles-Quint* de lui permettre d'entreprendre la conquête

a Petit lieu dans le *Perou*, qui donne son nom à une petite Contrée. Il est près du *Quito*, & de la Riviere *Vagna*. C'est là qu'*Atabalipa* fut battu, pris, & cruellement massacré en 1533.

uête de la *Floride*; avec promeſſe d'en faire la épenſe, & de ne rien épargner pour la gloire de Empire. Ce qui le ſollicitoit le plus à cette luſtre entrepriſe, étoit de voir qu'il n'avoit rien onquis de ſon chef; que *Ferdinand Cortés* s'é- oit rendu maître du *Mexique*, & *Piçarre* & *Al- agre* du *Perou*. Car ne leur cedant ni en va- eur, ni en aucune autre qualité, il avoit peine ſouffrir que la fortune leur fût plus favorable u'à lui. Il renonça donc aux pretentions qu'il voit ſur le *Perou*, & tourna toutes ſes penſées la conquête de la *Floride*, où il mourut. Voi- à comme de grands Capitaines ſe ſont ſacrifiez our les interêts de leurs Princes. Toutefois il trouve parmi nous des perſonnes qui diſent alicieuſement, que l'*Eſpagne* doit à la temeri- é de quelques jeunes foux, la plûpart des con- rées du nouveau monde. Mais ils ne conſide- ent pas qu'ils ſont eux-mêmes les enfans de l'*Eſ- agne*; & que cette genereuſe mere n'éleve ceux qui elle donne la naiſſance, que pour conque- ir l'*Amerique*, & porter la terreur de leurs ar- es dans le reſte de la terre.

CHAP. II.

Bornes de la Floride.

LA *Floride* a été appellée de ce nom, à cauſe qu'elle fut découverte le jour de *Pâques*

Fleuries [a] le 27. de Mars [b] de l'année 1513. Mais parce que c'eſt un grand païs, dont toutes les parties ne ſont pas conquiſes, ni connuës, il eſt difficile de les décrire fort exactement. On ne ſait pas en effet, ſi au *Septentrion* [c] la *Floride* eſt bornée de la terre, ou de la mer. Ce qu'il y a de certain, eſt qu'elle a le Golfe de *Mexique*, & l'Iſle de *Cuba* au Midi; au Levant la mer *Oceane* qui regarde l'*Afrique*; & au Couchant ce que l'on nomme aujourd'hui le *nouveau Mexique*. De ce côté-ci, eſt la Province des ſept Villes, qui fut appellée de la ſorte par *Vaſques Coronado*, qui alla en *mille cinq cens trente-neuf*, à la decouverte de ces quartiers. Mais comme on ne les put peupler, *Antonio de Mendoça* qui l'y avoit envoié, perdit avec déplaiſir toute la dépenſe qu'il avoit faite pour cette entrepriſe.

CHAP.

a Ainſi la plûpart des Auteurs modernes ſe trompent lors qu'ils diſent, que ce fut *Ferdinand de Soto*, qui donna ce nom à la *Floride*, puis qu'il n'y aborda qu'en 1539. ſur la fin de *Mai*, dans laquelle année *Pâques fleuries* étoient le 30. de Mars.

b Je ne ſai s'il n'y auroit pas faute ici; car ce fut la Fête des *Pâques*, qui tomba le 27. de Mars en 1513. *Pâques fleuries* étant arrivées le 20. du même mois.

c La *Floride* eſt bornée au Septentrion par le *Canada*, ou la *Nouvelle France*. Ce qui fait dire à l'Auteur, qu'on ignore quelles ſont les bornes de la *Floride* du côté du Septentrion, c'eſt qu'il renferme dans la *Floride* comme font les autres *Eſpagnols*, la *Virginie*, & le *Canada*.

CHAP. III.

Ceux qui ont entrepris la conquête de la Floride.

JEan *Ponce de Leon* [a] fut le premier qui découvrit la *Floride*. C'étoit un Gentilhomme qui avoit pris naissance au Roiaume de *Leon*, & qui avoit été Gouverneur de l'Ile de *Porto-Rico*. [b] Comme les *Espagnols* ne songeoient alors, qu'à faire de nouvelles découvertes, il arma deux caravelles, & tâcha par toutes sortes de moiens à découvrir l'Ile de *Bimini*, [c] sur le bruit qu'il y avoit une fontaine qui rendroit la jeunesse aux Vieillards. Mais aprés avoir inutilement cherché cet'Ile, la tempête le jetta sur la côte, qui est oppolée au *Septentrion* de *Cuba*; & il nomma ce continent la *Floride*. Et sans considerer si c'étoit Ile, ou terre ferme, il vint en *Espagne* demander la permission d'en faire la conquête, & l'obtint. De sorte qu'en l'an 1513. il équipa trois vaisseaux, & aborda au païs qu'il

a Avant *Jean Ponce de Leon*, la *Floride* avoit été découverte par *Sebastien Gabot*, que *Henri* VII. Roi d'*Angleterre* envoia en 1496. pour chercher par l'Occident un passage, pour naviger dans l'Orient. *Gabot* ne fit que voir la terre, sans s'y arrêter.

b Ou *S. Jean de Porto-Rico* Ile de l'*Amerique*. Elle est l'une des grandes *Antilles*, située dans la mer du *Mexique*, à seize lieuës de l'*Hispaniola*, vers le *Levant*.

c L'une des Iles *Lucaies* au Sud-Est de la *Floride*. Elle est fameuse par ses bancs de sables, & par la difficulté de sa navigation.

qu'il avoit découvert. Les *Indiens* à son arrivée le repoussèrent vigoureusement, tuèrent presque tous ses gens à la reserve de sept blessés, dont il étoit du nombre qui se sauverent à *Cuba*, où ils moururent tous de leurs blessures. Voilà quelle fut la fin de *Ponce* & de son expedition. Mais depuis lui, il semble que l'entreprise sur la *Floride* ait continué d'être fatale à ceux qui l'ont tentée. Quelques années aprés ce malheur, le Pilote *Mirvelo* qui commandoit une caravelle, allant trafiquer avec les Sauvages, la tempête le poussa sur la côte de la *Floride*, où il fut si favorablement reçû, qu'il revint fort content à l'Ile de *San-Domingue*. Mais dans cette rencontre il n'en usa pas en sage Pilote; car il n'eut pas le soin de prendre les hauteurs des lieux, & cette faute lui coûta cher, comme il se verra.

Au même tems sept hommes des plus riches de *San-Domingue* firent societé, & envoiérent deux vaisseaux vers les Iles de la *Floride*, afin d'en amener des *Indiens* pour travailler aux mines qu'ils possedoient en commun. Ces vaisseaux aborderent à un Cap qui fut nommé de *Sainte Heleine*, à cause qu'il y arriverent le jour de la Fête de cette Sainte. Ils passerent de là à un fleuve qu'ils appellent le *Jourdain*, du nom de celui qui le découvrit. Les *Espagnols* débarquerent en cet endroit, & les habitans de la contrée qui n'avoient point encore vû de Navires, les vinrent considerer comme des choses surprenantes. Ils s'étonnoient aussi de la forme des ha-

habits des Etrangers, & de voir des hommes avec de la barbe. Mais cela ne les empêcha pas de les recevoir obligeamment ; car ils leurs donnerent des peaux de martre, quelque argent, & de la semence de perles. [a] Les *Espagnols* leur firent d'autres présens, & les engagerent par leurs caresses à visiter les vaisseaux. Les *Indiens* qui se fioient à ces apparences d'amitié, entrerent au nombre de cent trente dans les Navires. Nos gens aussi-tôt levent l'ancre, & vont à toute voile vers *San-Domingue*. Mais de deux Vaisseaux, il n'en arriva qu'un au port ; & même ils ne profiterent point de leur prise. Ces pauvres Sauvages au desespoir d'avoir été trompés, s'abandonnerent à la douleur, & se laisserent mourir de faim.

Cette nouvelle répanduë à *San-Domingue*, *Vasques Lucas* d'*Aillon* vint en *Espagne*, demander permission de se rendre maître de la *Cicorie*, l'une des Provinces de la *Floride* avec le gouvernement du païs dont il feroit la conquête L'Empereur [b] lui accorda ce qu'il desiroit, & ajoûta à cette faveur celle de lui donner l'ordre de *Saint Jacques*. *Aillon* de retour à *San Domingue* arma trois navires en *mille cinq cens vingt-quatre*, & prit *Mirvelo* pour le mener à la Terre où ce Pilote avoit été, à cause qu'on la croioit plus fertile

[a] Semence de perles, se dit des perles fort menuës, qui se vendent au poid.

[b] C'est l'Empereur *Charles Quint*.

tile que tout ce que l'on en avoit découvert jusques alors. Mais parce que *Mirvelo* ne se souvenoit plus de l'endroit, où il étoit la premiere fois abordé; il tâcha inutilement d'y arriver; & il en fut si sensiblement touché qu'il en perdit l'esprit, & la vie. *Aillon* ne laissa pas de passer outre; & même aprés que son navire amiral fut perdu dans le *Jourdain*, il continua sa route avec les deux autres navires; & moüilla prés de la *Cicorie* en une tres-agreable côte, où d'abord il fut assez bien reçû. De sorte que s'imaginant qu'il lui seroit aisé de se rendre maître de la contrée, il envoia deux cens hommes pour la reconnoître. Les *Indiens* qui cachoient leur mauvais dessein, les conduisirent au dedans du païs; & aprés leur avoir témoigné beaucoup d'amitié, se ressouvenant de la trahison que les autres *Espagnols* leur avoient faite, ils se jettent sur eux & les taillent en pieces; puis ils viennent de furie sur *Aillon* & ses Camarades; qui étoient demeurés aux vaisseaux; ils en tuent & blessent plusieurs, & contraignent le reste de regagner promptement *San Domingue*. Les plus considerables de ceux qui échapperent, furent *Aillon* & un Gentilhomme de *Badajos*, à qui j'ai ouï raconter dans le *Perou* la déroute dont je viens de faire le recit.

Ce malheur ne rebuta point *Pamphile* de *Narbaez*, il passa dans la *Floride* en *mille cinq cens vingt-neuf*, [a] & mena avec lui le jeune *Mirvelo*, Ne-

a D'autres disent en 1528.

Neveu de celui dont j'ai parlé. Mais encore qu'il eût quelque connoissance de la contrée, comme en aiant été instruit par son Oncle, il n'eut pas pourtant la fortune plus favorable que lui. *Narbaez* même dans cette navigation perit avec ses gens, à la reserve d'*Aluar Nugnez Cabeça de Vaca*, & de quatre de ses compagnons qui retournerent en *Espagne*, où il obtinrent quelques gouvernemens. Mais cela ne réüssit pas; car ils moururent assez malheureusement, & *Aluar* devint prisonnier à *Valladolid*, où il finit ses jours. Aprés ceux dont je viens de parler, *Ferdinand* de Soto entreprit de s'emparer de la *Floride*; il y arriva en 1539. mais enfin il y perdit ses biens & la vie. Sa mort étant sûë en *Espagne*, plusieurs demanderent le Gouvernement de la *Floride*, avec permission d'en continuer la découverte. Mais *Charles-Quint* ne voulut écouter personne là-dessus. De sorte qu'en *mille cinq cens quarante-neuf*, il y envoia *Cancel Balbastro* Religieux *Dominicain*, pour Superieur de ceux de son Ordre, qui iroient prêcher l'Evangile aux habitans de la *Floride*. Ce Pere arrivé dans ces contrées, se mit à catechiser: mais au lieu de l'écouter, les *Indiens* qui se ressouvenoient de l'injure qu'ils avoient reçûë des *Espagnols*, le tuerent avec deux de ses compagnons. Les autres tout effraiés, regagnerent les vaisseaux, reprirent en diligence la route d'*Espagne*, & dirent pour excuser leur prompt retour, Que les Barbares avoient le cœur endurci, & qu'ils

ne prenoient aucun plaisir à oüir la parole de Dieu. Treize ans aprés on promit à un des fils d'*Aillon* le gouvernement de la *Floride*, s'il pouvoit s'en rendre maître. Mais comme il sollicitoit son depart, & qu'on remettoit de jour à autre l'execution de son entrepriſe, il mourut de déplaisir. *Pedro Melendez* & plusieurs autres allerent ensuite dans la *Floride*. Cependant, comme je n'ai pas assez de connoissance de ce qu'ils firent, je n'en parlerai point.

CHAP. IV.

Religion & Coûtumes des Peuples de la Floride.

LEs peuples de la *Floride* sont idolatres, & tiennent le Soleil & la Lune pour des Divinitez, qu'ils adorent sans leur offrir des prieres ni des sacrifices. Toutefois, ils ont des Temples; mais ils ne s'en servent que pour y enterrer ceux qui meurent, & pour y enfermer ce qu'ils ont de plus precieux. Ils élevent aussi aux portes de ces Temples en forme de trophée les dépoüilles de leurs ennemis.

Ces *Indiens* n'épousent d'ordinaire qu'une femme, qui est obligée de garder la fidelité à son mari, sur peine d'être punie d'un châtiment honteux, ou quelquefois d'une mort cruelle. Mais par un privilege du païs, les Grands ont permission d'avoir autant de femmes qu'ils en veulent. Neanmoins ils en ont une legitime, & les au-

tres ne ſont que comme des concubines. De te que les enfans qui naiſſent de ces dernieres partagent pas également les biens du Pere, ec les enfans de la femme.

Cette coûtume s'obſerve auſſi dans le *Perou.* ar excepté les *Incas* & les *Caciques*, qui en qua- é de Princes & de Seigneurs, ont autant de mmes qu'ils en deſirent, ou qu'ils en peuvent ourrir, il n'eſt pas permis aux autres d'en a- oir plus d'une. Ces perſonnes de qualité di- nt, qu'ils ſont obligez de faire la guerre, & 'il faut qu'ils aient pluſieurs femmes; afin avoir pluſieurs enfans qui partagent leurs tra- ux; que la plûpart des nobles mourant dans s Combats, il eſt neceſſaire qu'il y en ait un rand nombre; & que comme la multitude n'a oint de part aux affaires, & n'eſt pas expoſée ux perils, il y a toûjours aſſez de peuples pour availler, & pour porter les charges du Roi- ime.

Pour revenir aux habitans de la *Floride*, ils ont nul bétail, & ne nourriſſent point de trou- eaux. Il mangent au lieu de pain du gros mil- t; au lieu de viande, du poiſſon & des legu- es. Toutefois comme ils ont coûtume d'aller la chaſſe, ils ont ſouvent du gibier; car ils ient à coups de fléches, des Cerfs, des Chre- euïls & des Daims qu'ils ont en abondance, & us grands que ceux d'*Eſpagne*. Ils atrappent uſſi pluſieurs ſortes d'oiſeaux, dont ils ſe rega- nt, & dont les plumages de differente couleur,

leurs

leurs servent à parer leur tête, & à distinguer durant la paix, les nobles, du Peuple, & durant la guerre, le soldat, de celui qui ne porte point les armes. Ils ne boivent que de l'eau, ils mangent leur viande bien cuite, leur fruit tres-meur & leur poisson fort rôti; & se mocquent des *Espagnols* qui en usent autrement. Ainsi je ne puis ajoûter foi à ceux qui ont rapporté, que ces peuples mangeoient de la chair humaine. J'ose dire qu'au moins cela n'est pas arrivé dans les Provinces que *Soto* a découvertes; & qu'au contraire ils ont un extréme horreur pour cette inhumanité. Car des *Espagnols* étant logez dans un quartier, où ils moururent de faim, & leurs compagnons les mangeant à mesure qu'ils expiroient; il n'y eut que le dernier qui s'en sauva; de quoi les *Indiens* furent tellement offensez, qu'ils voulurent aller tuer les *Espagnols* qui étoient dans un autre lieu.

Les peuples de la *Floride* vont presque nuds & portent seulement un espece de caleçons de chamois, ou de daim. Ces caleçons sont de diverses couleurs, & servent à couvrir ce que la bienseance veut que l'on cache. Leur manteau est une sorte de couverture qui prend depuis le col jusqu'à mi jambe. Il est ordinairement de martre fine, & sent une odeur de musc tres-agreable. Ils en ont aussi quelquefois de Chats, de Daims, de Cerfs, d'Ours, de Lions, & même de Vaches, qu'ils preparent si bien que l'on s'en pourroit servir comme d'une étoffe. Pour le

cheveux ils les portent longs, & les noüent
la tête. Leur bonnet est un reseau de cou-
ir qu'ils attachent sur le front, en sorte que
bouts pendent jusqu'au dessous des oreilles.
eurs femmes sont aussi vétuës de peau de daim,
de chevreüil, & ont tout le corps couvert
une façon honnête & modeste

Les *Indiens* se servent de toutes sortes d'ar-
es, excepté de l'arbalête & du mousquet. Ils
oient que l'arc & la fléche leur donnent une
ace particuliere; & pour cela ils en portent
ûjours à la chasse & à la guerre Mais comme
s ont une taille tres-avantageuse, leurs arcs
nt tres-longs, & gros à proportion. Ils sont
e chéne pour l'ordinaire, ou d'autre bois de
ette sorte. C'est pourquoi on les courbe diffi-
lement, & il n'y a point d'*Espagnol* qui puisse
force de tirer la corde approcher la main de
n visage; au lieu que les *Indiens* amenent cet-
e corde jusqu'au derriere de l'oreille, & tirent
es coups qui surprennent. La corde de leur arc
t de cuir de cerf; & voici comme ils la font.
s coupent de la peau du cerf une courroie de
eux doits de large, depuis la queuë jusqu'à la
ête: Aprés ils ôtent le poil de cette courroie,
s la moüillent, la tordent, en attachent un
out à une branche d'arbre, & l'autre à un poids
e cent, ou de six vingts livres; & laissent cet-
e peau jusqu'à ce qu'elle devienne en forme d'u-
e grosse corde de boyau. En suite, afin de ne
point blesser le bras gauche avec la corde,

quand

quand elle se détend, ils se servent d'un demi bras sar de grosses plumes, qui les couvre depuis l poignet jusqu'au coude; & qui est arrêté par une bande de cuir, dont ils font autour du bra quelques tours; & ainsi ils lâchent la corde d'une force toute particuliere.

Voilà en peu de paroles les coûtumes des habitans de la *Floride*. Mais comme j'ai aussi parlé succinctement de ceux qui l'ont découverte, & que l'entrepriſe de *Soto* [a] ſur ce païs, eſt plus illuſtre que celle des autres; je raconterai maintenant plus au long les choſes qu'il fit dans ces contrées; je décrirai les Provinces qu'il y découvrit, & raporterai les actions de ſes ſoldats jusqu'au tems qu'ils ſortirent de la *Floride*, & ſe retirerent au *Mexique*.

CHAP. V.

Preparatifs pour la Floride.

Soto obtint la permiſſion de conquerir la *Floride*, & d'ériger en Marquiſat trente lieuës de long ſur quinze de large, dans le païs dont il feroit la conquête. L'Empereur qui lui accorda cette grace, lui donna auſſi le Gouvernement de *Saint Jaques* de *Cuba*; afin de prendre dans cette Ile ce qui lui ſeroit neceſſaire pour ſon

a *Fernand* ou *Ferdinand* - *Soto* étoit Fils d'un ſimple Gentil-homme de *Xerés* de *Badajos* dans l'*Eſtremadure Portugaiſe*.

n deſſein; & après qu'il l'eut executé, il l'é-li Gouverneur general de la *Floride*.

Cette nouvelle divulguée par l'*Eſpagne*, on it que *Ferdinand* de *Soto* alloit joindre à la ouronne des nouveaux Roiaumes. Comme il oit l'un de ceux qui avoient conquis le *Perou*, qu'il emploioit dans cette derniere expedi-n tous ſes biens; on s'imagina qu'elle ſur-ſeroit de beaucoup la premiere, & que l'on nrichiroit à ſuivre ſa fortune. C'eſt pourquoi s gens de toute ſorte de qualité furent attirez ette entrepriſe, & ſur l'eſperance d'en rap-rter de grands treſors, ils abandonnerent ce 'ils avoient de plus chers, & s'offrirent tous ccompagner *Soto*. Il ſe joignit au même tems ui ſept Gentil-hommes qui révenoient de la nquête du *Perou*, & qui n'avoient pour but e d'acquerir des richeſſes. Comme ils n'é-ent pas contens de ce qu'ils avoient, & que deſir d'amaſſer s'augmentoit en eux, ils croi-nt qu'ils ſatisferoient mieux leur avarice dans *Floride* que dans le *Perou*.

Soto en vertu de ſon pouvoir, commença donc lonner ſes ordres pour des vaiſſeaux, & pour it ce qui lui étoit neceſſaire. Il choiſit des ſonnes ſur qui il pût ſe décharger de quel-es-uns de ſes ſoins; il leva des troupes, & fit Capitaines & autres Officiers. Cependant executa avec tant de promptitude, ce qu'il oit commandé, qu'en moins de quinze ou e mois tout fut en état, & conduit à *San Lu-*

Lucar de *Barramede.* Si bien que les gens d guerre s'y rendirent auſſi-tôt avec force corde hoiaux, panniers, & autres choſes propres leur entrepriſe, & ils s'embarquerent en cet ſorte.

CHAP. VI.

Embarquement pour la Floride.

ON aſſembla pour la *Floride* à *San-Luca* plus de neuf cens *Eſpagnols*, tous à la fleu de leur âge; parce qu'il faut de la force, pou ſupporter les fatigues de la guerre, & vainc les travaux qui ſe rencontrent dans les entrepr ſes ſur les païs du nouveau monde. Cependan comme la vigueur toute ſeule ne ſuffit pas, l General ordonna de diſtribuer de l'argent au troupes, & d'avoir égard au train, & à la nai ſance de ceux à qui l'on en donnoit. Pluſieu Officiers qui n'étoient pas équipés reçûrent cet te faveur, les autres qui conſideroient les grar des dépenſes que *Soto* étoit obligé de faire, l refuſerent, dans la créance qu'il y avoit plus d generoſité à emploier leurs biens pour ſon ſer vice que lui être à charge.

Lors que le tems fut propre à la navigatio les troupes s'embarquerent ſur dix vaiſſeaux, dor il y en avoit ſept grands & trois petits. Le Ge neral ſe mit avec toute ſa famille ſur le *Sain Chriſtophe*, tres-bien pourvû de ſoldats & de mu

itions. *Nugno Tovar* Lieutenant general s'em-
arqua avec *Charles Henriquez* ſur la *Madelaine*.
ouis de *Moſcoſo* Maître de Camp commandoit
: vaiſſeau de la *Conception*, qui étoit de plus de
inq cens tonneaux. *Andrez Vaſconcelo* étoit Ca-
itaine du Gallion de *la bonne fortune*; & avoit
ne compagnie de Gentilshommes *Portugais*,
ont quelquesuns avoient ſervi en *Eſpagne*; *Die-
o Garcia* montoit le Vaiſſeau *Saint Jean*, & *A-
ias Tinoco* celui de *Sainte Barbe*; *Alonſo Remo*
e *Cardenioſa* étoit ſur le Gallion *Saint Antoine*,
t menoit avec lui *Diego Arias Tinoco*, Enſeigne
Colonel de l'armée. *Pedro Calderon* comman-
oit une tres-belle caravelle, & avoit dans ſa
ompagnie Miſſer *Eſpindola* Capitaine de ſoix-
nte halebardiers de la garde du General. Il y
voit outre cela deux brigantins qui ſervoient
our la découverte, parce qu'ils étoient plus
:gers que les navires. Il s'embarqua auſſi ſur ces
aiſſeaux des Eccleſiaſtiques, & quelques Re-
gieux, [a] tous gens d'une probité exemplaire.

A cette Armée ſe joignit encore la flote de-
inée pour le *Mexique*, qui étoit compoſée de
ingt navires. *Soto* en fut General juſqu'à l'Ile
e *Cuba*, où il falloit que cette flote ſe ſeparât
our aller à *Vera Cruz*. Et alors il en devoit laiſſer
: commandement à *Gonçalo* de *Salazar*, pre-
ier Chrétien de la ville de *Grenade*, aprés que
les

[a] *Franciſco* del *Bozo*, *Dioniſio* de *Paris*, *Loüis* de *Soto*, *Jean*
e *Gallegos*, *Franciſco* de *Rocha*, *Jean* de *Torres*.

les *Maures* l'eurent abandonnée en 1492. C'eſt pourquoi en conſideration de cette qualité les Rois Catholiques qui conquirent cette place, accorderent à ce Gentil-homme de grands privileges, & le comblerent de leurs faveurs. Ces deux flotes partirent de *San-Lucar* le ſixiéme d'Avril de l'année *mil cinq cens trente-huit*, avec toutes les choſes neceſſaires; mais il ne manquoit rien ſur tout aux troupes qui alloient dans la *Floride*.

CHAP. VII.

Ce qui arriva à l'Armée depuis San-Lucar *juſqu'à* Cuba.

LE jour que les flotes ſe mirent à la voile, *Soto* commanda un peu avant la nuit à *Silveſtre* en qui il ſe confioit, de viſiter les ſentinelles, avec ordre au Capitaine de l'artillerie de tenir le canon en état; afin que ſi quelque navire manquoit à ſon devoir, on tirât deſſus. Cela fut auſſi-tôt executé; & ſur le minuit il penſa arriver un grand deſordre. Les Matelots du navire de *Salazar* voulant montrer la legereté de leur vaiſſeau, ou aller à la tête de la flote avec celui du General; ou plûtôt s'étant laiſſez abattre au ſommeil, & le Pilote qui gouvernoit alors le navire n'aiant pas aſſez de connoiſſance des choſes qui s'obſervent dans un'Armée navale, le vaiſſeau s'éloigna d'une portée de canon

de

le la flote, & gagna le devant du navire de *So-o* qui étoit à la tête. Mais comme *Silveſtre* à ui le General avoit donné ſes ordres, étoit à 'erte, & qu'il voioit le navire de *Salazar*, il é-eilla le Capitaine de l'artillerie; il lui deman-la ſi ce vaiſſeau étoit de la flote; & ſur la ré-ponſe qu'il n'y avoit point d'apparence, à cau-e que les Matelots qui ſe ſeroient ainſi avancés neriteroient la mort; il fit tirer ſur le navire. On en rompt les voiles du premier coup de ca-non; on en enleve d'un autre les œuvres mor-es; [a] & on entend ceux qui étoient dans le vaiſ-eau demander quartier, criant qu'ils étoient de 'armée. Cependant les autres navires prennent es armes au bruit du canon, & ſe mettent en état de tirer ſur ce vaiſſeau, qui flotant au gré lu vent; parce que ſes voiles étoient déchirées, vint tomber ſur l'Amiral qui lui donnoit la chaſ-e. Ce malheur fut preſque plus fâcheux que 'autre. Les uns dans la crainte & dans le de-ordre, où ils ſe trouvoient, penſoient plûtôt à excuſer leur faute qu'à conduire leur vaiſſeau; es autres au contraire ſur la creance que l'action les gens de *Salazar* étoit une marque de mépris, ne reſpiroient que la vengeance, & ne prenoi-nt pas garde de quelle façon, ni comment ils voguoient. A la fin neanmoins lors qu'ils ap-per-

a On appelle *œuvres mortes*, les parties d'un navire, qui ſortent hors de l'eau; & *œuvres vives* les parties d'un navire, qui ſont dans l'eau.

perçûrent que ces deux vaisseaux s'alloient heurter, ils se servirent de perches & de piques, & en rompirent plus de trois cens, pour arrêter la violence du choq, & se garantir du peril. Mais ils ne purent empêcher que ces navires ne s'embaraſſaſſent dans les cordages, & ne fuſſent en danger d'être coulez à fond. Pas un vaisseau ne les secouroit dans cette confusion, le Pilote effraié deſeſperoit de se tirer de peril; la nuit déroboit la connoiſſance de ce qu'il falloit faire; l'air retentiſſoit de cris; & comme le bruit empéchoit que l'on ne s'entendit, le ſoldat ne pouvoit obeïr, ni le Capitaine commander. Voilà l'état où étoient reduits les deux navires, lors que Dieu inſpira de couper les cordages du vaiſſeau de *Salazar*, qui avoient cauſé tout l'accident. Car auſſi-tôt ils se virent hors de danger, & le navire de *Soto* favoriſé du vent s'éloigna de l'autre. Toutefois ce General en colere, ſoit de s'être vû dans le peril, ou croiant que ſon malheur fut un effet de mépris que *Salazar* faiſoit de lui, il le piqua de paroles; & même il s'en fallut peu qu'il ne lui fit couper la tête. Mais *Salazar* s'excuſa avec reſpect, & l'on appuia avec tant d'adreſſe ſes raiſons, que *Soto* reçût ſes excuſes, & oublia genereuſement toutes choſes. *Salazar* n'en uſa pas tout à fait de même; car dans le *Mexique*, lors qu'il s'entretenoit quelquefois de cette avanture, il témoignoit de l'aigreur contre *Soto*, & ſouhaitoit ardemment de trouver l'occaſion, de lui faire

ti-

tirer l'épée; afin de se vanger de l'outrage que ce General lui avoit fait. Pour revenir aux vaisseaux; aprés que les Matelots de *Salazar* eurent raccommodé les cordages, l'Armée vint moüiller à *Gomere* a où elle se rafraîchit. Cependant le General trouva tant de charmes en la fille naturelle du Seigneur de cette Ile, qu'il la lui demanda avec promesse de la marier richement au païs, dont il alloit faire la conquête. Ce Seigneur qui ajoûtoit foi aux paroles de *Soto*, lui confia cette fille, qui n'avoit alors que seize ans. Mais il la mit premierement entre les mains d'*Isabelle* de *Bovadilla* femme du General, & la supplia d'avoir à l'avenir pour cette jeune personne des sentimens de mere. Ensuite *Soto* partit de *Gomere*, & favorisé du vent, il apperçût à la fin de Mai l'Ile de *Cuba*. b Alors *Salazar* obtint permission de se separer de la flote, & conduisit l'armée de *Mexique* à *Vera Cruz*. c Le General ravi d'avoir achevé heureusement son voiage, ne songea plus que de s'aller rendre au port.

a *Gomere* Port, & Capitale de l'Ile *Gomere*, l'une des *Canaries* dans l'*Ocean Atlantique*.

b *Cuba* l'une des Iles de l'*Amerique*, & la plus grande des *Antilles*.

c Ce doit être *San-Jean* de *Ulva*, dite *Vera Cruz*, la *Nouvelle*, petite ville sur le Golfe du *Mexique*, où il y a un port, dans lequel se rendent tous les vaisseaux, qui vont d'*Espagne* au *Mexique*. Je ne croi pas que ce soit *Vera Cruz* la *Vieille* dite simplement *Vera Crùz*, que les *Espagnols* avoient abandonné dès l'an 1519. à cause de la difficulté, & de l'incommodité de son port.

port. Comme il étoit prêt d'y entrer, les troupes virent un Cavalier qui venoit à bride abatuë, & qui crioit de toute sa force au vaisseau amiral *Ábabor* (à droite.) Ce Cavalier étoit envoié de la ville de *Saint-Jaques*, pour faire perir le navire du General dans des bancs & des rochers, qui se rencontroient aux endroits qu'il leur enseignoit. Et en effet les Matelots qui ne connoissoient pas bien l'entrée du port, portoient la prouë de ce côté-là. Mais aussi-tôt que ce Cavalier reconnut que c'étoit un vaisseau ami il retourne leur crier à *Esfribor*, (à gauche) & mettant pied à terre, il court, & leur fait signe de passer à l'autre bord, où qu'ils s'alloient perdre L'Amiral qui entendit la pensée de cet homme, reprit aussi-tôt à gauche. Toutefois quelle diligence qu'il fit, il donna contre un écuëil Si bien que les Matelots qui croioient que le vaisseau fût entre-ouvert, eurent recours à la pompe; mais au lieu d'eau ils tirerent du vin, du vinaigre, de l'huile & du miel; parce que plusieurs tonneaux qui en étoient pleins en furent rompus. Cet accident redoubla tellement leur crainte, que perdant presque toute esperance de se tirer de peril, ils mirent la chaloupe en mer, où entre la femme du General avec les filles de sa suite, & quelques jeunes hommes qui furent les premiers à s'enfuïr. *Soto* se posseda fort bien en cette occasion. Car malgré les prieres de ses gens, il demeura ferme dans le navire; il encouragea par son exemple les uns à travail-

vailler; & retint les autres. Il donna ordre enfin à tout, & fit décendre au fond du navire, où on trouva qu'il n'y avoit rien de rompu que les tonneaux. L'armée en ressentit beaucoup de joie, & il n'y eut que ceux qui s'étoient échapez avec les Dames, qui eurent quelque déplaisir d'avoir témoigné si peu de fermeté dans le peril.

CHAP. VIII.

Combat de deux Navires.

DIx jours avant que le General abordât au port de *Cuba*, *Diego Perez* y étoit arrivé avec un navire équippé de toutes choses. *Perez* étoit de *Seville*, & alloit trafiquer aux Iles du nouveau monde. On ne sait pas bien quelle étoit sa qualité, on sait seulement qu'en toutes ses actions il agissoit avec tant d'honneur; que de sa conduite seule on pouvoit juger qu'il avoit l'ame tres-noble. Il n'y avoit que trois jours qu'il étoit dans ce port, lorsqu'il y arriva un Corsaire *François*, qui avoit un tres-bon navire, & qui étoit fort brave de sa personne. Mais comme l'*Espagnol* avoit aussi beaucoup de valeur, ils n'eurent pas plûtôt reconnu qu'ils étoient ennemis de nation, qu'ils s'attaquerent & combattirent jusqu'à ce que la nuit les separât. Aprés quoi ils s'envoierent faire compliment avec des presens de vin & de fruit, & se donnerent parole que la nuit il y auroit trêve & que même on

ne tireroit point de canon de part ni d'autre. Ils disoient qu'il n'y avoit point d'honneur, ni de courage à se battre avec du canon. Qu'il étoit plus glorieux de ne devoir la victoire qu'à son bras & à son épée: & que d'ailleurs on s'enrichissoit des dépoüilles du vaincu, & d'un excellent navire. Ils garderent leur parole; & cependant de peur de quelque surprise, ils ne laisserent pas de poser la nuit des sentinelles. Le lendemain à la pointe du jour ils recommencerent le combat avec tant d'opiniâtreté, qu'il n'y eut que la fatigue & la faim qui les separerent. Mais lors qu'ils eurent repris des forces, ils se battirent encore jusqu'au soir, aprés ils s'envoierent visiter, ils se firent des presens, & s'offrirent des remedes pour les blessez.

Durant cette nuit, *Perez* écrivit aux habitans de *Saint Jaques*, qu'il falloit purger leur mer d'un Corsaire aussi redoutable que celui qu'il tâchoit de couler à fonds; qu'en consideration des efforts qu'il faisoit pour leur rendre de bons offices, il les supplioit de lui promettre, que s'il avoit du pire, ils lui rendroient à lui ou ses heritiers la valeur de son navire. Que s'ils l'asseuroient de cette faveur, il mourroit, ou il triompheroit de son ennemi. Qu'il leur demandoit cette grace, parce qu'il n'avoit vaillant que son vaisseau: & que s'il possedoit d'autres richesses, il hazarderoit de tout son cœur ce qu'il avoit sur mer pour leur service. La ville de *Saint Ja-*

ques

's a reconnut tres-mal la volonté de *Perez*.
r bien loin de lui rien accorder, elle fit ré-
nſe qu'il pouvoit faire ce qu'il lui plairoit, &
elle ne lui garantiſſoit aucune choſe. Ce Ca-
aine piqué de leur ingratitude, mit ſon eſpe-
ce en ſa propre valeur, & reſolut de comba-
également & pour ſon honneur & pour ſa
tune.

Dans cette vûë dés que le troiſiéme jour pa-
, *Perez* s'aprêta pour le combat, & attaqua
ennemi avec autant de vigueur qu'auparavant.
François reçût de ſon côté l'*Eſpagnol* avec aſ-
ance, & il ne ſongea qu'à vaincre ou à mou-
C'étoit en effet plûtôt l'honneur que le pro-
qui animoit ces Capitaines, parce que hor-
leurs navires qui valoient quelque choſe, le
e de ce qu'ils poſſédoient n'étoit pas conſi-
able.

Cependant ils s'attachent l'un à l'autre, com-
ent en lions, & ne ſe ſeparent que pour re-
ndre haleine. Ils rentrent aprés au combat,
ez de ne pouvoir remporter aucun avantage
ſur l'autre. La nuit enfin les ſepare, cha-
ſe retire avec ſes bleſſez & ſes morts, & ils
voient viſiter à la maniere accoûtumée. Une
duite ſi extraordinaire étonna la ville de voir
deux perſonnes qui cherchoient fortune, s'o-
âtraſſent avec tant de courage à ſe vouloir
la vie, ſans qu'ils y fuſſent obligez par de-
voir,

Ville autrefois la Capitale de l'Ile de *Cuba*.

voir, ni par esperance d'être recompensez de leu
Rois; puisque pas un de ces vaillans hommes t
combattoit par l'ordre de son Prince.

Le quatriéme jour, lors que *Perez* & le Co
faire se furent saluez de quelques volées de c
non, ils continuerent leur combat, & ils ne
quitterent que pour donner ordre à leurs blessé
Ils se battirent ensuite avec tant d'ardeur, qu
n'y eut que la nuit qui les separât; puis ils s'e
voierent faire civilité, & se regalerent de div
presens. Mais comme *Perez* eut remarqué de
foiblesse en son ennemi, il le fit prier que le
combat se continuât la premiere fois, jusqu'à
que l'un ou l'autre eût remporté la victoire.
pour l'y engager il le défia à la maniere de
guerre: ajoûtant qu'aprés le courage qu'av
paroître celui qu'il avoit à combattre, il esp
roit qu'il accepteroit volontiers le defi. Le C
pitaine *François* répondit, qu'il le recevoit de t
son cœur; & qu'au jour assigné, il vaincroit,
qu'il mourroit. Il supplia même *Perez* de pr
dre toute la nuit de nouvelles forces pour le l
demain, & de ne le point tromper par un c
attificieux; à cause qu'il souhaitoit de mont
en sa personne la valeur de la nation *Franç*
Neanmoins lors qu'il connut que le tems é
propre pour échapper, il fit secrétement le
l'ancre, & se mit à la voile. Les sentinelles
pagnoles oüirent quelque bruit. Mais dans la p
tée que leur ennemi se preparoit au combat,
les ne donnerent point l'alarme; & lors qu

r parut, ils furent surpris de voir qu'il s'étoit vé. *Perez* affligé de cette fuite, parce qu'il ioit que la victoire lui étoit asseurée, prit is *Saint Jaques* ce qu'il lui falloit, & pour- vit le Corsaire. Mais il étoit déjà loin, & és tout il fit bien de ne plus tenter la fortune combat, puis que le succez en étoit incertain ır lui.

Certes le procedé de ces Capitaines est digne tre remarqué. Ils s'attaquoient en veritables iemis, & toutefois il sembloit qu'aprés le com- , ils s'aimassent en freres. Ils n'avoient l'un ır l'autre que du respect, & la bonté; Et ils inoient d'illustres marques que leur civilité ne edoit point à leur courage; & que soit en x ou en guerre, ils étoient également gene- x.

CHAP. IX.

Arrivée de Soto *à* Cuba.

Ors que les habitans de *Saint Jaques* encore tout effraiez du combat virent paroître les leaux du General, ils craignirent que ce ne le Corsaire qui retournât avec d'autres pour ager leur ville. Ce qui les porta comme il é dit, à faire échoüer s'il se pouvoit, *Ferdi- d* de *Soto*: mais lors qu'ils le reconnurent, ils ngerent de dessein, & il aborda heureuse- t. Le peuple court au devant de lui, & pro-

promet de lui obeïr, lui témoigne son affectio
par de frequens cris de joie. Ils lui demanden
ensuite pardon de leur mépriſe, cauſée par l
combat, dont ils avoient été les ſpectateur
Toutefois comme ils ne lui parlerent point d
leur conduite envers *Perez*; & que le Gener
en fut ſecrétement informé, il les blâma de le
ingratitude. Il leur repreſenta que ce Capita
ne s'étoit hazardé pour leur ſervice. Que la v
ctoire aiant balancé quatre jours entre lui & ſo
ennemi, il leur eut été aiſé avec une barque c
trente hommes de le rendre maitre de ce Co
faire. Que la crainte qui les avoit empéchés d
ſe declarer étoit mal fondée: parce que ſi le *Fra
çois* eût été victorieux, il n'auroit point eu d'é
gard à toute la froideur qu'ils avoient montré
pour un homme, qui combattoit pour leurs in
terêts, & qu'enfin on ne pouvoit aſſez tôt,
avec trop d'ardeur, ſecourir ceux de ſon part
ni ſe défaire de ſes ennemis avec trop de promp
titude.

Les habitans touchez de ces paroles promirer
qu'à l'avenir, leur conduite ſeroit plus ſage
plus genereuſe, & continuerent à ſe réjoüi
Mais ce qui redoubla leur joie, fut l'arrivée d
leur Evêque, *Ferdinand* de *Moça* qui penſa fa
re naufrage au port. Comme il deſiroit paſſ
du vaiſſeau en la chaloupe, il tomba dans la me
à cauſe que la chaloupe s'éloigna du navire. Neat
moins ce qu'il y eut de plus dangereux, fu
que revenant au deſſus de l'eau, il donna de
tê

e contre la barque: mais les Matelots se jet-
ent dans la mer, & le sauverent. La perte de
Prelat eût été sensible. Il passoit dans l'Or-
de *Saint Dominique*, dont il étoit, pour un
ime d'un merite extraordinaire. Si bien que
peuple de *Cuba*, qui s'estimoit heureux d'a-
r pour Evêque un grand personnage, & pour
uverneur un Capitaine renommé, ce ne fut
toute la ville durant quelques jours que jeux,
ses, festins, & masquerades. Il y eut même
courses de bagues, où l'on voioit une quan-
é de chevaux, de tout poil & de toute taille,
plus beaux du monde. Ajoûtez qu'afin de
dre la réjoüissance plus celebre, on distribua
ers prix à ceux qui se signalerent le plus. Ils
nerent aux uns des bagues, & aux autres é-
es de soie; & au contraire on railloit ceux qui
voient ni l'adresse, ni le courage de se rendre
nes d'estime. Ces recompenses d'honneur o-
gerent plusieurs Cavaliers de l'armée qui é-
nt adroits, de se mêler avec eux; ce qui aug-
nta la beauté de la fête, & donna à toute la
e un plaisir particulier.

CHAP. X.

Desespoir de quelques Habitans de Cuba.

Es Soldats vivans en paix avec le peuple de
la ville de *Saint Jaques*, & tâchant de se
re de bons offices les uns aux autres, ils firent
du-

durer leur réjouiſſance prés de trois mois. Ce
pendant le Gouverneur viſita toutes les Place
de l'Ile; Il y établit des Juges à qui il donna l
qualité de ſes Lieutenans, & acheta des chevaux
pour ſon entrepriſe. Les principaux Officier
firent la même choſe; deſorte que cela l'oblige
à leur diſtribuer de l'argent, & porta les Habi
tans de l'Ile à lui faire preſent de quelques che
vaux: car ils en nourriſſoient avec grand ſoin
& en vendoient dans le *Perou* & dans le *Mexique*.
Il ſe trouvoit en effet des particuliers de *Cub*
qui en avoient les uns vingt, & d'autres juſqu
cinquante & ſoixante; parce qu'alors l'Ile éto
riche, fertile, & remplie d'*Indiens*. Mais
plûpart ſe pendirent un peu aprés l'arrivée
Soto. Voici la cauſe de leur deſeſpoir. Comm
les peuples de *Cuba* ſont naturellement pareſſeu
& que la terre du païs rend beaucoup, ils ne pr
noient pas grand-peine à la cultiver. Ils
moient ſeulement un peu de gros millet qu'ils r
cueilloient chaque année pour les neceſſités
la vie. Si bien que ces pauvres *Indiens* ſe borna
à ce que la nature demande pour la ſubſiſtanc
& comme l'or n'eſt point neceſſaire à la vie,
ne l'eſtimoient point, & ne pouvoient ſouff
que les *Eſpagnols* les contraigniſſent de le ti
des lieux, où il ſe trouvoit. Ainſi, afin de n
tre plus obligez à faire une choſe à quoi ils av
ent tant d'averſion, ils ſe pendirent preſque to
& on trouva au matin dans un ſeul village c
quante familles qui s'étoient deſeſperées de la ſ

Les *Espagnols* effraiées de l'horreur de ce
ectacle, tâchoient à détourner le reste des Bar-
res d'une si cruelle resolution, a mais ce fut in-
lement. Car la plûpart de l'Ile, & presque
is leurs voisins finirent leur vie par le même
nre de mort : & de là vient que l'on achete au-
rd'hui fort cher les *Negres* qu'on mene aux
nes.

CHAP. XI.

Vasco Porcallo de Figueroa prend parti dans l'Armée.

POur revenir à *Soto*, aprés qu'il eût envoié des troupes par mer sous la conduite d'un de ses Capitaines; afin de rebâtir la Ville des *Ivanes*, que les Corsaires *François* avoient lac-
gée, il pourvût à ce qu'il falloit pour la con-
ête de la *Floride*, & fut secondé dans cette en-
prise par *Vasco Porcallo* de *Figueroa*, dont je
vais

a Un autre historien raporte une action fort industrieu-
dont se servit un *Espagnol* Intendant de *Vasco Porcallo*,
détourner quelquesuns de ces *Indiens* de *Cuba* de se
lre. Il prit une corde à la main, & les alla trouver
le lieu, où il savoit, qu'ils se devoient assembler
cette expedition, leur disant qu'il s'alloit pendre a-
eux, pour les tourmenter en l'autre monde cent fois
qu'il n'avoit fait en celui-ci. Ce discours leur fit a-
onner la resolution, qu'ils avoient prise, & ils revin-
avec lui pour faire tout ce qu'il leur ordonneroit. Ce
ait voir combien ils haïssoient les *Espagnols*.
Matteo Azeitune.

vais parler. *Porcallo* étoit un Gentilhomme qu
avoit de la naissance, du bien & de la valeur.
avoit long-tems porté les armes, & souffert d
grandes fatigues en *Europe*, & en *Amerique*:
bien qu'étant vieux & rebuté de la guerre,
se retira à la *Trinité* Ville de l'Ile de *Cuba*. Ma
sur la nouvelle que *Soto* étoit arrivé à *Saint Je*
ques avec une Armée, il lui alla rendre visite,
s'y arrêta quelques jours, & comme il vit de br
ves troupes & de magnifiques preparatifs pou
la *Floride*; il fut tenté malgré son âge, de r
prendre les armes. Il s'offrit donc lui & tout
ses richesses au General, qui le reçût avec joi
& loüa sa resolution. De sorte que pour reco
noître avec honneur l'offre que ce Capitaine l
avoit faite de ses biens & de sa personne, il
fit son Lieutenant general en la place de *Nug*
Tovar, qui sans son aveu s'étoit marié à la fi
du Seigneur de *Gomere*. Ainsi les troupes s'au
menterent de tout le train de *Porcallo*; & ce
servit extrémement. Car il avoit un grand nom
bre d'*Espagnols*, d'*Indiens*, de *Negres*, plusieu
domestiques, plus de quatre-vingts chevau
trente pour son service particulier, & cinquan
qu'il donna à des Cavaliers de l'Armée. Il av
aussi fait provision de pain, de chair salée,
d'autres choses; & encourageoit par son exe
ple plusieurs *Espagnols* qui demeuroient dans l
le à suivre le General, qui aprés avoir mis or
à ses affaires, prit en diligence la route des *A*
vanes.

CH

CHAP. XII.

Soto *arrive aux* Havanes.

SUr la fin d'Août de l'année *mille cinq cens trente-huit*, le General partit de *Saint Jaues*, accompagné de cinquante chevaux pour e rendre aux *Havanes*; & commanda au reſte de a Cavalerie, qui étoit de trois cens hommes, e le ſuivre, & de ſe partager par petits eſcarons de cinquante hommes chacun, avec ordre le partir à huit jours l'un de l'autre; afin qu'éant en petit nombre ils trouvaſſent mieux ce u'il leur ſeroit neceſſaire. Mais il voulut que Infanterie & ſa maiſon allaſſe le long de la côte ux *Havanes*; où auſſi-tôt qu'il fut arrivé, & u'il eût vû la deſolation de la Ville, il fit des argeſſes aux habitans pour reparer leurs maiſons & leurs Egliſes, que les Pirates avoient ruinées. l ordonna enſuite à *Jean d'Aniaſco* fort experinenté dans la navigation, d'armer deux brigantins, d'aller découvrir les côtes de la *Floride*, & d'en reconnoître les Rivieres & les ommes. *Aniaſco* obeït; & aprés avoir couu deux mois pluſieurs endroits de la côte, il étourna avec une exacte relation des choſes qu'il voit vûës, & amena avec lui deux hommes du païs. *Soto* ſatisfait de ſa diligence le renvoia, avec ordre de voir où l'Armée pourroit aborder. *Aniaſco* reprend ſa route, viſite la côte, & remarque les lieux où l'on pourroit prendre terre.

Mais dans cette seconde course, d'où il revint avec deux autres *Indiens:* il arriva que lui & ses compagnons qui s'étoient égarés les uns des autres dans une Ile deserte, furent deux mois avant que de se pouvoir rejoindre, & ne mangerent que des oiseaux qu'ils tuerent à coups de grosses coquilles. Ensuite ils coururent sur mer de si grands perils, que lors qu'ils aborderent aux *Havanes*, ils furent au sortir de leurs vaisseaux à genoux jusqu'à l'Eglise; où aprés avoir remercié Dieu de les avoir tirés de danger, l'Armée les reçût avec d'autant plus de joie, qu'elle croioit qu'ils eussent tous fait naufrage.

Cependant le General qui s'appliquoit tout entier à son entreprise, eut nouvelle que *Mendoça* Vice-Roi de *Mexique*, levoit des troupes pour la conquête de la *Floride*. Mais comme il apprehendoit que leur rencontre ne causât des differens, il resolut de lui communiquer les provisions qu'il avoit de l'Empereur. Il depécha donc vers *Mendoça*, pour le supplier de ne faire aucune levée qui le pût troubler dans la conquête qu'il meditoit. Et le Vice-Roi répondit, que *Soto* pouvoit en toute asseurance continuer son voiage. Qu'il envoioit ses troupes en des endroits opposez à ceux où il vouloit mener sa flote. Que la *Floride* étoit un vaste païs. Que chacun y trouveroit de quoi satisfaire son ambition. Que bien loin d'avoir la pensée de nuire à *Soto*, il souhaitoit que la fortune lui donnât lieu de lui rendre service, & qu'il

u'il n'épargneroit pour cela ni ſes biens, ni pouvoir que lui donnoit la qualité de Vice-oi. Le General content de cette réponſe re-ercia *Mendoça* de ſa bonne volonté.

En ce tems-là les Cavaliers qui avoient eu or-re de partir de *Saint Jaques* pour les *Havanes*, étoient arrivez; & avoient fait un peu plus de eux cens lieuës, qui eſt la diſtance d'une de es villes à l'autre. *Soto* alors voiant que ſa Ca-alerie & ſon Infanterie étoient jointes, & que ſaiſon de ſe mettre en mer approchoit; il iſſa pour commander en ſon abſence, *Iſabelle e Bovadilla* ſa femme, & lui donna pour con-eil *Jean de Rochas*. Il établit auſſi, dans la ille de *Saint Jaques*, *Franciſco Guſman*; car es deux Gentils-hommes commandoient dans païs avant ſa venuë, & ſur le rapport qu'on ui avoit fait de leur bonne conduite, il les con-rma en leur charge. Il acheta au même tems n beau navire, qui étoit abordé aux *Havanes*, avoit ſervi d'Amiral, lors que *Cuniga* fit la écouverte de la Riviere de la *Plata*. a Ce vaiſ-au s'appelloit *Sainte Anne*; & étoit ſi grand u'il porta quatre vingts chevaux en *Floride*.

CHAP.

a C'eſt l'une des plus grandes Rivieres de l'A*merique* *ſeridionale*.

CHAP. XIII.

Rencontre de Ferdinand Ponce *aux* Havanes.

DUrant que le General attendoit un vent favorable pour mettre à la voile, *Ferdinand Ponce*, qui étoit en mer s'opiniâtra quatre ou cinq jours, afin de ne pas relâcher aux *Havanes*; mais l'orage l'y força. Il ne vouloit point entrer au port; parce que quand *Soto* partit du *Perou* pour l'*Espagne*, ils étoient convenus qu'ils partageroient leur bonne & leur mauvaise fortune. La resolution de *Soto* lors qu'il sortit du *Perou*, étoit d'y retourner, pour y jouïr des recompenses que ses services avoient meritées dans la conquête de ce Roiaume. Comme depuis il changea de resolution; *Ponce* obtint de *Piçarre* par ordre de l'Empereur, une contrée où il amassa beaûcoup d'or, d'argent, & de pierreries. Il se fit aussi paier de quelques dettes que *Soto* lui avoit laissées à recevoir: & après s'être enrichi, il prit la route d'*Espagne*. Mais sur la nouvelle qu'il eut à *Nombre de Dios*, que *Soto* se preparoit pour la conquête de la *Florida*, il tâcha de passer outre; de peur d'être contraint de partager avec lui, & que sous couleur de son entreprise, *Soto* ne s'emparât de ses richesses ou du moins d'une partie.

Aussi-tôt que *Ponce* fut au port, le General lui envoia faire compliment, & lui offrir ce qui dépendoit de lui. Il alla ensuite pour l'oblig

venir se rafraîchir à terre, & aprés s'être entretenu avec beaucoup de civilité ; *Ponce* lui dit qu'il se trouvoit si mal de la tempête, qu'il manquoit de force pour sortir de son vaisseaux ; & que dés qu'il se seroit un peu fortifié, il l'iroit remercier des offres obligeantes qu'il lui avoit faites. *Soto* par complaisance ne le pressa point. Mais comme il se défioit de quelque chose il voulut l'éprouver. Cependant *Ponce* qui ne consultoit que son avarice, & qui ne se fioit pas aussi en la foi du General, ne songea qu'à lui faire inconsiderement la connoissance des richesses qu'il raportoit du *Perou*. Il commanda donc, que sur le minuit on tirât de son navire l'or, les perles & les pierreries qui valoient plus de quarante mille écus, & qu'on les portât en la maison d'un de ses amis ; ou qu'on les enterrât prés de la côte, afin de les reprendre quand il le trouveroit à propos, sans que *Soto* en eut connoissance. Toutefois cela ne reüssit pas ; car ceux qui observoient les gens de *Ponce*, appercevant venir un vaisseau, se cacherent en diligence & sans bruit. Mais lors qu'ils virent que le tresor étoit debarqué & que ceux qui l'avoient en garde s'avançoient, ils donnent dessus, les mettent en fuite, se rendent maitres du butin, & le portent au General, qui ordonna que l'on ne divulgât rien jusqu'à ce qu'on vît de quelle maniere se gouverneroit *Ponce* qui s'étoit defié de lui.

Le lendemain, *Ponce* qui dissimuloit la tristesse qu'il ressentoit d'avoir perdu son tresor, vint descendre au logis du General, où ils eurent un long entretien, tant des choses presentes que des passées. Mais comme la conversation tomba sur le malheur arrivé la nuit precedente, *Soto* se plaignit à *Ponce* de ce qu'il s'étoit méfié de lui; & pour montrer la justice de ses plaintes, il fit apporter les pierreries, & les lui remit, l'asseurant en même tems que s'il en manquoit quelqu'une, il la feroit rendre; afin qu'il connût que ne touchant point aux biens de la societé, sa conduite étoit fort differente de la sienne. D'ailleurs que la dépence qu'il avoit faite pour obtenir la permission de conquerir la *Floride*, étoit dans la vûë de partager avec lui tout le bien qui lui en pourroit revenir. Qu'il en avoit fait sa declaration en presence de gens d'honneur; & que néanmoins il dépendoit de lui s'embarquer pour la *Floride*. Que même s'il le souhaitoit, il renonceroit aux titres qu'on lui avoit accordez, & qu'il lui auroit obligation de l'âvertir des choses qu'il trouveroit bon qu'il fît pour leurs interêts communs. Qu'en un mot il rencontreroit en lui toute la fidelité que l'on doit attendre d'une personne genereuse.

Ponce plein de confusion du procedé qu'il avoit tenu, & encore plus surpris de la maniere dont on lui venoit de parler, supplia le General de lui pardonner sa faute, & de continuer à l'aimer.

ner. Il le conjura auſſi de trouver bon que hacun d'eux pourſuivît ſon voiage, & de re-ouveller leur ſocieté, mettant pour cela entre es mains d'*Iſabelle de Bovadilla*, dix mille écus ant en or qu'en argent; dont le General ſe pou-oit ſervir pour l'avantage de la ſocieté. Cette açon d'agir ſembla ſi honnête qu'on lui accorda e qu'il demandoit. Enſuite comme le tems pa-ut propre à la navigation, *Soto* fit embarquer es munitions & deux cens cinquante chevaux lans les navires, qui ſans conter les Matelots, ortoient mille hommes tous gens bien faits, & ien équipez. De ſorte qu'il ne s'étoit point vû jusqu'alors pour les *Indes*, un armement ni ſi grand, ni ſi leſte. Ils ſe mirent en mer le douziéme de Mai de l'année *mil cinq cens trente-neuf*. Mais tandis qu'ils voguent au gré du vent, je dirai ce que faiſoit *Ponce* dans le port. Ce Capitaine ſous pretexte de ſe rafraîchir, & d'attendre un tems favorable pour retourner en *Eſpagne*, demeura aux *Havanes* aprés le depart du General. Et huit jours enſuite, il preſenta une requête à *Rochas*, qui étoit le Juge du lieu, par laquelle il expoſoit que ſans rien devoir à *Soto*, & ſeulement dans la crainte qu'il ne s'emparât de tout ce qu'il apportoit du *Perou*, il avoit donné à ſa femme dix mille écus en or & en argent, & demandoit qu'on lui fît rendre cette ſomme, ou qu'il proteſtoit de s'en plaindre à l'Empereur. La requête ſignifiée, cette Dame

répondit qu'il y avoit des contes à faire entre *Ponce* & son mari, suivant le contract de societé qu'ils avoient fait ensemble. Que *Ponce* devoit plus de cinquante mille ducats, & qu'elle prioit qu'on l'arrêtât jusqu'à ce qu'on eût verifié les contes, qu'elle s'offroit au plûtôt de produire. *Ponce* qui en effet étoit debiteur d'une grande somme à la societé, surpris de cette réponse mit à la voile, si bien qu'on ne pût l'attrapper; Et comme il s'étoit embarrassé là fort mal à propos, il fit prudemment de ne point pousser cette affaire. Voila comme l'avarice aveugle les hommes, & ne leur apporte que de la peine & de la confusion.

Fin du premier Livre de la Floride.

LIVRE

LIVRE SECOND.

Ce qui arriva dans la découverte des huit premieres Provinces.

CHAPITRE I.

Arrivée de Ferdinand de Soto *dans la* Floride.

SOTO aiant été dix-neuf jours en mer, à cauſe qu'il n'avoit pas eu le tems favorable; ne découvrit la *Floride* qu'à la fin de Mai, & vint moüiller en une très-bonne baie[a], que l'on appella du *Saint Eſprit*. Mais comme il étoit fort tard, on ne debarqua point, & le lendemain on envoia les eſpuifs à terre. Ils revinrent avec des raiſins ſauvages, qui étoient encore tout verts. Car les *Indiens* qui les eſtiment peu, ne prennent nul ſoin de les cultiver; & ne laiſſent pourtant pas d'en manger, lors qu'ils ſont meurs. Le General reçût ce fruit avec joie, parce qu'il étoit ſemblable aux raiſins d'*Eſpagne*: & qu'il n'en avoit point trouvé dans le *Mexique*, ni dans le *Perou*. De ſorte que jugeant par là de l'excellence du Terroir de la *Floride*; il commanda à trois

[a] *M. Samſon* appelle cette baie la Riviere du *S. Eſprit*, & met la baie de ce nom à l'Occident de celle-ci.

trois cens hommes d'en aller prendre poſſeſſion au nom de l'Empereur. Ils debarquerent incontinent, & aprés avoir marché tout le jour, ils ſe repoſerent la nuit, à cauſe de la fatigue qu'ils avoient euë. Mais le matin les *Indiens* qui les chargerent avec vigueur, les mirent en fuite, & les menerent battant juſqu'à la mer. *Porcallo* pour les ſoûtenir, ſortit à la tête de quelques troupes: & d'abord il eut taillé les ennemis en pieces, ſans le deſordre de ſes ſoldats, dont quelques-uns furent bleſſez, à cauſe de leur peu d'experience. Neanmoins il les rallia, & comme il les eut encouragez, il donna ſur les Barbares qu'il pourſuivit chaudement. Et aprés leur avoir donné la chaſſe, il retourna au camp où ſon cheval mourut auſſi-tôt d'un coup de flêche, qu'il avoit eû au travers du corps.

En même tems le General fit debarquer; & aprés neuf jours de rafraîchiſſement, il laiſſa ſes ordres pour la garde des vaiſſeaux; & marcha environ deux lieuës dans le païs, juſqu'à la Capitale d'*Hirriga*[a], qui porte le nom de la contrée & de ſon Seigneur; parce que dans la *Floride*, la Province, la Capitale, & le *Cacique* s'appellent ordinairement du même nom. Lorque le General ſe fut donc ainſi avancé, le *Cacique*, qui étoit dans la Capitale de la Province irrité contre les *Eſpagnols*, à cauſe qu'auparavant ils lui avoient coupé le nez, & qu'ils avoient fai

[a] Ou *Hirribigua*.

it manger ſa mere par les chiens: & d'ailleurs
larmé de la venuë de tant de monde abandon-
la place, & ſe retira dans les bois, d'où l'on
: put le faire ſortir, quelque favorable traitte-
ent qu'on lui fit eſperer. Car tout en colere
ontre ceux qu'on lui envoioit pour l'obliger de
ontracter alliance avec les Chrêtiens; il diſoit
ue bien loin d'avoir communication avec eux,
n honneur ne lui permettoit pas même d'en
üir parler. Que c'étoient des lâches & des
erfides. Que le plus grand plaiſir qu'on lui pût
ire, étoit de lui apporter leurs têtes, & qu'il
e pourroit jamais aſſez reconnoître une ſi gran-
e faveur. Tant les outrages ont de force pour
xciter la haine dans le cœur de ceux que l'on a
ffenſez. Mais afin que l'on connoiſſe mieux
ıſqu'où le *Cacique* portoit ſon reſſentiment; je
aconterai les cruautez qu'il exerça ſur quatre
Eſpagnols.

Il y avoit quelque tems que *Narbaez* étoit
arti de la Province d'*Hirriga*; lors qu'un de ſes
aiſſeaux qui étoit demeuré derriere, & qui le
enoit chercher parut à la rade. Le *Cacique* qui
n fut averti, reſolut de prendre ceux qui étoi-
nt dans le vaiſſeau, & leur envoia dire que leur
Capitaine en partant lui avoit ordonné les cho-
es qu'ils devoient faire, ſi par hazard ils moüil-
oient au port Il leur montra auſſi quelques
ëüilles de papier blanc, avec des lettres qu'il
voit reçûës de *Narbaez*, tandis qu'il étoit bien
vec lui. Mais cela fut inutile; car ils ſe tinrent

toû-

toûjours sur leur garde, sans vouloir prendre terre, jusqu'à ce qu'*Hirriga* leur envoia pour ôtages quatre des principaux de ses Sujets. Cette adresse reüssit, & autant d'*Espagnols* entrerent dans le bâteau où étoient les *Indiens* qui amenoient les ôtages. Le *Cacique* qui les apperçût, fâché d'en voir si peu, en voulut demander un plus grand nombre; mais il en perdit la pensée, de peur que ceux qui venoient ne découvrissent son dessein, & ne lui échapassent. Comme ils furent débarquez, & que les ôtages connûrent que leurs ennemis etoient au pouvoir de leur Seigneur; Ils se jetterent dans la mer suivant l'ordre qu'ils en avoient; & nageant entre deux eaux ils se sauverent. Cependant les *Espagnols* qui voient qu'ils ont malheureusement sacrifié leurs compagnons, levent l'ancre; & de crainte de quelque autre malheur, ils fuient à toutes voiles.

CHAP. II.

Mort de trois Espagnols, *& les tourmens que souffrit* Jean Ortis.

Hirriga gardoit avec soin les prisonniers, pour augmenter par leur mort la beauté d'une fête qu'il devoit celebrer dans peu de jours, selon la coûtume du païs. Le tems de la cerémonie arrivé, il commanda que l'on fit venir en public les *Espagnols* tout nuds; & que les obligean

eant de courir tour à tour d'une extremité de
place à l'autre, on les tirât de tems en tems
coups de fléches; afin que leur mort fût plus
nte, leurs tourmens plus sensibles, & la ré-
jüissance plus celebre & de plus longue durée.
)n obeït aussi-tôt, & le *Cacique* qui assistoit au
)ectacle, vit avec plaisir trois de ces *Espagnols*
)urir de côté & d'autre, & chercher inutile-
ıent à se sauver de la mort. Pour le quatriéme
ui s'appelloit *Jean Ortis*, comme il n'avoit
u'environ dix-huit ans, & qu'il étoit bien fait
e sa personne, la femme & les filles du *Cacique*
interresserent en sa faveur. Elles dirent que
on âge étoit digne de pitié, qu'il n'avoit point
u de part à la perfidie de ceux de sa nation; &
u'ainsi n'aiant commis aucun crime digne de
ıort, il falloit seulement le tenir éclave. Le
acique y consentit: Mais cette grace ne servit
u'à faire mourir *Ortis* de mille morts. On le
)rçoit à porter perpetuellement du bois & de
eau, il mangeoit & dormoit-tres peu, & étoit
ccablé de tant de coups, que s'il n'eût été re-
enu par la crainte de Dieu, il se fût tué lui-
ıême. Ajoûtez que les Barbares redoubloient
es peines aux réjoûissances publiques, & l'obli-
eoient de courir tout nud dans une grande pla-
e où ils étoient avec leurs arcs prêts à le per-
er, en cas qu'il parût vouloir prendre quelque
elâche. Il commença à courir avec le Soleil,
t ne finissoit qu'à la nuit; & même durant le
îner du *Cacique*, on ne souffroit pas qu'il in-

ter-

terrompît sa course. De sorte qu'à la fin de la journée, il étoit dans un état pitoiable; étendu par terre, plus mort que vif. La femme & les filles d'*Hirriga* touchées de compassion lui jettoient alors quelque habit, & le secouroient si à propos qu'elles l'empêchoient de mourir. Mais leur pitié lui étoit cruelle. Car elle ne servoit qu'à augmenter la barbarie du *Cacique*, qui enragé de ce qu'*Ortis* resistoit à tant de diverses fatigues, commanda un jour de fête que l'on allumât un feu au milieu de la place; que l'on posât sur le brasier un boucant[a], & que l'on mit son éclave dessus afin de le brûler vif. Cet ordre fut promptement executé, & *Ortis* demeura étendu sur ce gril, jusqu'à ce que les Dames attirées par ses cris, accoururent à son secours. Elles conjurent le *Cacique* de ne pas pousser sa vangeance plus loin, elles blâment sa cruauté, & enlevent le pauvre *Ortis* à demi-brûlé. Car le feu avoit déjà fait élever sur son corps de grosses ampoules, dont quelques unes s'étant crevées le couvroient de sang, & attiroient la compassion de la plûpart des spectateurs. Ensuite ces charitables filles, le font porter dans leur maison; où elles le traittent avec des herbes, dont les *Indiens* se servent dans leurs maux, n'aiant ni Chirurgiens, ni Medecins. Enfin au bout de quelque jour, *Ortis* guerit de ses blessures, & il ne

a Espece de gril.

Soto.

lui en demeura que les cicatrices. Le Barre réjoüi de le voir en état de souffrir, afin de re durer sa vangeance plus long-tems, inventa nouveau genre de supplice pour se satisfaire cinement, & se delivrer de l'importunité de filles. Il lui ordonna donc de garder de jour de nuit les corps morts des habitans de la vil- Ces corps étoient au milieu d'une forêt[a] dans s cercueils de bois couverts d'ais, qui n'étoit point attachez: mais arrêtez seulement par poids de quelques pierres, ou de quelques pies de bois qu'on mettoit dessus. Mais comme s lions qui sont en grand nombre dans la contée, venoient quelquefois tirer de ces cercueils s corps, & les emportoient: Le *Cacique* comanda à *Orîis* sur peine d'être brûlé vif, d'avoir in qu'ils ne les enlevassent, & il lui donna quae dards pour se deffendre contre toutes sortes bêtes farouches. Ce pauvre *Espagnol* reçût ec joie cet ordre dans l'esperance de mener une e un peu plus heureuse qu'auparavant. Il s'en donc dans la forêt, où il s'acquittoit exactement de sa commission, & sur tout la nuit; parqu'alors il y avoit plus à craindre. Cependnt il arriva qu'une fois comme il étoit abbattu fatigues, & qu'il s'étoit laissé surmonter par sommeil; un lion découvrit un cercueil & en a un enfant qu'il emporta. L'éclave éveillé

à

[a] Cette coûtume d'enterrer les morts dans une forêt, oit particuliere aux peüples de la Province d'*Hirriga*.

à la chûte des planches, court, s'approche d cercueil, n'y trouve plus de corps, & cr qu'enfin c'est fait de sa vie. Touché de crai te & de douleur, il va chercher le lion, ou po mourir en le combattant, ou pour lui faire l cher sa proie. Il savoit que dès la pointe d jour, les sujets d'*Hirriga* viendroient visiter l cercueils ; & que s'ils n'y rencontroient l'enfa il seroit cruellement brûlé. De sorte que l'a prehension l'obligeant de courir çà & là, il trouva dans un grand chemin au milieu de forêt, & oüit un bruit comme d'un chien q rongeoit un os. Il prête l'oreille, & dans la pe sée que c'étoit le lion, il se coule à travers d brouſſailles, & à la faveur de la Lune il le v qui devoroit sa proie. Il prend donc courag & lui lance un de ses dards : mais parce qu'il l'oüit pas fuir, il crût qu'il l'avoit tué, & d meura jusqu'au jour pour en être éclairci, priai Dieu avec larmes de ne le point abandonn dans son malheur.

CHAP. III.

Ortis *se sauve.*

SI-tôt que le jour commença à paroître ; *Ort* trouva le Lion tué, & tout transporté joie, il ramasse ce qui restoit de l'enfant, l'e ferme dans le cercueil, prend le Lion par la p te, & sans lui arracher le dard qui le perçoit, trai

aine à *Hirriga*. Comme c'eſt une choſe rprênante que de tuer un Lion dans ce aïs-là, où toutefois ils ne ſont pas ſi fueux qu'en *Afrique*, *Ortis* fut honoré de oute la ville, & le *Cacique* ſupplié par ſes lles de ſe ſervir d'un ſi courageux écla-e, & d'étouffer ſon reſſentiment, à cauſe 'une ſi belle action. Le Barbare en cet-e rencontre eut un peu de complaiſance; t durant quelques jours il traitta *Ortis* vec plus d'humanité. Mais parce que s injures reçûës laiſſent toûjours quelue reſte de haine: toutes les fois qu'il ſe ouvenoit des indignitez que les *Eſpagnols* ui avoient faites, il ne ſongeoit qu'à ſe anger de cette nation en la perſonne '*Ortis*; & ſa colere qui ſembloit comme teinte, ſe rallumoit tout à coup avec lus de violence. De ſorte que ſuccomant au deſir de vangeance qui le poſſeoit, il declara à ſa femme & à ſes filles, ue puiſque la vûë de ſon éclave rappelit en ſon eſprit l'affront qu'il avoit reû; il vouloit à la premiere fête le faire uer à coups de fléches, & que ſur peine 'encourir ſon indignation, elles ne le ſolcitaſſent plus en ſa faveur. Qu'il étoit rai qu'il avoit montré un peu de coura-

ge ; mais que cela n'étoit pas assez considerable pour l'emporter sur ses ressentimens. Sa femme & ses filles qui le connoissoient, s'accommoderent à son humeur, & lui témoignerent que c'étoit bien agir que de se défaire d'un homme pour qui l'on avoit tant d'aversion : & dont la présence ne servoit qu'à renouveler les déplaisirs. Cependant l'aînée de ses filles resoluë de sauver *Ortis*, l'avertit de tout ce qui se passoit. Mais comme à cette nouvelle il parut à demi-mort, elle lui dit qu'il ne devoit desesperer de rien. Qu'elle le tireroit de danger s'il avoit assez de resolution pour fuir. Que la nuit suivante à telle heure & en tel lieu, il trouveroit un *Indien* en qui elle se fioit. Que cet homme le conduiroit jusqu'à un certain Pont, à deux lieuës de la Ville. Que lorsqu'il seroit arrivé à cet endroit, l'*Indien* reviendroit sur ses pas, avant qu'il fut jour ; afin que le *Cacique* n'eût connoissance d'aucune chose, & ne pût raisonnablement se vanger de sa fuite sur personne. Elle ajoûta qu'à six lieuës, au de là du pont, il rencontreroit une Ville a, dont le

a Province de *Mucoço*.

Seigneur appellé *Mucoço* la consideroit, souhaitoit même de l'épouser. Qu'il i diroit qu'elle l'envoioit se jetter entre s bras, étant assûré qu'à sa consideration seroit protegé de *Mucoço*. Qu'au reste implorât le secours du Dieu qu'il adoit, & que de son côté, elle ne pouvoit en d'avantage. A peine eut-elle achevé e parler, qu'*Ortis* se jette à ses pieds, & i rend tres-humblement graces des bonz qu'elle avoit euës pour lui. Il s'apête pour se sauver la nuit suivante, & rs que les gens d'*Hirriga* étoïent dans ur premier sommeil, il s'en va chercher n guide, qu'il trouve au rendez-vous, & rt secrettement avec lui. Mais si-tôt 'ils furent au pont, *Ortis* le pria de le ettre dans le droit chemin, & de s'en tourner en sa maison. Aprés il le remera, il lui fit mille protestations de service, s'en alla en diligence vers *Mucoço*.

CHAP. IV.

Generosité du Cacique Mucoço.

Ortis arriva avant jour prés de la Ville de *Mucoço*. Neanmoins de crain-

te d'accident il n'osa entrer que le Soleil ne parût. Deux *Indiens* qui l'avoient découvert sortirent alors & se mirent en état de le tirer. Il s'apprêta aussi pour se deffendre; car l'honneur d'être favorisé d'une belle & genereuse Dame, lui donnant de la hardiesse, l'obligea de dire qu'il étoit envoié de la part d'une fille de qualité vers *Mucoço*. Les *Indiens* le joignirent au même tems, & s'en retournerent de compagnie avertir leur Seigneur, qu'un éclave d'*Hirriga* lui apportoit des nouvelles. *Mucoço* qui sortoit de sa maison, s'avança pour apprendre ce qu'on lui vouloit. Si-tôt qu'*Ortis* l'apperçût, il s'approcha avec respect, & lui dit qu'*Hirriga* l'avoit resolu de le faire cruellement mourir à la premiere fête. Que ses filles n'osoient plus parler en sa faveur, que l'ainée l'avoit porté à se sauver, & lui avoit donné un guide. Qu'elle lui avoit commandé de se presenter à lui de sa patt. Qu'enfin elle le prioit par l'amour qu'il avoit pour elle de le prendre en sa protection, & qu'elle lui en sauroit beaucoup de gré. Aprés que *Mucoço* eut favorablement écouté *Ortis*, il le plaignit & l'embrassant, il lui dit qu'il n'apprehendât rien. Que sur ses terres il meneroit une vie bien differente de celle

elle qu'il avoit menée. Qu'à la considération de la belle qui l'envoioit, il le protegeroit hautement, & que tandis qu'il vivroit personne n'entreprendroit de lui faire tort. *Mucoço* tint sa parole à *Ortis*, & le traita beaucoup mieux qu'il n'eût jamais osé esperer. Il voulut que nuit & jour, il demeurât dans sa chambre; mais il acheva de le combler de ses graces, lorsqu'il apprit que d'un coup de dard il avoit tué un lion. Cependant *Hirriga* eut nouvelle que son éclave étoit auprés de *Mucoço*, & il l'envoia demander par un *Cacique* [a] leur ami commun. Mais *Mucoço* répondit, qu'*Ortis* aiant pris sa maison pour azile, il ne permettroit jamais qu'on l'en tirât; & que la perte d'un homme qu'*Hirriga* vouloit faire mourir ne lui devoit pas lui être considerable. Sur cette réponse *Hirriga*, alla trouver *Mucoço*, mais fort inutilement. Car ensuite de quelques paroles de civilité, *Mucoço* lui témoigna qu'il étoit fort mal-honnête de le vouloir obliger à faire une chose contre son honneur, & qu'il seroit le plus lâche de tous les hommes, s'il abandonnoit une personne qui étoit sous sa protection.

Cette

[a] *Urribaracuxi.*

Cette réponse broüilla le *Cacique* avec *Mucoço*, qui aima mieux renoncer à ses amours que de violer sa foi ; desorte qu'*Ortis* demeura avec ce Seigneur, qui lui continua sa bienvueillance. Il vécut avec lui jusqu'au tems que *Soto* entra dans la *Floride* & fut en tout dix années parmi les *Indiens*, un an & demi avec le *Cacique* qui le tourmenta, & le reste avec celui dont il reçût toutes sortes de bons traitemens. *Mucoço* en effet se gouverna bien envers *Ortis* ; & sa conduite couvre de honte certains Princes Chrétiens qui trahissent lâchement ceux auxquels ils sont obligez de garder la foi. Mais il faut croire qu'à l'avenir la generosité du *Cacique* les touchera. Son action part veritablement d'une grande ame. Plus on considere la personne pour laquelle il a fait tant de choses, ceux à qui il a resisté, & la passion qu'il avoit pour la fille d'*Hirriga* ; & plus il merite de loüange, d'avoir genereusement sacrifié sa maîtresse, & ses amis à son honneur. C'est ainsi que Dieu se plaît à faire naître dans des regions barbares, des personnes extraordinaires, pour confondre les Chrériens qui vivent dans des païs où regnent les sciences & la religion.

CHAP.

CHAP. V.

Le General envoie demander Ortis.

Oto étant en la Ville d'*Hirriga*, apprit les avantures d'*Ortis*, dont il avoit ûi quelque chose aux *Havanes*, par un des *Indiens* qu'*Aniasco* avoit attrapé, lors qu'il alla découvrir la côte de la *Floride*: Car ils étoient sujets du Cacique *Hirriga*. Mais comme celui qui racontoit des nouvelles d'*Ortis* prononçoit *Orotis* pour *Ortis*, les *Espagnols* malgré leurs truchemens crurent que ce Barbare asseuroit que son païs abondoit en or, & ils se réjoüissoient d'entendre ce mot d'*Orotis*, à cause que leur but ne tendoit qu'à chercher l'or de la *Floride*.

Enfin sur l'asseurance qu'eut le General, qu'*Ortis* étoit avec *Mucoço*, il crut qu'il devoit l'envoier demander, tant pour l'affranchir que pour s'en servir en qualité de truchement. Il donna donc ordre à *Balthazar de Gallego*, Sergent Major de l'Armée, d'aller trouver *Mucoço*; & de lui dire que les *Espagnols* prenoient part aux graces qu'il avoit faites à *Ortis*. Que se confiant sur la bonté qu'il avoit euë

pour eux, ils le supplioient de leur rendre cet éclave, parce qu'il leur étoit tres-necessaire. Qu'en consideration de cette nouvelle faveur qu'ils esperoient, il n'y avoit rien qu'ils n'entrepriſſent pour lui. Que s'il vouloit prendre la peine de les venir voir, il trouveroit qu'il n'auroit pas obligé des ingrats. Qu'enfin aprés les marques de generosité qu'il avoit données, leur plus grande joie seroit de le reconnoître & de l'avoir pour ami.

Gallego partit incontinent avec soixante lances, & dans ce tems là *Mucoço* apprit que les troupes *Espagnoles* étoient arrivées à *Hirriga* pour faire la conquête du païs. Comme il apprehendoit cette armée, il en parla à *Ortis*; & lui dit qu'à son sujet il s'étoit broüillé avec de puiſſans *Caciques*. Qu'aujourd'hui il se presentoit une belle occasion de n'être pas méconnoiſſant de cette faveur. Que véritablement, il l'avoit obligé sans esperance; mais qu'il sembloit que la fortune desirât que les bons offices qu'il avoit rendus aux *Espagnols* en sa personne, fuſſent reconnus. Qu'ainsi il étoit d'avis de l'envoier avec cinquante des plus remarquables de ses sujets vers le General, pour lui offrir son alliance, avec priere de recevoir la con-

trée

rée sous sa protection. *Ortis* ravi de cet-
e nouvelle, répondit à *Mucoço*, qu'il a-
roit beaucoup de joie de lui pouvoir té-
noigner sa reconnoissance. Qu'il racon-
eroit aux *Espagnols* sa generosité, & que
eux de sa Nation qui se piquoient d'être
ort sensibles aux graces que l'on faisoit à
eurs gens, le considereroient à present
& à l'avenir; & qu'asseurément il rece-
vroit le fruit des bontez qu'il avoit euës
pour lui. A peine avoit-il parlé, qu'il
vint cinquante *Indiens* à qui l'on avoit
commandé de se tenir prêts pour l'accom-
pagner. Ils prirent la route qui va de
Mucoço à *Hirriga*, & partirent le jour que
Gallego sortit du Camp pour venir vers le
Cacique. Mais il arriva qu'aprés trois lieuës
de marche dans le grand chemin, le Gui-
de des *Espagnols* s'alla mettre en tête qu'il
ne les devoit pas conduire fidellement. Il
commença donc à les regarder comme
les ennemis qui venoient s'emparer des
Indes, & ravir aux habitans les biens avec
la liberté. Touché de ces considerations,
il quitta sa route; prit la premiere qu'il
encontra, & égara les *Espagnols* une bon-
ne partie du jour. Il les menoit en tour-
nant vers la mer, à dessein de les engager
dans quelque marais pour les y faire perir.

Et comme ils n'avoient aucune connoissance du pais, ils ne remarquerent point la malice du Barbare, que quand l'un d'eux apperçût entre les chénes de la forêt où ils étoient, les mats de leurs Navires. On avertit *Gallego* de la méchanceté du Guide, & il se mit en état de le percer d'un coup de lance. L'*Indien* tout étonné, fit entendre par signes qu'il remettroit les *Espagnols* dans le chemin. Il tint sa parole; mais ils furent contraints de retourner sur leurs pas.

CHAP. VI.

*Rencontre d'*Ortis *& de* Gallego.

ORtis allant de *Mucoço* à *Hirriga*, entra dans le chemin qu'avoit pris *Gallego*, & reconnut aux traces des *Espagnols*, que leur Guide les avoit égarez par malice. De sorte qu'afin de prevenir l'alarme qu'ils donneroient à la ville, s'ils y arrivoient avant que de lui avoir parlé, il resolut de les suivre avec sa trouppe. Et aprés avoir marché quelque tems, il découvrit *Gallego* avec ses compagnons dans une grande plaine bordée d'un côté par une épaisse forêt. Les *Indiens* aussi-tôt furent

urent d'avis de gagner le bois, à cauſe
u'on ſe mettoit au hazard d'être mal-
raité des Chrêtiens, ſi l'on n'en étoit re-
onnu pour amis, avant que de les join-
re. *Ortis* ſans écouter ce conſeil, s'ima-
ina que c'étoit aſſez d'être *Eſpagnol*; &
ue ceux de ſa nation ne le méconnoîtroi-
nt pas. Cependant comme il étoit vêtu
l'*Indienne*, un bonnet couvert de plu-
nes, un petit caleçon, des fléches & un
rc à la main, la choſe n'alla pas ainſi qu'il
e l'étoit figuré. Car au même tems que
es *Eſpagnols* le virent accompagné de ſes
ens, ils doublerent leurs marches, quit-
erent leur rang, & ſans obeïr à *Gallego*
ui les rappelloit, fondirent ſur les Bar-
ares que menoit *Ortis*, & les pouſſerent
coups de lances dans les bois. Neanmoins, à cauſe que ces *Indiens* ne furent
as fermes, il n'y en eut qu'un ſeul de
leſſé d'un coup de lance aux reins. Ce
Barbare qui faiſoit le hardi, étoit demeu-
é derriere avec *Ortis*, que *Nieto* preſſoit
igoureuſement à coups de lance, qu'il
ara d'abord de ſon arc. Toutefois, com-
ne *Nieto* qui étoit ardent & robuſte à la
harge, *Ortis* craignit de ſuccomber, &
ommença à crier *Xibilla* pour *Sevilla*. Il
it même de ſon arc le ſigne de la Croix,

afin

afin que l'on reconnût qu'il étoit Chrêtien; parce qu'il ne le pouvoit dire en *Espagnol.* Il avoit tellement perdu la coûtume de parler sa langue depuis qu'il étoit parmi les *Indiens* qu'il l'avoit oubliée; jusqu'à ne pouvoir prononcer *Seville*, le nom propre du lieu où il étoit né. La même chose m'est arrivée à moi; car n'aiant trouvé dans l'*Espagne* personne avec qui je puisse converser en ma langue naturelle, qui est celle du *Perou*, j'ai perdu de telle sorte l'usage de la parler, que pour me faire entendre je ne saurois dire six, ou sept mots de suite. J'ai pourtant sû autrefois m'exprimer en *Indien* avec tant de grace, que hormis les *Incas* qui parlent le mieux, nul autre ne s'expliquoit plus élegamment que moi.

Pour retourner à *Ortis*, aprés que *Nieto* lui eût oüi prononcer *Xibilla*, il lui demanda qui il étoit; & dés qu'il eût répondu *Ortis*, il le prend par le bras, le jette sur la croupe de son cheval, & le mene tout joieux à *Gallego*, qui fit promptement rassambler ses gens qui donnoient la chasse aux *Indiens*; *Ortis* entre lui-même dans la forêt, appelle ses compagnons, & leur crie de toute sa force qu'ils pouvoient revenir en toute asseurance. Mais

les

les uns épouvantez s'enfuirent jusqu'à la Ville de *Mucoço*, où ils donnerent avis de tout ce qui se passoit : & les autres qui n'avoient pas eu tant de peur, & qui ne s'étoient pas écartez si loin, sortirent l'un aprés l'autre de la forêt à la voix d'*Ortis*. Ils detestoient tous sa mauvaise conduite ; si bien que sans la presence de nos gens ils l'eussent outragé. Mais pour se satisfaire en quelque façon, ils s'emporterent à des injures, qu'*Ortis* interpreta le moins mal qu'il put aux *Espagnols* qui le blâmerent aussi, & donnerent ordre que l'on eût soin de l'*Indien* blessé. Cependant il dépécha un homme au Cacique *Mucoço*, pour le tirer de la peine où l'avoient jetté les fuiars ; & ensuite ils prirent tous la route du Camp.

CHAP. VII.

Mucoço *vient voir le General.*

LA nuit étoit déja fort avancée, lors que *Gallego* arriva au Camp. Le General surpris d'un si prompt retour, s'imagina quelque grand malheur ; mais il fut aussi-tôt rasseuré par la vûë d'*Ortis* qu'il reçût obligeamment, & auquel il donna

donna un jupon de velours noir, dont *Ortis* ne se put servir, parce qu'il étoit accoûtumé d'aller nud. Il porta seulement une chemise, un caleçon de toile, un bonnet, & des souliers; & demeura en cet état plus de vingt jours, jusqu'à ce que peu à peu il reprit l'habitude de se vêtir. *Soto* fit aussi un favorable accueil aux *Indiens*: & aprés il dépécha vers le *Cacique* pour le remercier de lui avoir envoié *Ortis*. Il donna ordre de lui dire qu'il se sentoit obligé de l'offre qu'il lui faisoit de se vouloir mettre sous la protection des *Espagnols*, & qu'il l'acceptoit avec joie au nom de *Charles-Quint* son Maître, le premier des Princes Chrêtiens.

Cependant, les *Espagnols* viennent voir *Ortis*, l'embrassent, le felicitent sur sa venuë, & passent la nuit en rejoüissance. Ensuite le General l'appella pour s'informer des particularitez de la *Floride*, & de la vie qu'il avoit mené sous les *Caciques*. *Ortis* lui dit qu'*Hirriga* l'avoit cruellement tourmenté, il lui en montra les marques, & l'on vit qu'il sortoit des vers des plaies que le feu lui avoit faites; Mais que *Mucoço* l'avoit traité honnêtement. Que néanmoins il n'avoit osé s'écarter de crainte d'être tué par les Sujets de ce *Cacique*; si

bien

ien qu'il n'avoit presque aucune connoiſ-
nce de la contrée, & qu'il ſavoit ſeule-
ent que plus on avançoit dans le païs, &
lus il étoit fertile.

Durant qu'*Ortis* entretenoit le Gene-
l, on donna avis que *Mucoço* accompa-
né de pluſieurs *Indiens* approchoit du
amp. On l'appercût en effèt preſque
uſſi-tôt qu'on en eut nouvelle, & on le
onduiſit au General, qu'il ſaliia avec re-
pect auſſi-bien que tous les Officiers de
armée, ſelon la qualité qu'*Ortis* lui fai-
oit connoître que chacun avoit. Il re-
ourna enſuite faire ſa cour au General,
ui le recût avec beaucoup d'amitié, à
auſe des bontez qu'il avoit euës pour *Ortis*.
Mais *Mucoço* témoigna qu'on ne lui avoit
oint d'obligation de ce qu'il avoit fait;
arce qu'en qualité de *Cacique* il y étoit
bligé. Qu'il s'étoit ſeulement conſide-
é en cela; & que même il n'avoit en-
oié *Ortis*, que pour empêcher que les
roupes ne fiſſent du degât ſur ſes terres.
Qu'ainſi ſes ſervices étoient peu de choſe.
Que neanmoins il ſe réjoüiſſoit que ſa con-
uite fût favorablement interpretée du
General, pour lequel il avoit une eſtime
oute particuliere. Qu'il le ſupplioit par
e zele & par la grandeur d'ame qui eſt ſi

na-

turelle aux *Espagnols*, de le prendre sous sa protection. Que délors il reconnoissoit *Charles-Quint*, & *Ferdinand de Soto* pour les Seigneurs legitimes. Qu'étant leur vassal, il étoit recompensé au de là de son merite; & qu'à l'avenir il les serviroit de tout son pouvoir. *Porcallo* & les autres Capitaines surpris du bon sens de ce *Cacique*, lui firent beaucoup d'honneur, mêmes des presens, & à tous ceux de sa suite.

CHAP. VIII.

La Mere de Mucoço *vient au Camp.*

DEux jours aprés l'arrivée de *Mucoço*, sa mere qui étoit absente lors qu'il partit de chez lui, & qui n'auroit jamais consenti qu'il se livrât au pouvoir des *Espagnols* vint trouver *Soto*. Elle avoit la tristesse peinte sur le visage, & paroissoit si fort agitée de l'inquietude qu'elle avoit pour son fils, qu'approchant du General, elle le conjura de lui rendre *Mucoço*; dans la crainte qu'il ne fût traité comme *Hirriga*. Que s'il avoit resolu de se porter à cette extremité, elle étoit prête de mourir pour son fils. Le General la reçût civi-

civilement, & lui répondit que bien loin de faire aucun déplaisir à *Mucoço*, il meritoit toutes sortes de bons traitemens. Qu'il vouloit même qu'à cause d'un fils si genereux, on rendît à sa mere de grands respects. Que pour cette raison elle n'apprehendât rien, & esperât tout de la generosité des *Espagnols*. Ces paroles rassûrerent un peu cette bonne mere, & l'obligerent à demeurer toûjours dans le camp. Mais elle avoit tant de defiance que mangeant à la table du General, elle craignoit que l'on ne lui donnât du poison. Desorte qu'elle ne goûtoit d'aucune chose qu'auparavant *Ortis* n'en fît l'essai, & ne l'asseurât qu'il n'y avoit nul danger. Ce qui obligea un des Gentils-hommes du General à dire, qu'il s'étonnoit qu'elle eût offert sa vie pour son fils, puis qu'elle apprehendoit si fort de la perdre. Cette Dame à qui l'on fit entendre cela, repliqua qu'il étoit vrai qu'elle aimoit extrémement la vie; mais qu'elle aimoit encore plus son fils, & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne donnât pour le conserver. Qu'en cette consideration elle supplioit le General de lui rendre le sujet de toutes ses tendresses. Qu'elle desiroit passionnément de l'emmener avec elle. Qu'en un

mot elle ne pouvoit gagner sur son esprit de se fier à la parole des Chrêtiens.

Le General lui repartit qu'elle étoit libre de s'en aller; mais que pour son fils, il trouvoit quelque plaisir à demeurer parmi les *Espagnols*, dont la plûpart étoient de son âge. Que quand il auroit volonté de s'en retourner, personne ne s'y opposeroit. Qu'enfin il protestoit que son fils auroit plûtôt à s'en loüer qu'à s'en plaindre.

La mere du *Cacique* partit du Camp sur cette promesse; mais auparavant elle pria *Ortis* de se souvenir que son fils l'avoit obligé, & de lui rendre la pareille dans le danger où elle le laissoit. Le General & toute sa Cour rirent de cette defiance, que *Mucoço* tourna avec tant d'esprit qu'il contribuât au divertissement, & pour montrer qu'il se fioit aux *Espagnols*, il fut encore huit jours à entretenir *Soto* & ses Officiers. Tantôt il s'enqueroit de l'Empereur, tantôt des Dames, tantôt des coûtumes & des grands d'*Espagne*. Après ce tems-là, il prit un honnête pretexte pour s'en retourner, & quitta civilement les *Espagnols*. Mais il les revint voir plusieurs fois depuis, & leur fit à tous divers presens.

Mu-

Mucoço étoit alors âgé de vingt-six à vingt-sept ans. Il avoit le visage bienfait, la taille belle & un que je ne sai quel air de grandeur dans toutes ses actions, qui gagnoit l'estime & l'amitié de ceux qui l'approchoient.

CHAP. IX.

Preparatifs pour avancer dans le Païs.

DUrant ces choses le General donnoit ordre à tout. Car aprés que l'on eut débarqué les vivres & les munitions à *Hirriga*, la ville la plus proche de la baie du *S. Esprit*, il envoia aux *Havanes* les plus grands de ses vaisseaux, avec pouvoir à sa femme d'en disposer. Il garda les autres pour s'en servir au besoin, & en donna le commandement à *Pedro Calderon*, Capitaine vigilant & experimenté. Il essaia ensuite de gagner le Cacique *Hirriga*, dans la pensée qu'il n'auroit plus de peine à se bien mettre avec les autres Seigneurs du païs, qui n'avoient reçû aucun déplaisir des *Espagnols*. Que d'ailleurs cela lui acquereroit du credit parmi les *Indiens*, & augmenteroit son honneur parmi ceux de sa nation. C'est pourquoi lors qu'on fai-

soit quelques prisonniers, il les renvoioit à *Hirriga* avec des presens. Il lui faisoit dire qu'il souhaitoit passionnement ses bonnes graces, & qu'il lui donneroit satisfaction des outrages qu'on lui avoit faits. Mais le *Cacique* répondoit seulement que l'injure qu'il avoit reçûë, ne lui permettoit pas d'écouter aucune proposition de la part des *Espagnols*. Toutefois la conduite de *Soto* ne laissa pas de produire de tres-bons effets. Car comme les valets de l'armée alloient tous les jours au fourage éscortez de trente ou quarante soldats ; il arriva que n'étant pas sur leur garde, les *Indiens* fondirent sur eux avec de grands cris, les mirent en desordre, prirent un *Espagnol* nommé *Graiales*, & se retirerent. Cependant nos gens se relient, & depêchent vers le General qui fit aussi-tôt courir des Cavaliers aprés l'ennemi, qu'ils surprirent au bout de deux lieuës dans un endroit fermé de roseaux. Alors comme ces Barbares ne songeoient qu'à se réjoüir avec leurs femmes & leurs enfans, nos Soldats entrent de furie dans ce lieu, ils les épouvantent, les mettent en fuite, & prennent femmes & enfans prisonniers. *Graiales* qui dans cette confusion entendit la voix de ceux de sa nation, court se jetter entre

ntre leurs bras. Il n'en fut pas tout d'abord connu, parce qu'il étoit déjà habillé à l'*Indienne*; mais bien-tôt aprés ils le reconnurent & revinrent tout joieux au Camp avec les prisonniers. Cela réjoüit extrémement *Soto* qui voulut savoir le detail de cette rencontre; de sorte que *Graiales* lui dit que les *Indiens* n'avoient point eu dessein de nuire aux *Espagnols*, & n'avoient tiré des fléches que pour les épouvanter. Que comme ils les avoient pris en desordre, il leur eût été facile d'en tuer une partie; mais qu'ils s'étoient contentez de faire un prisonnier. Que bien loin de lui avoir fait aucun tort, ils l'avoient traité civilement, & que le rassurant peu à peu, ils le pressoient obligeamment de manger. Le General incontinent fit venir ses prisonniers, & aprés les avoir remerciez de la maniere dont ils en avoient usé, ils les renvoia. Il leur protesta aussi qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux du côté des *Espagnols*; & que du leur, il les prioit qu'il en fût de même à l'égard de ses gens, & de vivre en bonne intelligence les uns avec les autres. Qu'il n'étoit pas entré dans le païs pour s'attirer leur haine, mais leur amitié. Le General accompagna ces paroles de quelques

faveurs, & les *Indiens* s'en retournerent tres-satisfaits.

A quelque tems de là ces mêmes *Indiens* attraperent deux *Espagnols*, ausquels ils laisserent tant de liberté qu'ils eurent moien de s'échaper. Ces peuples sans doute ne s'étoient adoucis de la sorte, qu'à cause des courtoisies de *Soto* envers leur *Cacique*; & aussi il n'y a rien qui fasse plus d'impression sur les hommes que les faveurs qui sont faites de bonne grace.

CHAP. X.

Suite de la découverte.

APrés que *Ferdinand* de *Soto* eût été environ trois semaines à faire ses preparatifs pour avancer, il commanda à *Gallego* d'aller avec soixante lances & autant de fuseliers dans la Province d'*Urribaracuxi*. *Gallego* partit au même tems, & se rendit à *Mucoço* où il fut reçû avec joie par le *Cacique*, qui logea une nuit les *Espagnols* & leur fit bonne chere. Mais le lendemain comme ils étoient prêts à marcher ils lui demanderent un guide, & *Mucoço* leur dit qu'ils étoient trop honêtes gens pour se prevaloir de son amitié, afin

fin de l'obliger à faire une chose contre son honneur. Qu'*Urribaracuxi* étant son cousin, il seroit blâmé de tout le monde, s'il leur donnoit quelqu'un pour les mener sur les terres. Que même quand ce *Cacique* ne seroit pas son parent, il ne les devoit pas servir en cela, parce qu'il passeroit pour un traître envers sa patrie, & qu'il aimeroit mieux mourir que de commetre un crime si indigne d'une personne de sa qualité. *Ortis* qui conduisoit les *Espagnols*, lui répondit par l'ordre de *Gallego*, qu'ils ne vouloient point abuser de son amitié. Qu'ils lui demandoient seulement un *Indien*, en qui *Urribaracuxi* eut creance, afin de l'envoier avertir qu'il n'apprehendât point leur venuë, que même quand il ne voudroit ni paix, ni alliance, ils avoient ordre de ne point ravager sa Province en faveur du genereux *Mucoço*, dont ils consideroient les amis & les parens. Et que pour l'amour de lui ils n'avoient fait nul desordre dans la contrée du Cacique *Hirriga* leur ennemi declaré. *Mucoço* reprit qu'il étoit fort obligé aux *Espagnols*, & que dans la connoissance de leur dessein il leur donnoit un guide tel qu'ils le vouloient. Ils partirent donc de *Mucoço* extrémement satisfaits du *Cacique*,

& se rendirent en quatre jours à la contrée d'*Urribaracuxi* éloignée d'environ dix-sept lieuës de la ville de *Mucoço*. Comme *Urribaracuxi* & ses sujets s'en étoient fuis dans les bois, les *Espagnols* depécherent leur guide qui lui offrit leur alliance; mais aprés l'avoir civilement écouté, il le renvoia sans rien conclure.

Pendant le chemin qui est de vingt-cinq lieües, depuis *Hirriga* jusqu'à *Hurribaracuxi*; on rencontra plusieurs ceps de vigne, des pins, des meuriers, & autres arbres semblables à ceux d'*Espagne*. On passa aussi à travers certains païs où il y avoit quelques marais, des colines, des bois, & des plaines fort agréables, dont *Gallego* fit une relation qu'il envoia au General, & l'avertit que l'Armée pouvoit subsister deux ou trois jours aux environs d'*Urribaracuxi*. Tandis qu'on va trouver *Soto*, il est bon de dire ce qui se passoit au Camp.

CHAP. XI.

Disgrace de Porcallo.

SUr la nouvelle qu'*Hirriga* étoit dans un bois proche le Camp, *Porcallo* re-

o-

ut malgré les prieres du General, d'al-
prendre ce *Cacique*. Il sortit donc a-
c de la Cavalerie & de l'Infanterie, dans
sperance de l'amener prisonnier, ou de
bliger à demander la paix. *Hirriga* a-
rti de cette entrepriſe, envoia dire plu-
urs fois à *Porcallo* de ne point paſſer ou-
, à cauſe que les marais & les autres
fficultez du chemin qu'il falloit fran-
ir pour venir à lui, le mettoient à cou-
rt. Qu'il lui donnoit ce conſeil, non
s par crainte; mais en reconnoiſſance
plaiſir qu'on lui avoit fait, de ne point
vager ſes terres, ni maltraitter ſes ſujets.
orcallo ſe moqua de ces avis, il crut que
Cacique apprehendoit, & qu'il ne lui
ouvoit échapper. C'eſt pourquoi il dou-
a ſa marche, encouragea ſes ſoldats, &
riva prés d'un lieu mareſcageux, où ſur
difficulté que chacun faiſoit d'entrer,
picque, & en s'avançant oblige plu-
eurs de ſes gens à le ſuivre. Mais il n'al-
pas fort loin que ſon cheval s'abbatit;
ſorte qu'il ſe trouva engagé deſſous a-
c ſes armes, & parce qu'on ne pouvoit
ler juſqu'à lui, à cauſe que le marais é-
oit trop profond, ce fut par un bonheur
xtraordinaire qu'il ne perit pas. Ainſi
rs qu'il vit qu'il étoit vaincu ſans com-

bat, & même sans espérance d'avoir le *Cacique*, il retourna au quartier tout en colere, faisant reflexion sur les douceurs dont il joüissoit à la *Trinité*, & sur les fatigues qu'alloient souffrir les *Espagnols*, qui n'étoient encore qu'au commencement de leur conquête. D'ailleurs comme il consideroit qu'il avoit acquis assez de gloire, & qu'à l'âge où il étoit, il ne devoit pas s'exposer si legerement; il crut qu'il n'y avoit nulle honte à lui de quitter l'armée, & de laisser l'honneur de l'entreprise aux jeunes gens, qui avoient besoin d'acquerir de la reputation dans les armes. Son malheur l'occupoit effectivement si fort qu'il s'entretenoit tout seul; & quelquefois avec ceux qui l'accompagnoient. Il prononçoit même tout haut, sillabe à sillabe le nom d'*Hirriga* & d'*Urribaracuxi*. Il en transposoit aussi quelquesfois les lettres, il disoit *Huri Harri Siga Siri Barracoxa Huri*, & ajoûtoit qu'il donnoit au Diable la terre, où les premiers noms qu'il avoit ouïs étoient effroiables. Que l'on ne devoit rien attendre de bon de ceux qui les portoient. Que chacun pouvoit travailler pour ses interêts particuliers; mais qu'à son égard la for-

tun

ne ne le touchoit point. *Porcallo* agi-
de la ſorte arriva au Camp, où aprés
oir demandé à s'en retourner à la *Trini-*
, on lui donna un vaiſſeau. Mais avant
ıe de s'embarquer il diſtribua ſon équi-
ıge à quelques ſoldats qu'il aimoit. Il
iſſa aux trouppes les vivres avec les mu-
tions qu'il avoit, & voulut que *Suarez*
e *Fugueroa* ſon fils naturel, qu'il équipa
ort bien, accompagnât *Soto* dans ſon en-
repriſe. *Figueroa* obeït avec joie aux or-
res de ſon pere, & ne laiſſa échapper au-
une occaſion de donner des marques de
on courage. Mais il eut du malheur, les
ndiens lui tuerent ſes chevaux & le bleſ-
erent, & depuis il marcha à pieds ſans
ouloir rien recevoir, ni du General, ni
e ſes Capitaines. Cette maniere d'agir
eplût à *Soto*, qui le preſſa pluſieurs fois
le prendre de lui de quoi ſe remonter:
nais *Figueroa* le portoit fort haut, & l'on
ne put jamais rien gagner ſur ſon eſprit.

CHAP. XII.

Relation de Gallego.

Porcallo en quittant l'Armée, donna des marques de legereté, comme il

en

en avoit donné d'ambition, lors que pour suivre le General il abandonna sa maison & son repos. C'est ainsi que dans les affaires d'importance les resolutions qui ne sont pas prises prudemment, font honte à ceux qui les executent. Si *Porcallo* eut bien consulté avant que de s'engager, il n'auroit pas perdu une partie de son bien & de sa reputation. Mais souvent les personnes riches s'imaginent qu'ils ne surpassent pas moins les autres par les qualitez de l'esprit, que par les avantages de la fortune, & persuadez de cette erreur, ils ne prennent conseil de qui que ce soit.

Porcallo étoit à peine parti, que la relation de *Gallego* arriva. Elle réjoüit le Camp, parce qu'elle faisoit esperer la conquête de la *Floride*. Elle marquoit entre autres choses que trois lieuës au de là d'*Urribaracuxi*, il y avoit un marais fort dangereux. Mais cela ne servit qu'à encourager les *Espagnols*. Ils dirent que Dieu avoit donné aux homme le cœur & l'industrie en partage, pour franchir les obstacles qui se rencontroient dans leurs desseins. Sur cette nouvelle le General fit donc publier que dans trois jours on se tînt prêt pour partir, & envoia trente Cavaliers sous la conduite de *Silvestre*, a-

ver-

ertir *Gallego* qu'il l'alloit ſuivre. Cependant il laiſſa une garniſon de quarante lanes & de quatre-vingts fuſeliers dans la ille d'*Hirriga*; où après avoir établi Calderon à la garde des vaiſſeaux & des munitions, il lui commanda d'entretenir a paix avec ſes voiſins, de cultiver l'amitié de *Mucoço*, & de ne point quitter la place ſans ſon ordre. Le General enſuite partit d'*Hirriga* avec le reſte des troupes, il prit la route de *Mucoço*, & le troiſiéme jour de ſa marche il découvrit au matin la ville. Le *Cacique* averti de ſa venuë, ſortit au devant de lui, il le reçût avec joie, & lui offrit ſa maiſon. Mais dans la crainte de l'incommoder, le General l'aſſeura qu'il étoit obligé de paſſer outre: & après lui avoir recommandé la garniſon d'*Hirriga*, il le remercia de toutes les bontez qu'il avoit euës pour les *Eſpagnols*. *Mucoço* lui baiſant les mains avec reſpect, lui dit la larme à l'œil, qu'il ne pouvoit exprimer lequel lui étoit le plus ſenſible, ou le contentement de l'avoir connu, ou le déplaiſir de le voir partir ſans le pouvoir ſuivre. Il le conjura auſſi de ſe ſouvenir de lui, & fit ſes complimens aux principaux Officiers de l'Armée. Au ſortir de là, le General continua ſon chemin juſqu'à *Urribaracuxi*, ſans

fai-

faire aucune rencontre digne d'être écrite, & il marcha toûjours au Nort d'Est. Neanmoins je suis obligé de dire, que sa route ne m'est pas si precisement connuë, qu'un jour on ne trouve que j'ai manqué à la bien marquer. Ce n'est pas que je n'aie tâché d'apprendre les hauteurs du païs; mais je n'en ai pû avoir une aussi exacte connoissance que je le souhaitois; parce que les *Espagnols* ne songeoient pas tant à prendre la situation des lieux, qu'à chercher l'or & l'argent de la *Floride*.

CHAP. XIII.

Passage du Marais.

LE General arrivé à *Urribaracuxi* où *Gallego* l'attendoit, apprit que le *Cacique* s'en étoit fui dans les bois; & aussi-tôt il dépêcha vers lui, pour le prier de faire alliance avec les *Espagnols*. Comme ce Barbare ne voulut entendre en rien, *Soto* envoia sonder un grand & large marais, qui étoit sur son chemin; il sût que le fond des bords n'en étoit pas bon, & qu'il y avoit une telle quantité d'eau au milieu, qu'on ne le pouvoit passer à pied. Neanmoins on chercha tant qu'au bout de

huit jours on trouva un paſſage, où le eneral s'étant rendu avec l'Armée, il n tira aiſement; mais parce que le de- é étoit long, il demeura un jour à le averſer, & ſe campa à demie lieuë au là dans une grande plaine. Le jour ivant il envoia decouvrir le chemin, & on rapporta qu'on ne pouvoit avancer, cauſe des eaux qui inondoient la cam- gne. Sur cette nouvelle, après avoir pris nt Cavaliers avec autant de fantaſſins, laiſſé le reſte des troupes ſous la con- uite de *Moſcoſo* ſon Maître de Camp; il paſſe le marais, & envoie chercher un tre paſſage. Cependant les *Indiens* qui oient dans un bois fondent ſur *Soto* & r ſes gens, tirent ſur eux, & regagnent ſſi-tôt la forêt. Les *Eſpagnols* les re- ouſſoient & en tuoient, ou en prenoi- t toûjours quelques-uns. Ceux qui ſe ioient pris ſe voulant tirer des mains de urs ennemis, s'offroient de les guider, les faiſoient paſſer au travers des em- ſcades des Barbares qui les perçoient à ups de fléches. Cette malice recon- ë, on fit dechirer par les chiens qua- des plus coupables d'entr'eux. Si bien e les autres epouvantez, commence- nt à bien faire leur devoir, & mirent

les

les gens du General en un chemin, où après avoir marché environ quatre lieuës, ils se trouverent au dessus du grand marais en un passage, dont l'entrée & la sortie étoient séches. Mais une lieuë durant on avoit de l'eau jusqu'au dessous des bras, & le milieu du trajet cent pieds de long n'étoit pas guéable. Les ennemis en cet endroit avoient dressé un méchant pont de deux gros arbres tombez dans l'eau, soûtenu de quelques pieux fichez en terre, & de quelques pieces de bois en travers, avec des manieres de garde-fou.

Au même tems que le General vit ce pont, il commanda à *Pedro Moron* & à *Diego* d'*Oliva Metis*, qui étoient de grands nageurs, d'aller couper ces branches d'arbres qui embarrassoient le pont, & de faire tout ce qu'ils trouveroient à propos pour la commodité du passage. Ils executent leur ordre, mais au fort du travail les *Indiens* qui étoient cachez parmi les roseaux sortent dans de petites nacelles, & tirent sur eux. De sorte que *Moron* & son camarade se jéterent en bas du pont, nagerent entre deux eaux, où ils furent legerement blessez, & se sauverent. Neanmoins les *Indiens* étonnez de la re-

so

olution de ces deux hommes, n'oserent plus paroître; & les *Espagnols* accommoderent le pont à deux portées de mousquet plus haut, ils trouverent un lieu pour passer la Cavalerie. Le General en donna avis à *Mostoso* son Maître de Camp, avec ordre de faire marcher le reste de l'Armée, & de lui envoier promptement des vivres. *Silvestre* qui fût dépêché pour cela, eut charge d'amener les munitions, avec une écorte de trente lances, & d'être de retour le lendemain sur le soir. Car *Soto* promit de l'attendre, & lui dit qu'encore que le chemin fût long & difficile, il esperoit tout de lui. *Silvestre* monte donc sur un excellent cheval qu'on lui tenoit prêt, & rencontre *Lopes Cacho*, auquel il ordonne de la part du General de l'accompagner. *Cacho* s'en excuse sur ce qu'il se trouvoit fatigué, & le supplie d'en choisir quelqu'autre; mais comme *Silvestre* le pressoit de plus en plus, il cede, monte à cheval, & part avec lui au Soleil couchant.

CHAP. XIV.

Silveſtre *porte les ordres du General à* Moſcoſo.

Silveſtre & *Cacho* qui n'avoient pas plus de vingt ans chacun, s'expoſerent reſolument à tout ce qu'il leur pourroit arriver. Il firent d'abord ſans peine quatre ou cinq lieuës, parce que le chemin étoit beau, & qu'ils ne rencontrerent point d'*Indiens*. Enſuite, à cauſe du marais, ils ſe trouverent engagez dans de tres-facheux chemins, dont ils deſeſperoient de ſe tirer. Comme ils n'avoient aucune connoiſſance certaine du païs, ils étoient contraints de marcher au hazard, & de tâcher à ſe ſouvenir des lieux par où ils étoient paſſez la premiere fois avec leur General; & en celà leur chevaux leur rendirent de fort bons ſervices. Car ſans être guidez que de leur inſtinct, ils prirent la route qu'ils avoient tenuë en venant, & baiſſoient la tête pour ſentir la piſte. *Cacho* & ſon camarade qui ne comprenoient rien à cela, leur tiroient la bride, mais leurs chevaux recherchoient incontinent le chemin à leur maniere, ils ronfloient ſi fort lors qu'ils l'avoient perdu, qu'il étoit

oit à craindre que le bruit qu'ils faiſoient
e découvrit les Cavaliers. Le cheval de
ilveſtre étoit le plus ſeur pour bien con-
uire, & il avoit de tres-excellentes mar-
ues. Il étoit bai-brun, le pied du mon-
oir blanc avec une pareille marque au
ont. Le cheval de *Cacho* étoit alezan
ûlé avec les extremitez noires : mais il
e valoit pas celui de *Silveſtre*, qui aprés
oir reconnu l'action de ſon cheval, le
iſſa aller à ſa fantaiſie. Voilà l'état où
oient *Silveſtre* & *Cacho*, & cet état ſe
ut ſans doute mieux imaginer que dé-
ire.

Ces Cavaliers marcherent ainſi toute la
uit ſans tenir aucune route certaine; ac-
blez de travail, de ſommeil, & tour-
entez de la faim, parce qu'ils n'avoient
angé depuis deux jours qu'un peu de
illet. Leurs chevaux étoient d'ailleurs
batus de fatigues, à cauſe qu'il y avoit
ois jours qu'ils travailloient ſans relâche,
qu'on ne les avoit debridez que pour
paître quelques momens. Car l'image
la mort que les deux Cavaliers voioient
vant leurs yeux, les obligeoit de piquer
diligence, & de franchir toute ſorte
difficultez. Il y avoit de l'un & de
utre côté de leur chemin des troupes

d'*Indiens*, qu'ils appercevoient à la lueur des feux que ces Barbares avoient allumez, & qui en sautant à l'entour, faisoient tout retentir de leurs cris. On ne sait s'ils celebroient alors quelque fête, ou si c'étoit un simple regale; mais leurs cris durerent toute la nuit; & empêcherent qu'ils n'entendissent le pas des chevaux, & ne prissent garde à leurs chiens, qui aboioient plus fort que de coûtume. Car s'ils eussent découvert *Silvestre* & *Cacho*, ils auroient faits leurs efforts pour les avoir.

Aprés que ces Cavaliers eurent marché dix lieuës avec beaucoup de crainte & de peine, *Cacho* pria *Silvestre*, ou de le tuer, ou de le laisser dormir, & lui protesta qu'il ne pouvoit ni passer outre, ni se tenir d'avantage à cheval. *Silvestre* lui repliqua brusquement qu'il dormît donc, puisqu'au milieu du danger qui les menaçoit, il n'avoit pas la force de resister une heure au sommeil. Que le passage du marais n'étoit pas loin, & qu'ils ne pouvoient éviter la mort s'ils ne passoient avant le jour. *Cacho* sans écouter ce qu'on lui disoit, se laissa tomber à terre comme si il eût été mort. *Silvestre* prit aussi-tôt la bride du Cheval, & la lance de son compagnon; & en ce moment il se répandi

un

une grande obſcurité accompagnée d'une tres-groſſe pluie, qui toutefois n'éveilla point *Cacho*, tant la force du ſommeil eſt grande. La Pluie ceſſée, le tems s'éclaircit, le jour parut, & *Silveſtre* fut au deſeſpoir de ne s'être pas plûtôt apperçû de la clarté. Mais tandis que ſon camarade repoſoit, il s'étoit peut-être endormi lui-même à cheval. Car il me ſouvient d'avoir connu un Cavalier qui marchoit environ quatre lieuës en dormant, & qui ne s'éveilloit point, quoi qu'on lui parlât, & qu'il fût même en danger d'être tué par ſon cheval. Incontinent donc que *Silveſtre* eût vû le jour, il appelle *Cacho*, le pouſſe du bout de ſa lance, afin de l'éveiller, & lui dit que pour s'être trop endormi, il leur étoit preſque impoſſible de ne pas tomber entre les mains des Barbares. *Cacho* remonte à cheval, pique avec *Silveſtre* au petit galop; mais le jour les découvrit, & auſſi-tôt on n'entend de côté & d'autre du marais que cris, que trompettes, tambours, & autres inſtrumens. Les *Indiens* ſortent d'entre les roſeaux dans des nacelles, gagnent le paſſage, & y attendent les deux *Eſpagnols*, qui bien loin de perdre courage, ſe raſſeurent par le ſouvenir du peril où ils ve-

noient d'être exposez sur terre, & se jettent hardiment dans l'eau par où ils devoient passer. On les couvre alors de fléches, mais comme ils vont vîte & sont bien armez, ils échapent sans recevoir de blessure, ce qui fut un grand bonheur, vû la multitude de traits qu'on leur tira. Cependant le bruit que faisoient les Barbares, fut entendu des troupes qui n'étoient pas fort loin du marais, & parce qu'on se douta de quelque chose, il se détâcha trente Cavaliers, qui se rendirent au passage. *Tovar* monté avantageusement piquoit à la tête; il avoit de la hardiesse & aimoit la gloire, car encore qu'il connût qu'il étoit mal dans l'esprit de *Soto*, que ses actions ne seroient pas considerées, il ne laissoit pas de servir en homde cœur. Toutefois cela ne le remit point dans les bonnes graces du General, il sembloit au contraire qu'il eût du chagrin de voir tant de vertu en un homme, pour qui il avoit tant d'aversion. Il eut aussi mieux valu que *Tovar* abandonnât le service, que de s'opiniâtrer à vouloir regagner l'amitié de *Soto*. Il arrive rarement que les grands pardonnent, lors qu'ils sont persuadez qu'on les a offensez.

CHAP.

CHAP. XV.

Retour de Silveſtre.

COmme les *Indiens* pourſuivoient hors de l'eau les deux *Eſpagnols*, ils apperçûrent le ſecours, & ſe retirerent de crainte d'être maltraittés. Si bien que *Silveſtre* vint au Camp où il fut reçû de *Moſcoſo*, qui aiant apris l'ordre du General, fit en diligence chercher des vivres, & commanda trente Cavaliers pour les écorter. Cependant *Silveſtre* s'arrêta environ trois quarts-d'heure à manger un peu de millet & de fromage; car on n'y trouvoit rien autre choſe; & lorsque tout fût prêt il reprit ſa route accompagné de ſon écorte, & emmena avec lui deux mulets chargez de fromage & de biſcuit. *Cacho* qui n'avoit pas ordre de s'en retourner demeura avec *Moſcoſo*, qui commanda à ſes gens de ſe tenir prêts pour partir. Durant cela, *Silveſtre* & ſon écorte traverſerent le marais, ſans que l'ennemi fît mine de les attaquer, & arriverent à deux heures de nuit, où le General les devoit attendre. Mais comme ils ne l'y trouverent point, ils en eurent beaucoup de déplaiſir, & ils ſe camperent en cette

ſorte. Une partie de la nuit dix Cavaliers battoient l'eſtrade, un pareil nombre veilloit, & faiſoit repaître les chevaux tout ſelez, tandis que les autres prenoient un peu de repos, afin que chacun travaillât, dormît tour à tour, & qu'on ne pût être ſurpris de l'ennemi. Si-tôt qu'il fut jour on découvrit la route du General dans le marais a, que l'on traverſa avant que les *Indiens* ſe rendiſſent maîtres du paſſage. Si une fois ils s'en fuſſent ſaiſis, les *Eſpagnols* auroient eu de la peine à le gagner, à cauſe qu'ils euſſent été obligez de combattre dans l'eau juſqu'aux aiſſelles ſans pouvoir ſe retirer, ni attaquer avec avantage; au lieu que les ennemis qui avoient des bateaux qu'ils menoient fort vîte, pouvoient à leur fantaiſie tirer de prés ou de loin. Neanmoins ils ne ſe ſervirent pas de l'occaſion, & l'on n'en ſait pas la cauſe, ſi ce n'eſt qu'ils obſervent des jours heureux pour le combat. Enfin aprés ſix lieuës de marche, l'écorte trouva *Soto* dans des valées pleines de millet, ſi haut qu'ils le cueilloient à cheval. Mais comme ils avoient extreme-

a C'eſt que le marais étoit ſec en quelques endroits.

ement faim, ils le mangeoient cru, & emercioient Dieu de leur bonne fortue. Le General reçût *Silveſtre* avec joie, t lors qu'il aprit de lui les maux qu'il aoit ſoufferts, il le loüa hautement & lui romit de reconnoître ſes ſervices. Il lui it enſuite qu'il n'étoit pas demeuré au endez-vous, parce que ces gens ne pouoient plus ſupporter la faim, & qu'il roioit que les Barbares l'avoient tué ſur es chemins. Comme il achevoit de parer, on l'avertit que *Moſcoſo* avoit paſſé e marais, ſans que l'ennemi s'y fut oppoé, & qu'étant arrivé en trois jours à un utre paſſage qui étoit de l'autre côté, il voit mis encore trois jours à s'en tirer, cauſe qu'il étoit long, & qu'il y avoit eaucoup d'eau. Il eut auſſi nouvelle que *Moſcoſo* & ſes troupes avoient faute de vires, & il leur envoia du millet, ce qui es réjoüit beaucoup; aprés quoi ils ſe endirent dans la Province d'*Acuera* où éoit le General.

CHAP. XVI.

*Province d'*Acuera.

LA Contrée d'*Acuera* eſt au Nord, l'égard de celle d'*Urribaracuxi* dont elle eſt éloignée d'environ ving lieuës. Mais comme le Cacique d'*Acue ra* s'en étoit fuï à l'arrivée des troupe dans ſa Province, on dépêcha vers lu quelques priſonniers *Indiens*. Ils avoien ordre de le porter à faire alliance avec le *Eſpagnols* qui étoient vaillans, & qui pour roient ruiner ſes terres & ſes ſujets. Qu toutefois juſqu'ici ils n'en étoient point ve nus à cette extremité, à cauſe que leur deſ ſein étoit ſeulement de reduire par la dou ceur les habitans du païs, à l'obeïſſance du Roi d'*Eſpagne* leur Maître. Que pou cela ils deſiroient lui parler, & l'inſtruir de l'ordre qu'ils avoient de traiter avec le *Caciques*. *Acuera* répondit que les *Eſpa gnols* étant déjà entrez dans le païs, il le connoiſſoit pour des vagabonds, qui vi voient de brigandage, & tuoient ceux qui ne leur faiſoient aucun déplaiſir. Qu'a vec une nation ſi deteſtable, il ne vou loit ni paix, ni commerce ; & quelque

bra-

raves qu'ils se fissent, ils trouveroient es gens qui le seroient autant qu'eux. Que dés à present, il leur declaroit la guer-, sans toutefois en vouloir venir à une ataille; mais qu'il leur dresseroit tant 'embuscades qu'il les déferoit entiere-ient. Que même il avoit commandé u'on lui apportât chaque semaine deux êtes de Chrêtiens, moien seur pour les xterminer d'autant plus facilement qu'ils 'avoient point de femmes. Quant à l'o-eïssance qu'ils souhaitoient qu'on rendît leur Prince, ils devoient savoir qu'il é-oit de la derniere basseſſe, à des gens li-res, de se ranger sous une domination rangere. Que lui & tous ses sujets per-roient plûtôt la vie que la liberté; & u'on ne devoit point attendre d'autre ré-onse d'un Souverain. Qu'ils fortifient onc en diligence de sa contrée. Qu'ils toient des miserables qui se sacrifioient n faveur d'autrui. Qu'ainsi il les estimoit ndignes de leur amitié, & qu'il ne vou-oit ni voir leurs ordres, ni les souffrir da-antage sur ses terres. Le General sur-ris de cette fierté, s'efforça de gagner *Cacique*; mais inutilement. L'armée journa vingt jours dans sa Province, u'on trouva fort bonne, & l'on y prit

des

des provisions pour passer outre. Durant ce tems-là les *Indiens* harcelerent si fort les *Espagnols*, qu'un soldat ne pouvoit s'écarter cent pas du camp qu'ils ne le tuassent. Ils coupoient d'abord la tête à moins que l'on ne courût promptement sur eux & la portoient à leur *Cacique*. Ils étoient en effet tres-animez. Ils deterroient la nuit les Chrêtiens morts, ils les mettoient par quartiers, les pendoient au haut des arbres, & executoient avec tant de courage les ordres de leur Seigneur, qu'ils lui porterent la tête de dix-huit soldats sans parler de ceux qu'ils firent perir, & qu'ils blesserent à coup de fléches. Pour eux, aprés avoir attaqué ils se sauvoient tres-souvent, si bien que nos gens n'en tuerent qu'environ cinquante.

CHAP. XVII.

Entrée des Espagnols *dans la Province d'*Ocali.

L'Armée partit d'*Acuera*, sans y avoir fait autre chose que de tuer quelques *Indiens*. Elle prit sa route vers la Province d'*Ocali*, éloignée de vingt lieuës de l'autre, & marcha au Nord-d'Est. Elle tra

traverſa entre les deux contrées un deſert d'environ douze lieuës de longueur rempli de noiers, de pins & d'arbres inconnus en *Eſpagne*; mais arrangez avec une ſi égale diſtance, qu'ils ſembloient plantez à plaiſir, ſi bien qu'ils faiſoient une agreable forêt.

On ne trouva point en *Ocali* tant de marais ni de mauvais pas, que dans les autres contrées. Comme ce païs étoit plus haut & plus éloigné de la côte, la mer n'y pouvoit aller, & les autres Provinces en étant plus proches & plus baſſes; la mer y entroit en de certains endroits, tantôt quarante, cinquante, ſoixante, & quelquefois cent lieuës. Elle y formoit de grands marais, & rendoit la terre tellement tremblante, qu'il étoit preſque impoſſible de paſſer deſſus. Les *Eſpagnols* en effet ſe ſont rencontrez dans des chemins ſi fâcheux, qu'au même tems qu'ils mettoient le pied ſur la terre, elle tremblоit vingt & trente pas aux environs; toutefois il ſembloit qu'un cheval y pût galopper. On n'eût jamais crû que ce n'étoit que de la vaſe endurcie, & qu'il y eût de l'eau & de la bourbe au deſſous. Neanmoins quand le deſſus venoit à ſe rompre, les hommes avec les chevaux enfon-

fonçoient, & se noioient sans ressource, de sorte qu'il y avoit beaucoup à souffrir, lors qu'il falloit passer en ces lieux-là.

Pour revenir à la contrée d'*Ocali*, les *Espagnols* y trouverent plus de vivres que dans les autres Provinces; la terre y étoit meilleure & le païs plus cultivé. Ils remarquerent aussi que plus les contrées étoient loin de la mer, & plus elles étoient peuplées & abondantes en toutes sortes de fruits.

Comme les troupes eurent traversé le desert entre les deux Provinces, elles firent sept lieuës. Elles rencontrerent sur leur chemin quelques maisons de çà & de là, & entrerent dans la Capitale que l'on appelloit *Ocali*, où le *Cacique* tenoit sa cour. Mais lui & ses vassaux s'étoient retirez dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur. La Ville d'*Ocali* étoit de six cens maisons, où les *Espagnols* se logerent, parce qu'ils y trouverent beaucoup de legumes, de noix, de raisins secs, & autres fruits. Le General au même tems envoia des *Indiens* prier le *Cacique* de faire amitié avec lui; mais il s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit sortir si-tôt, & six jours aprés il vint à l'armée, où quoi qu'il fut bien reçû, & qu'il eut traité

aité alliance, on ne laiſſa pas de juger
'il avoit de mauvais deſſeins, qu'on
ſſimula de peur de l'effaroucher. Ce
ie je vais dire fera connoître qu'on ne
ſoupçonnoit pas à tort.

Il y avoit auprés d'*Ocali* une riviere
ofonde, dont les bords eſcarpez avoi-
it deux piques de hauteur. Cependant
fallut paſſer cette riviere, & parce qu'il
y avoit point de pont, on convint que
s *Indiens* en feroient un de charpente.
e *Cacique* & le General accompagnez
: pluſieurs *Eſpagnols*, choiſirent un jour
our voir l'endroit où l'on dreſſeroit ce
ont. Comme ils le faiſoient tracer,
elque cinq cens Barbares cachez dans
s buiſſons à l'autre bord de la riviere,
avancerent & ſe mirent à crier aux *Eſ-*
gnols; lâches voleurs vous ſouhaitez un
ont, mais nous ne vous en bâtirons point;
là deſſus ils les couvrent de fléches. Ce
i obligea le General à dire, que puis
'on s'étoit juré alliance, cette action
voit être châtiée. Le *Cacique* pour s'ex-
ſer répondit, qu'auſſi-tôt que ſes ſujets
oient vû qu'il inclinoit en faveur des
ſpagnols, ils avoient perdu l'obeïſſance.
u'il n'étoit pas en ſon pouvoir de les

punir,

punir, & qu'on ne pouvoit ſans injuſtice lui imputer leur faute.

Aux cris que faiſoient les Barbares, un Levrier nommé *Brutus*, qu'un Page du General menoit en laiſſe, s'étant échapé il ſe lança dans l'eau. Les *Eſpagnols* ſe mirent à l'appeller, mais cela l'encouragea geoit à nager, droit aux *Indiens* qui lu percerent la tête & les épaules de plus de cinquante fléches. Il paſſa pourtant l'autre rive, & tomba mort à la ſortie de l'eau. Les Chrêtiens en furent ſenſible ment touchez, parce qu'il leur avoit ren du beaucoup de ſervice, comme je va raconter.

Un jour quatre *Indiens* par curioſité vinrent au camp pour voir les troupes, leurs armes, & principalement leurs che vaux qu'ils apprehendoient ſur tout. L General qui ſût leur deſſein, & qu'ils é toient des plus remarquables de leur Pro vince, les reçût avec civilité, il leur fi quelques preſens, & commanda de les re galer dans une chambre apart. Comm ils eurent bien mangé, & qu'ils ne ſe vi rent obſervez de perſonne, ils s'enfuïren avec une telle vîteſſe, que les *Eſpagno* deſeſperans de les attraper, ne les ſuivi rer

ent point. Sur ces entrefaites vient *Brutus*, il se met aux trousses des *Indiens* qui uioient à la file, & aprés les avoir atteint, l en passe trois sans les attaquer, & se ette sur le plus avancé qu'il couche par erre. Cependant il laisse approcher ce- ui qui suivoit, il le terrasse, & en fait autant ux autres, lors qu'ils furent prés de lui, i bien que les tenant tous en un même ndroit, il se lançoit sur le premier qui aisoit mine de se relever, & l'arrêtoit à orce d'aboier. Il les embarrassa enfin e telle sorte, qu'il les retint jusqu'à ce ue les *Espagnols* accoururent qui s'en sai- irent, & les remenerent au camp. On s separe aussi-tôt, & interrogez du su- et d'une fuite si peu raisonnable, ils ré- ondirent qu'ils ne s'en étoient fuïs que lans la creance que ce leur seroit une cho- e glorieuse parmi ceux de leur Nation, le s'être ainsi tirez des mains des Chrê- iens, & que *Brutus* leur ravissoit un fort grand honneur. On dit encore de ce le- rier, qu'un jour que les *Indiens* & les *Espagnols* étoient les uns avec les autres ur le bord d'une riviere, un *Indien* fra- a de son arc un *Espagnol*. Qu'ensuite *Indien* se jetta dans l'eau avec les autres barbares, & que *Brutus* qui vit cela le pour-

ſuivit, s'attacha à lui, & l'étrangla au milieu de l'eau.

C'eſt de la ſorte qu'en la conquête du nouveau monde les levriers ont fait des choſes dignes d'admiration. *Becerillo* ſervit ſi bien dans l'Ile de *Porto-Rico*, qu'à cauſe de lui les *Eſpagnols* donnerent à ſon maître la moitié de tout leur gain. *Nugnez de Balboa* voulut auſſi qu'on reconnût de cinq cens écus d'or, celui à qui appartenoit *Leoncillo*, pour les bons offices que ce chien avoit rendus dans la découverte de la *Mer Pacifique*.

CHAP. XVIII.

Province de Vitachuco.

Soto qui voioit que le *Cacique* demeuroit inutilement au Camp, lui dit qu'il craignoit que s'il y étoit d'avantage, ſes vaſſaux ne ſe revoltaſſent tout à fait; ou que croiant qu'on le retînt priſonnier, ils ne s'irritaſſent de plus en plus. Qu'il le prioit de s'en retourner; & que lors qu'il voudroit le venir revoir, il lui feroit toûjours beaucoup d'honneur. *Ocali* répondit qu'il ſouhaitoit ſeulement d'aller vers ſes ſujets, pour les porter à ſe ſoûmettre

ettre au General, & que s'il ne pou-
oit les y obliger, il ne laisseroit pas de
venir témoigner son affection à toute
Armée. Là-dessus il s'en alla & ne tint
ucunes de ses promesses. Ensuite par le
oien d'un Ingenieur de *Génes* nommé
rançois, les *Espagnols* firent un pont de
outres avec des madriers [a] en travers at-
chés avec des cordes. Comme le bois
e leur manquoit pas, ils vinrent si bien
bout de leur dessein, que les hommes &
s chevaux passerent fort à leur aise. Mais
ant que de traverser le fleuve, le Gene-
l commanda à ses gens de se mettre en
nbuscade pour prendre quelques *Indiens*.
s en attraperent trente, qui à force de
romesses & de menaces les conduisirent
ans une Province éloignée de seize lieuës
Ocali. Le Païs par où ils marcherent
oit depeuplé, mais agreable, uni, plein
arbres & de ruisseaux, & paroissoit tres-
rtile.

L'Armée fit huit lieuës en deux jours,
au troisiéme aprés avoir marché jus-
u'à midi, *Soto* s'avança avec cens Ca-
liers & autant de fantassins, & conti-
uant sa route le reste du jour & toute la
nuit,

[a] Planches de bois de chénes fort épaisses.

nuit, il arriva sur le matin à *Ochilé* qui étoit une des Villes de la Province de *Vitachuco*. Cette contrée avoit prés de deux cens lieuës, & étoit partagée entre trois freres. *Vitachuco* qui étoit l'aîné portoit le nom de la Province & de la Capitale, & de dix parts qui composoient cette étenduë de païs, il en possedoit cinq, le second de qui le nom n'est pas connu en avoit trois : & le dernier qu'on appelloit *Ochilé* du nom de la Ville, dont il étoit Seigneur, en avoit deux. On ne sait point la raison de ce partage ; car dans les Provinces que l'on découvrit les aînés étoient les seuls heritiers. Mais peut-être que ces parties avoient été jointes par quelque mariage, & depuis divisées entre les enfans ; ou que des parens qui étoient morts sans heritiers les avoient laissées au pere de ces trois freres, à condition qu'il les partageroit de la sorte à ses fils afin de conserver la memoire de leurs bienfaiteurs. Tant le desir de s'immortaliser est naturel à l'homme, & puissant même sur l'esprit des nations les plus Barbares.

La ville d'*Ochilé* étoit de cinquante maisons fortifiées pour resister à leurs voisins ; car la plûpart des contrées de la *Floride*, sont toutes ennemis les unes des au-

utres. Le General entra par surprise dans
)chilé, faisant sonner les trompettes &
attre les tambours pour étonner les *In-*
iens. Plusieurs en effêt tout effraiez d'un
ruit si peu attendu, abandonnoient leur
emeure dans la pensée de se sauver, &
)mboient entre les mains des *Espagnols*,
ui aprés avoir fait quelques prisonniers,
ttaquerent le logis du *Cacique*. C'étoit
ne maison assez belle, qui n'avoit pro-
rement qu'une Salle de six vingt pas de
)ng, sur quarante de large avec quatre
ortes aux quatre coins, & plusieurs
hambres à l'entour où l'on entroit par
Salle.

Le *Cacique* qui avoit des ennemis sur
s bras étoit dans cette maison avec des
ens de guerre, auxquels se joignirent
romptement la plûpart de ses vassaux,
)rs qu'ils virent les *Espagnols* maîtres de
ur Ville. Aussi-tôt ils prennent tous
s armes & se mettent en état de se def-
ndre, mais inutilement. On avoit dé-
gagné les portes, & l'on tâchoit de les
bliger à se rendre, tantôt les menaçant
e les brûler, & tantôt leur promettant
e bons traitemens. Neanmoins le *Caci-*
ue demeura ferme, jusqu'à ce qu'on lui
it amené plusieurs de ses sujets qui avoi-
nt été pris. Ils l'asseurerent qu'il y a-

voit tant d'*Espagnols*, qu'il ne devoit pas songer à leur resister. Que jusqu'ici il n'avoient mal-traitté personne, & qu'il feroit prudemment de se fier à leurs promesses. Le *Cacique* se laissa persuader, & fut reçû civilement de *Soto* qui le retint, & donna la liberté à tous les autres *Indiens*. Mais comme il vit de l'autre côté de la ville, une vallée remplie de plusieurs maisons fort habitées, & à quelque distance les unes des autres, il crut qu'il n'y avoit nulle seureté pour lui à passer la nuit à *Ochilé*, parce que si les Barbares de la contrée venoient se joindre avec leurs voisins, ils lui enleveroient facilement le *Cacique*. Il retourna donc en diligence rejoindre ses troupes qui étoient à trois lieuës de là, & qui s'affligeoient de ne le point voir. Mais leur tristesse se changea en joie, lors qu'ils le revirent amenant avec lui *Ochilé*, accompagné de ses domestiques & de plusieurs soldats *Indiens*, qui suivoient volontairement sa fortune.

CHAP.

CHAP. XIX.

*Le Frere d'*Ochilé *vient au Camp, & envoie vers* Vitachuco.

LE lendemain que *Soto* eut rejoint ſes troupes, elles entrerent en bataille dans le païs d'*Ochilé*, les tambours & les trompettes à leur tête, qui de leur bruit faiſoient tout retentir aux environs. L'armée logée, le General pria *Ochilé* d'envoier vers ſes freres pour les porter à la paix. Le *Cacique* fit donc ſavoir à ſes freres, que les Chrêtiens étoient entrés ſur leurs terres. Qu'ils n'avoient pour but que l'amitié des peuples. Que lors qu'on les recevoit, ils ne faiſoient nul dégât, & ſe contentoient ſeulement de prendre des vivres pour ſubſiſter, ſinon qu'ils ruinoient & mettoient tout à feu & à ſang, & qu'ainſi il les prioit de s'allier avec eux.

Le ſecond frere répondit, qu'il remercioit *Ochilé* de ſon avis, qu'il deſiroit voir & connoître les *Eſpagnols*. Que toutefois il n'iroit que dans trois jours au camp, à cauſe qu'il ſouhaitoit de ſe mettre en état de paroître. Mais qu'il pouvoit toûjours les aſſeurer de ſon obeïſſance, &

accepter de sa part l'amitié qu'ils lui offroient. Ce *Cacique* vint en effet trois jours aprés à l'Armée, accompagné des plus lestes & des plus remarquables de ses sujets. Il salüa civilement *Soto*, & entretint les Officiers avec tant d'esprit, que l'on auroit dit qu'il eut été depuis long-tems parmi eux. Les *Espagnols* de leur côté le reçûrent avec de grands témoignages d'affection; ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit gagner l'amitié des *Caciques* qui recherchoient leur alliance, ils appuioient fortement leurs interêts, & ne souffroient point qu'il se fît le moindre desordre sur leurs terres.

Vitachuco qui étoit le troisiéme frere ne répondit rien, & retint ceux qu'on lui avoit envoiez. Ses deux freres à la persuasion de *Soto*, lui dépécherent d'autres personnes qui le conjurerent de recevoir la paix que lui offroient les *Espagnols*. Qu'il ne falloit point s'imaginer qu'on les pût battre. Qu'ils tiroient leurs origine du Ciel, & étoient les veritables fils du Soleil & de la Lune. Qu'en un mot ils montoient certaines bêtes [a] si vîtes qu'on ne leur pouvoit échapper. Qu'ils le

[a] Ce sont des Chevaux.

le supplioient d'ouvrir les yeux sur le malheur qui le menaçoit, & d'empêcher la desolation de son païs avec la ruine de ses sujets. *Vitachuco* répondit si orgueilleusement, qu'il n'y eut jamais rodomontade qui approchât de la fierté de ses paroles. Mais comme l'on ne s'en est pû souvenir, je raporterai seulement la réponse qu'il fit à ses freres. Il commanda à leurs envoiez de leur dire, que leur conduite étoit de jeunes gens, qui n'avoient ni jugement, ni experience. Qu'ils donnoient à des ennemis une naissance & des vertus imaginaires. Que les *Espagnols* n'étoient ni les fils du Soleil, ni si vaillans qu'ils se le persuadoient. Que ses freres étoient des lâches de se mettre entre leurs mains. Que depuis qu'ils avoient preferé la servitude à la liberté ils parloient en éclaves, & loüoient des hommes pour lesquels ils ne devoient avoir que du mépris. Qu'ils ne consideroient pas que ceux dont ils vantoient le merite ne seroient pas moins cruels que les autres de la même nation que l'on avoit vûs dans le païs. Que c'étoient tous des traîtres, des meurtriers, des voleurs, enfin des enfans du diable. Qu'ils enlevoient les femmes, ravissoient les biens, s'emparoient des contrées habi-

tables, & se maintenoient lâchement par le travail d'autrui. Que s'ils avoient autant de vertu qu'on disoit, ils n'eussent point abandonné leur païs; mais qu'ils l'auroient cultivé, & ne se seroient pas attiré par leurs brigandages la haine de tous les hommes. Qu'on leur pouvoit dire de sa part qu'ils n'entrassent point sur ses terres; qu'autrement ils n'en sortiroient jamais. Qu'ils y periroient tous, & qu'il les feroit cruellement brûler.

Aprés cette réponse, *Vitachuco* envoia plusieurs de ses sujets vers le Camp des *Espagnols*. Il y en venoit tantôt deux & tantôt quatre qui sonnoient de la trompette, & faisoient de nouvelles menaces plus terribles que les premieres. Car ce Barbare pensoit étonner nos gens par les differentes sortes de supplices dont il les menaçoit. Il leur mandoit quelquefois, que lors qu'ils seroient entrez dans sa Province, il commandroit à la terre de s'ouvrir & de les engloutir; aux montagnes entre lesquelles ils marchoient, de se joindre & de les écraser; aux vents de déraciner les forêts par où ils passeroient & de les renverser sur eux; aux oiseaux de prendre du venin dans leur bec, & de le laisser tomber sur ses ennemis pour les consumer. D'autrefois

fois il devoit faire empoisonner de telle sorte les eaux, les herbes, les arbres, & l'air même, que ni les hommes, ni les chevaux ne pourroient jamais se garantir de la mort. Et qu'ainsi les *Espagnols* serviroient d'exemple à ceux qui auroient la pensée d'entrer à l'avenir contre sa volonté sur ses terres. Ces réveries qui marquoient assez le caractere de *Vitachuco*, obligérent les Chrêtiens à se mocquer de lui. Cependant elles ne laisserent pas de les arrêter huit jours dans le païs des deux freres qui les regaloient, & leur temoignoient à l'envi la passion qu'ils avoient de les servir. Mais comme ceux qu'ils avoient envoiez vers leur aîné ne le pouvoient persuader, ils resolurent d'y aller eux-mêmes. Ils communiquerent ce dessein au General, qui l'approuva & qui leur fit plusieurs presens pour *Vitachuco*. Ce Barbare touché de la presence de ses freres qui lui disoient, que les troupes s'avançoient vers son païs, & qu'elles le pouvoient entierement ravager, crut qu'il devoit dissimuler sa haine. Qu'un jour il trouveroit occasion de la faire éclater ouvertement, & que les *Espagnols* se reposant sur l'amitié qu'il leur jureroit, il les extermineroit tous sans qu'il courût aucun danger de sa personne.

sonne. Pour cette raison il dit à ses freres, que jusqu'à cette heure il ne s'étoit pû imaginer que les *Espagnols* eussent tant de valeur & tant de merite. Qu'enfin, puis qu'il en étoit persuadé il recevoit avec joie leur alliance; mais qu'auparavant il souhaitoit de savoir combien ils demeureroient sur ses terres, & combien de vivres il leur faudroit lors qu'ils en sortiroient. Les deux freres dépécherent promptement au camp pour faire savoir cette réponse. Si-tôt que le General la sût, il les pria d'asseurer leur aîné, que les troupes, ne sejourneroient dans sa contrée, & qu'il ne fourniroit des vivres qu'autant qu'il voudroit; parce que les *Espagnols* ne desiroient que l'honneur de son amitié, avec laquelle ils croioient avoir toutes choses en abondance.

CHAP. XX.

Arrivée de Vitachuco.

Vitachuco fut content de la réponse du General; de sorte que pour cacher plus adroitement son dessein, il asseuroit qu'il sentoit augmenter en lui le desir de voir les *Espagnols*. Il commanda donc aux principaux de sa Province, de se tenir prêts pour

pour aller au Camp, d'amaſſer des vivres avec les choſes neceſſaires, & de les amener dans la Capitale, afin d'y recevoir honnorablement les Chrêtiens. Enſuite il partit accompagné de ſes freres, & de cinq cens hommes bien armez, & en fort bon ordre. Mais aprés deux lieuës de marche il rencontra *Soto*, qui s'étoit avancé pour le recevoir, & il lui rendit ſes civilitez avec de grandes marques d'amitié. Il le ſupplia auſſi de pardonner ce que la paſſion l'avoit obligé de dire contre les *Eſpagnols*. Qu'il avoit été mal-informé de leur conduite. Qu'à l'avenir il leur rendroit l'honneur qui leur étoit dûë. Qu'en un mot pour reparer l'offenſe qu'il avoit commiſe, il reconnoiſſoit le General pour ſon Seigneur, & que ſes ſujets étoient prêts de lui obeïr aveuglement. A ces mots *Soto* l'embraſſa, & lui repartit qu'il ne ſe ſouvenoit plus de tout ce qui s'étoit paſſé. Qu'il ne ſongeoit qu'à la faveur qu'il lui faiſoit de l'aimer, & qu'en reconnoiſſance de cette grace, il deſiroit de lui rendre toutes ſortes de ſervices. Le Maître de camp & les Capitaines vinrent enſuite le ſalüer, & ſe réjoüir de ſa venuë, & aprés quelques complimens de part & d'autre; les troupes entrerent en bon ordre dans la Ca-

Capitale, que l'on appelloit *Vitachuco*. Elle avoit quelque deux cens grandes maisons bien fermées, & quelques autres plus petites qui composoient les Faux-bourgs. L'armée se logea dans les maisons les plus fortes. Les *Caciques* & le General avec ses gardes, & son train prirent pour eux le logis du Seigneur, où lors qu'ils eurent demeuré trois jours ensemble & fait bonne chere, les deux freres demanderent permission de s'en retourner. *Soto* la leur accorda & leur fit quelques presens; si bien qu'ils se retirerent tres-satisfaits. *Vitachuco* fut encore quatre jours à entretenir les *Espagnols*, afin qu'ils se tinssent moins sur leurs gardes; & qu'il pût mieux faire réüssir ce qu'il meditoit contre eux. Ce dessein le préoccupoit tellement qu'il en étoit aveuglé. De sorte qu'au lieu de prendre conseil de ses fidéles amis, il les fuioit, & ne communiquoit sa pensée qu'à des personnes qui le flattoient. Voilà le procedé des gens qui se fient trop à eux-mêmes, & qui aussi ne manquent presque jamais de s'attirer la peine que merite leur imprudence.

Enfin, *Vitachuco* qui ne pouvoit plus resister à la passion de perdre les troupes, assembla cinq jours aprés le départ de ses fre-

reres, quatre *Indiens* qui servoient de truhemens au General. Il leur découvrit u'il avoit resolu de faire main basse sur es *Espagnols*, qu'il lui étoit fort facile d'en enir à bout. Qu'ils se reposoient sur son mitié, & ne se défioient point d'aucune hose. Qu'il avoit assemblé plus de dix nille de ses sujets, tous gens de main & l'execution. Et qu'il leur avoit ordonné le cacher leurs armes dans la forêt voisine, d'entrer dans la ville chargé de bois & de provisions, & d'en sortir sous couleur de rendre service aux ennemis, afin que ne se doutant de rien, ils ne fussent oint sur leur garde. Il adjoûtoit qu'il mettroit dans une grande plaine tous ses ujets en bataille. Qu'il prieroit le General de les venir voir. Qu'aprés il ordonneroit à douze *Indiens* des plus forts & les plus courageux, d'accompagner ce Commandant sous pretexte de lui rendre honneur, & de l'emporter au milieu du Bataillon, quand ils en verroient une ocasion favorable. Que cependant les aures fondroient sur les *Espagnols*, qui surpris d'une action si hardie n'auroient ni le ems de se rasseurer, ni de se mettre en état de resister. Là dessus comme si ses desseins eussent déja réüssi, il continuoit

qu'il

qu'il feroit souffrir à ceux qui tomberoient entre ses mains, tous les supplices dont il les avoit menacez, & qu'il mettroit en usage le feu, le poison, les tortures. Qu'enfin il n'y auroit aucun genre de mort dont il ne s'avisât pour les tourmenter.

Aprés que *Vitachuco* eut parlé de la sorte, il commanda aux truchemens de lui dire leur avis, avec deffense de découvrir son secret, & il leur promit que lors qu'il auroit satisfait sa vengeance, il leur donneroit des charges considerables, & des femmes tres riches, s'ils vouloient demeurer sur ses terres; sinon qu'il les feroit écorter jusques dans leur contrée, & les combleroit de faveurs. Qu'ils considerassent que les *Espagnols* les tenoient comme des éclaves. Qu'ils les traîneroient en des regions si éloignées, qu'ils devoient perdre toute esperance de revoir leur patrie. Que non seulement ils leur faisoient tort, mais à tout le païs. Qu'ils n'avoient pour but que de leur ravir la liberté; les biens, leurs femmes, & leurs enfans, & de les charger tous les jours de quelque nouvel impôt. Qu'il falloit donc s'opposer courageusement à leur tirannie. Qu'enfin, puisque ses desseins ne régardoient que la gloire & l'interêt des peuples,

us, il les supplioit par tout ce qu'ils voient de plus cher, de l'aider de leur conseil.

Les truchemens répondirent, que son entreprise étoit haute & digne d'un grand cœur. Que ses mesures paroissoient bien prises. Qu'infailliblement il ne seroit point trompé dans son esperance. Que le païs lui devroit sa conservation, & les peuples l'honneur, les biens & la vie. Que dans cette vûë ils lui juroient de ne point divulguer son secret, & d'executer aveuglement ses ordres. Qu'en un mot, puis qu'ils ne pouvoient contribuer que de leurs vœux à faire réüssir une action si glorieuse, ils prioient le Soleil & la Lune de la favoriser.

CHAP. XXI.

Suite de l'entreprise de Vitachuco.

Vitachuco & les truchemens se quitterent avec beaucoup de joie. Ceux-ci esperoient d'être bientôt libres, élevez aux honneurs, & mariez avec des femmes tres-riches, & *Vitachuco* s'imaginoit qu'il étoit glorieusement venu à bout de ses desseins. Que ses voisins l'adoreroient, & que tous les peuples du païs le reconnoî-

troient pour leur Liberateur. Il penſe
même oüir les loüanges qu'on lui devo
donner en faveur d'une action ſi illuſtr
& voir les femmes avec les enfans, da
ſer & chanter devant lui ſelon la coûtun
du païs, des chanſons, qui publioient
valeur & l'heureux ſuccez de ſon ent
priſe. Enflé de ces vaines imagination
il fit venir ſes Capitaines, non pas po
prendre leur avis ſur quoi que ce fût; ma
pour leur faire executer ſes ordres. Il le
dit qu'il alloit être couronné d'une gloi
immortelle, que même il en joüiſſoit dé
par avance; mais qu'il dépendoit de le
courage de le combler d'honneur. Qu'ain
il les conjuroit d'attaquer vigoureuſemen
les Chrêtiens, & d'en faire un carnage te
qu'il ſe l'étoit imaginé. Ses Capitaines lu
repartirent, qu'ils avoient tant de reſpec
pour lui, qu'il n'avoit qu'à commande
& qu'ils lui obeïroient en gens de cœu
Le *Cacique* ſatisfait de leur reponſe, les ren
voia avec promeſſe de les avertir dans pe
de ce qu'ils auroient à faire. Cependan
les truchemens à qui *Vitachuco* s'étoit dé
couvert, conſiderant que ſon entrepri
ne pouvoit réüſſir, à cauſe du courage de
Eſpagnols, & de la vigilance de *Soto*; &
d'ailleurs la crainte du danger où ils s'ex

po

oſoient l'emportant ſur l'eſperance d'être
compenſez, ils crurent que leur inte-
t particulier les obligeoit de violer leur
i. Ils allerent donc trouver *Ortis*, au-
el il declarerent la trahiſon, avec ordre
en donner avis au General qui aſſembla
ſſi tôt ſon conſeil. Il fut conclu qu'il
loit diſſimuler & avertir ſecrettement
urs gens de ſe tenir ſur leurs gardes, avec
ne negligence apparente, afin que les
arbares ne ſe doutaſſent de rien. On crût
ême que pour s'aſſeurer de *Vitachuco*,
devoit emploier le moien dont il avoit
ſolu de ſe ſervir pour prendre le Gene-
l. Ainſi l'on ordonna à douze des plus
buſtes ſoldats de ſe tenir auprés du Ge-
ral, lors qu'à la priere de *Vitachuco* il
oit voir les *Indiens* en bataille, & l'on
t toûjours à l'erte, pour obſerver fine-
ent toutes les démarches du Barbare.

Le jour venu que tout ſe devoit execu-
r, le *Cacique* pria *Soto* de venir voir ſes
jets à la campagne, où ils l'attendoient
bataille. Que ſa preſence les obligeoit à bien faire. Qu'il verroit leur nombre avec leur adreſſe, & s'ils entendoient guerre. Comme *Soto* diſſimuloit & feignoit de ne ſe pas donner de garde, il répondit qu'il verroit avec beaucoup de joie

les *Indiens* ſous les armes, & que pour rendre la revûë plus belle, & contribuer à leur ſatisfaction, il feroit ſortir en bataille la Cavalerie & l'Infanterie *Eſpagnole*, afin que les uns & les autres fiſſent l'exercice & s'écarmouchaſſent pour plaiſir. *Vitachuco* ne ſouhaitoit pas qu'on lui fît tant d'honneur, mais ſa paſſion le préoccupoit ſi fort qu'il conſentit à tout. Il ſe répoſoit ſur la valeur de ſes ſujets & croioit que ſans peine il viendroit à bout de ſon entrepriſe.

CHAP. XXII.

Déroute des Indiens.

LOrs que de part & d'autre les troupes furent ſous les armes, la Cavalerie & l'Infanterie *Eſpagnole* ſortirent en ordre de bataille, & le General marcha à pied avec le *Cacique*. Il y avoit prés de la ville une grande plaine qui aboutiſſoit d'un côté à une forêt, & de l'autre à deux marais. Le premier de ces marais étoit une eſpece d'étang, dont le fond étoit tres-bon; mais l'eau ſi profonde que l'on perdoit pied à quatre pas du bord. Le ſecond étoit large de trois quarts de lieuës, & long à perte de vûë. Les *Indiens* ſe vinrent camper en-

ntre cette forêt & ces marais; ils avoient es eaux à la droite, & le bois à la gauhe. Ils s'étoient prêts de dix mille, tous ens d'elite & fort leſtes, avec des pluies diſpoſées de telle façon ſur leur tête, u'ils en paroiſſoient plus grands que d'orinaire. Etant campez, il cachent leurs rmes ſous terre, pour faire voir qu'ils 'ont aucun mauvais deſſein, & forment un res beau bataillon en Croiſſant. Là ils ttendent leur Seigneur, & le General, ui venoient dans la reſolution de ſe ſaiſir un de l'autre, accompagné chacun de ouze perſonnes. L'Infanterie *Eſpagnole* archoit du côté de la forêt, & la Cavaerie au milieu de la plaine à la droite du General, qui ne fut plûtôt arrivé, où *Vitachuco* le devoit faire prendre, qu'il le revint & fit tirer un coup de mouſquet ui étoit le ſignal: les douze *Eſpagnols* ſe iſiſſent incontinent du *Cacique*, les *Indiens* tâchent à le ſauver; mais leurs efforts e reüſſirent pas.

Le General qui étoit armé ſous ſes habits, avoit commandé qu'on lui tint prêts eux de ſes meilleurs chevaux. De ſorte u'aprés la priſe du Barbare, il monta le heval nommé *Azeituno*, & attaqua le ataillon des *Indiens*. C'étoit ſa coûtume

d'encourager les autres par son exemple, & d'aller premier tête baissée dans le danger. Car il n'auroit pas trouvé la victoire belle, s'il ne l'eut gagné au peril de sa vie. Il passoit aussi pour un des quatre plus vaillans Capitaines qui fussent entrez dans les *Indes Occidentales*; mais il ne se menageoit pas assez. Les *Indiens* qui le voient pris alors leurs armes, le reçûrent courageusement, & l'empêcherent de rompre leur bataillon. Au même tems qu'il mettoit en desordre les premiers rangs, ils tirerent sur lui, & percerent *Azeituno* de huit fléches. Ce cheval tomba mort; car c'étoit à quoi ils visoient principalement, & même dans tous les autres combats, ils eurent plus de soin de tuer les chevaux que les hommes, s'imaginant que la mort des uns leur importoit plus que celle des autres.

Le signal donné, nos gens fondirent sur les *Indiens*, & la Cavalerie suivit de si prés le General, qu'elle le secourut avant qu'il fût blessé. Mais *Viota* qui étoit un de ses Pages, voiant que le Cheval de son Maître étoit tué, il met pied à terre & lui donne le sien. Le General se lance aussitôt sur les Barbares, qui sans piques ne purent resister à 300. chevaux, & se mirent

nt tous à fuïr, eux qui s'étoient vantez exterminer tous les *Espagnols*.

Comme le bataillon fut rompu, les *Indiens* sur les dix heures du matin se sauvent les uns dans les bois & les autres dans étang. Ceux de l'arriére garde se répandirent par la plaine; c'est pourquoi on en a plus de trois cens, & l'on fit plusieurs isonniers. Neanmoins, ceux de l'avant-rde qui étoient les plus vaillans furent core plus mal-traitez. Car fuiant aprés oir soûtenu le premier choq & la furie s chevaux, ils ne purent gagner ni le is ni le marais, qui étoient les meilleus retraites; si bien que plus de neuf cens jetterent dans l'étang. Cependant les *pagnols* poursuivirent les autres jusqu'à forêt, mais inutilement, & ils revinnt sur leur pas à l'étang harceler le re- de la journée les Barbares qui s'y éient sauvez. Ils leur tiroient tantôt des éches, & tantôt des coups de mousquets, ur les obliger seulement à se rendre: r puis qu'ils ne pouvoient échaper, nos ns ne leur vouloient pas faire de mal. es *Indiens* de leur côté se deffendirent illamment, & épuiserent sur les *Espagls* toutes leurs fléches. Mais comme ils avoient pas pied, il y en avoit plusieurs

qui nageoient trois ou quatre de front, ſerrez l'un contre l'autre, & qui portoient ſur leurs dos un de leurs camarades, qui tiroit jusqu'à ce qu'il n'eut plus de fléches. Ils ſe battirent de la ſorte tout le jour, ſans qu'aucun ſe voulût rendre. La nuit venuë, nos gens inveſtirent l'étang. Les Cavaliers ſe poſerent deux à deux d'eſpace en eſpace, & les fantaſſins ſix à ſix, à fort peu de diſtance des uns des autres, de crainte qu'à la faveur de l'obſcurité ils ne leur échapaſſent. Et lors qu'ils les entendoient approcher du bord, outre qu'ils leur promettoient toutes ſortes de bons traitemens, ils les menaçoient & tiroient ſur eux pour les faire reculer, & les fatiguant à force de nager, les contraindre de ſe rendre promptement.

CHAP. XXIII.

Reſolution des Indiens, *& leur ſortir de l'étang.*

On fut la plus grande partie de la nuit à harceler les *Indiens*, qui ſans avoir aucune eſperance de ſecours témoignoient vouloir plûtôt mourir que de ſe rendre. Toutefois à la perſuaſion d'*Ortis*, les plus fatiguez commencerent à ſortir de l'étang

Sole.f.

la file; mais si lentement qu'au point u jour il n'y en avoit point encore cinuante dehors. Les autres qui virent que on traittoit bien leurs compagnons, se endirent en plus grand nombre. Ils veoient neanmoins si à contrecœur, que a plûpart é ant sur le bord, se rejettoint dans l'eau, & n'en sortoient qu'à l'exrémité. De sorte qu'il y en eut plusieurs ui nagerent vingt quatre heures. Et le endemain que le jour étoit déjà un peu ıvancé, environ deux cens se rendirent; nais si enflez de l'eau qu'ils avoient avalée, si accablez de faim, de fatigue, & le sommeil, qu'ils étoient à demi-morts. Enfin les autres sortirent à la reserve de ept, que rien ne put ébranler, & qui seroient morts dans l'eau, si avant le soir le General n'eut commandé de les en tirer. Douze grands nageurs se jettent donc dans l'étang, & les prennent par la jambe, par le bras, & par les cheveux, & les menent à bord. Mais les pauvres *Indiens* faisoient pitié, étendus sur le sable, plus morts que vifs; & dans un état où l'on peut s'imaginer des hommes, qui ont combattu trente heures dans l'eau & à la nage. Nos gens touchés de compassion, & admirant leur courage les porte-

rent dans la ville, où ils les secoururent, & furent plus aidez par la bonté de leur temperament, que par la vertu des remedes. Ensuite lors qu'on les vit un peu remis, le General les fit appeller; & sous pretexte d'être en colere, il leur demanda pourquoi dans le déplorable état où ils s'étoient vûs, ils n'avoient pas suivi l'exemple de leurs compagnons. Alors quatre d'environ trente-cinq ans chacun, répondirent par la bouche de l'un d'eux, qu'ils avoient connu le peril qui les menaçoit. Mais qu'en reconnoissance des charges que *Vitacucho* leur avoit données dans ses troupes & de l'estime qu'il avoit de leur valeur, ils avoient été obligez de montrer qu'ils n'étoient pas entierement indignes de ses graces, & qu'il ne s'étoit pas trompé dans le choix qu'il avoit fait de leurs personnes. Qu'outre cela ils avoient voulu laisser à leurs enfans un exemple de fidelité & de courage; & instruire par leur valeur tous les autres Capitaines. Qu'ils étoient donc à plaindre de n'avoir pas fait leur devoir, & que la compassion qu'on avoit euë pour eux étoit cruelle à leur honneur. Que toutefois ils ne laissoient pas d'avoir beaucoup de ressentiment du bien qu'on avoit pretendu

endu leur faire: mais que l'on augmen-eroit les graces qu'ils avoient reçûës, ſi on leur ôtoit la vie. Que n'étant point morts pour le ſervice de *Vitacucho*, ils n'oſeroient jamais paroître ni dans le monde, ni devant lui.

Le General qui admiroit cette réponſe, ſe tourna vers les autres *Indiens*, qui étoient de jeunes Seigneurs de dix-huit à dix-neuf ans chacun. Il leur demanda ce qui les avoit contraints de demeurer avec tant d'opiniâtreté dans l'eau, eux qui n'avoient aucune charge à l'Armée. Ils lui répondirent qu'ils n'étoient ſortis de leurs maiſons, ni dans la vûë de ruiner ſes troupes, ni dans l'eſperance de faire butin, ni de gagner l'amitié d'aucun *Cacique* pour en avoir quelques recompenſes; mais pour acquerir de la reputation dans le combat qui ſe devoit donner contre les Chrêtiens. Qu'on leur avoit toûjours enſeigné, que la gloire qui s'acqueroit dans les batailles, étoit grande & ſolide. Qu'à cette conſideration ils s'étoient expoſez au danger où il les avoit vûs; & dont il les avoit ſi genereuſement tirez, qu'aujourd'hui ils ſe ſacrifieroient volontiers pour ſon ſervice. Ils ajoûtoient que la fortune s'étant declarée pour lui, & leur aiant ravi

vi

vi une victoire qui les eut comblez d'honneur; ils étoient vûs dans le triste état, où sont ordinairement les vaincus. Que toutefois ils avoient appris que s'ils soufroient leur malheur avec constance, ils pourroient se rendre recommandables; parce que le vaincu qui n'a combattu que pour la liberté, ne merite pas moins de loüange que celui qui se gouverne sagement dans la victoire. Qu'ainsi il ne se falloit pas étonner, si instruits de ces maximes, ils avoient fait paroître autant de cœur que les Capitaines. Ils soûtenoient au contraire qu'ils étoient plus obligez à combatre vaillamment; à cause que leur naissance les destinoit à de plus hauts emplois que ces Officiers. Que dans cette vûë ils avoient pretendu de faire voir qu'ils pretendoient succeder à leurs peres(puis qu'ils tâchoient d'imiter les exemples de generosité qu'ils leur avoient donnez. Que même ils leur avoient voulu montrer qu'ils étoient dignes d'être leurs enfans & les consoler de leur perte par une mort glorieuse. Qu'enfin si ces considerations les pouvoient excuser auprés de lui, ils imploroient sa clemence; sinon qu'ils lui presentoient leur téte, & qu'il étoit permis

nis au Vainqueur d'uſer de la victoire à
a volonté.

Ce diſcours joint au courage, à la bon-
e mine, & à l'infortune de ces jeunes
Seigneurs, tira des larmes de la plûpart
es *Eſpagnols* qui étoient preſens. Le Ge-
neral même ſentit de la pitié en leur fa-
veur, & les embraſſant il leur dit qu'il
ugeoit de leur naiſſance par leurs actions.
Que les hommes qui avoient autant de
fermeté qu'ils en avoient fait paroître, me-
ritoient de commander aux autres hom-
mes. Que pour cette raiſon il avoit une
oie particuliere de leur avoir conſervé la
vie; mais qu'ils ne s'affligeaſſent point,
& que le comble de ſa ſatisfaction étoit
de les mettre en liberté. Le General en
effet aprés les avoir retenus ſeulement deux
ou trois jours pour leur témoigner ſon af-
fection, les renvoia accompagnez de quel-
ques uns de leurs domeſtiques qui étoient
priſonniers, il leur donna diverſes preſens
pour leurs peres, avec ordre de leur of-
frir leur alliance, & de leur dire la ma-
niere dont il les avoit traitez.

Ces *Indiens* aprés beaucoup de remer-
ciemens, prirent le chemin de leur païs,
fort contens du General, qui le lendemain
fit appeller *Vitachuco* avec les Capitaines

pri-

prisonniers. Il leur dit que leur conduite étoit criminelle, puis que sous apparence d'amitié ils avoient conspiré la perte des troupes. Qu'une telle trahison devroit être punie de mort, afin que leur exemple empêchât les autres *Indiens* de la Province de se soûlever. Que neanmoins pour montrer qu'il preferoit la paix à la vengeance, il leur pardonnoit, à condition qu'à l'avenir ils répondroient à l'affection qu'il avoit pour eux. Il les conjura aussi d'oublier le passé, & de ne plus rien tenter contre les Chrêtiens; parce qu'infalliblement ils ne s'attireroient que du malheur de toutes leurs entrepriſes. Il prit ensuite le *Cacique* à part, il tâcha par toutes sortes de moiens de l'adoucir, & voulut qu'il revînt manger à sa table d'où il l'avoit chassé pour sa perfidie. Mais bien loin que ces témoignages d'amitié obligeassent ce Barbare à rentrer dans son devoir, ils ne servirent qu'à entretenir l'aversion qu'il avoit conçûë contre les *Espagnols*. De sorte qu'il se laissa emporter de plus en plus à la violence de sa haine, & se perdit enfin lui-même avec la plûpart de ses sujets.

CHAP.

CHAP. XXIV.

Mort de Vitachuco.

LEs *Indiens* qui sortirent de l'étang, furent faits prisonniers & distribuez pour éclaves aux *Espagnols*, & *Vitachuco* ut son logis pour prison. Le General ordonna de la sorte pour châtier ces Barbares de leur trahison, & les retenir par la crainte dans le devoir. Cependant il voit resolu qu'au sortir de la Province, l leur donneroit à tous la liberté. Mais e *Cacique* qui ne savoit pas ce dessein. & ui voioit ses sujets éclaves, medita de ouveaux moiens de perdre les *Espagnols*. l se flatta que les neuf cens prisonniers ui étoient les plus courageux de ses troues executeroient seuls ce qu'ils n'avoient u faire tous ensemble. Qu'étant en aussi rand nombre que les Chrêtiens, ils tuëoient chacun leur Maître, & que prenant l'heure du dîner son dessein reüssioit d'autant plus infalliblement, que les *Espagnols* ne se douteroient de rien. Cette ntreprise qui meritoit d'être conduite aec beaucoup de prudence, fut precipiée; & il crut que ses sujets avec leurs bras eulement déferoient ses ennemis. Ils ommanda donc à quatre jeunes *Indiens* qu'on

qu'on lui avoit laissez pour son service particulier, d'avertir de sa resolution les principaux prisonniers, avec ordre de la faire adroitement savoir aux autres, & de se tenir prêts dans trois jours sur le midi, à fin de tuer chacun leur homme. Il les fit dire aussi qu'à la même heure il ôteroit la vie au Commandant, & que pour signal il feroit un cri si haut, quand il seroit aux prises avec lui, que toute la ville l'entendroit. *Vitachuco* donna cet ordre aux *Indiens* le même jour que *Soto* oubliant son crime, le fit manger à sa table. Mais c'est ordinairement de la sorte que les traîtres & les ingrats reconnoissent les faveurs qu'on leur fait.

Les sujets du Barbare avertis de cette seconde entreprise, virent clairement qu'elle ne seroit pas plus heureuse que la premiere. Toutefois ils répondirent, qu'ils obeïroient, ou qu'ils mourroient tous. Car les *Indiens* du nouveau monde ont tant d'amour & de veneration pour leur Prince, qu'ils le considerent comme des Divinitez. Si leurs Souverains le desirent, ils se jettent aussi librement dans le feu que dans l'eau, & sans considerer le danger où ils se mettent, ils ne regardent que

leur

ur devoir, & l'obeïſſance qu'ils leur ont üée.

Enfin, ſept jour aprés la premiere de-ute des *Indiens*, lors que le General & *Cacique* eurent achevé le diner, le Bar-re ſe plie tout le corps, ſe tourne de té & d'autre, ferme les poings, étend retire ſes bras jusqu'à les renverſer ſur épaules, & les ſecouë avec tant de olence, que ſes os en craquerent; coû-me ordinaire des *Indiens*, quand ils veu-nt entreprendre une choſe où il faut de vigueur. Enſuite il ſe leve ſur ſes pieds ec une fierté qui ne ſauroit s'imaginer, e ſerre contre le General, lui paſſe le as gauche autour du cou, & lui appli-e de la main droite un ſi rude coup de oing ſur le viſage qu'il le jette par ter-, le laiſſe tomber deſſus, & fait un ſi üt cri, qu'on l'entend d'un grand quart lieuë. Les Officiers qui s'étoient ren-ntrez au dîner, voiant l'inſolence du rbare le percerent de dix ou douze coups épée, & il tomba mort, la rage dans me & le blaſphéme dans la bouche, à uſe qu'il n'étoit pas venu à bout de ſon treprise. Mais ſans les Officiers il eut a-evé le General par un autre coup. Car ce-qu'il lui avoit donné étoit déja ſi grand,

qu'il demeura demi-heure qu'il ne revi
point à lui. Le sang lui couloit par
yeux, par le nez & par la bouche.
eut même des dents rompuës, & les a
tres si mal-traités qu'il fut vingt jo
sans pouvoir manger que des hachis. S
levres, son nez & son visage s'enfle
si fort, qu'il fallut les couvrir d'empl
tres, tant *Vitachuco* l'avoit frappé rud
ment. Ce Barbare étoit alors d'envir
trente-cinq ans, il avoit le corps robus
la taille belle, & l'air sombre, fier,
cruel tout ensemble.

CHAP. XXV.

Suite de la mort de Vitachuco.

LE cri de *Vitachuco* entendu, chaq
Indien attaqua l'*Espagnol* qu'il servoi
& tâcha de le tuer, les uns avec les tiso
du feu, & les autres avec tout ce qu'i
rencontroient; parce qu'alors ils n'avo
ent point d'armes. Neanmoins ils ne lai
serent pas de faire un fort grand desordr
les uns frapperent les *Espagnols* au visag
& les autres à la tête; tantôt avec d
marmites où cuisoit la viande, & dor
quelques-uns de nos gens furent brûlez
& tantôt avec des pots & des assiette

Ce

ependant ils firent plus de mal avec les
ons, qu'avec tout le reſte. Comme la
us part en avoient, ils mal-traiterent
uſieurs de nos gens. Les uns eurent le
as caſſé, les autres les paupieres brûlées,
viſage défiguré & le nez écraſé. Il y
eut même quatre de tuez, dont l'un
ant jetté par terre d'un coup de tiſon,
vint trois Barbares qui le chargerent ſi
ruellement qu'ils lui firent ſauter la cer-
elle. Il arriva auſſi dans ce deſordre,
'aprés qu'un *Indien* eût battu un *Eſpa-*
ol à coups de bâtons, & lui eût caſſé les
nts à coups de poings, il ſe ſauva de
uelques-uns de nos gens qui fondoient
r lui, monta à une chambre qui donnoit
r une cour, prit une lance qui etoit con-
e la muraille, & deffendit avec tant de
ourage la porte, que perſonne n'y put
trer. Sur ces entrefaites accourut *Die-*
de *Soto* qui etoit parent du General, &
ui ſe mit à tirer de la cour avec une ar-
lête. Comme l'*Indien* vit ce nouvel en-
mi, il ſe plaça au droit de la porte, &
ſolu de vendre cherement ſa vie, il jet-
ſa lance au même moment que *Soto* ti-
it. Mais elle toucha ſeulement du bois
épaule du Cavalier *Eſpagnol*, & l'aiant
ranlé, elle entra une demi-braſſe en ter-

re. Le coup de *Soto* fut plus heureux, il attrapa son ennemi à la poitrine & le tua. Cependant le bruit se répand, que le General avoit été mal-traité par *Vitachuco*; si bien que les *Espagnols* irritez de plus en plus, & principalement ceux qui avoient été blessez, se vengent sur les Barbares qu'ils rencontrent. Il se trouva neanmoins des Cavaliers, qui aiant honte d'avoüer qu'ils eussent été battus, crurent qu'il étoit indigne d'eux d'ôter la vie à des éclaves. C'est pourquoi ils en firent tuer quelques-uns par les *Indiens* mêmes qui les servoient dans l'armée, & les mirent pour la plûpart entre les mains des Archers de la garde du General, qui les perçoient à coup de pertuisanne au milieu de la grande place de la ville. Entr'autres, *Saldagna* qui ne voulut pas faire mourir lui-même son éclave, l'attacha avec une corde par le cou, & le mena pour le livrer aux gardes. Mais lors que le Barbare entra dans la place & vit ce qui s'y passoit; une telle rage le saisit, qu'il prend d'une main son maitre par le cou, & de l'autre par dessous la cuisse, il le souleve, lui met la tête en bas, & le laisse si rudement tomber qu'il l'étourdit. Il lui monte incontinent à deux pieds sur le ventre avec tant de

Soto.

furie qu'il l'eût crevé, si quelque cinquante *Espagnols* l'épée à la main ne fussent venus au secours. Toutefois le Barbare ne s'étonne point, & il les reçoit si courageusement, qu'il fut long-tems sans être ni pris ni blessé. Il attrape l'épée de *Saldaña*, en fait le moulinet, & écarte ses ennemis de telle sorte, que l'on fut contraint de le tuer à coups de fusils & de pistolets.

Voila une partie des desordres qui arriverent le jour que *Vitachuco* frappa le General, & sans doute ils auroient été plus grands, si la plûpart des *Indiens* n'eussent été enchaînez. Ainsi il y eut peu d'*Espagnols* de tuez, mais plusieurs de blessez. Quant aux *Indiens*, parce qu'ils étoient braves, qu'ils attaquerent & se deffendirent avec vigueur, il en mourut plus de neuf cens qui étoient la fleur des sujets de *Vitachuco*, que ce Barbare precipita malheureusement. Il fut aussi cause de la mort des quatre Capitaines que l'on avoit retirez de l'étang, & qui furent envelopez dans le malheur des autres. C'est de la sorte que les foux & les temeraires perdent les sages qui les croient, ou qui executent leurs ordres.

CHAP. XXVI.

*Province d'*Oſſachilé.

APrés la défaite des Priſonniers, le General demeura quatre jours dans la ville de *Vitachuco*, à ſe faire panſer lui & les autres bleſſez, & le cinquiéme prit la route d'*Oſſachilé*. Les troupes firent quatre lieuës la premiere journée, & camperent ſur le bord d'un grand fleuve, qui ſepare la Province d'*Oſſachilé* de celle de *Vitachuco*. Mais comme ce fleuve n'étoit pas gaiable, il fallut dreſſer un pont. Les *Eſpagnols* amaſſerent donc promptement des planches, & ils les mettoient déjà en œuvre, lors que les *Indiens* parurent à l'autre bord de l'eau pour deffendre le paſſage. Si bien qu'on l'abandonna, & l'on fit ſix grands traineaux de pluſieurs pieces de bois; ſur leſquels paſſerent cent fuſeliers & arbalêtriers, avec cinquante Cavaliers qui portoient les ſelles de leurs chevaux. Enſuite *Soto* commanda de faire traverſer cinquante chevaux à la nage, avec ordre de les ſeller ſitôt qu'ils ſeroient à l'autre bord. On commença donc à marcher dans la plaine, & les *Indiens* quittant leur poſte donnerent le tems de dreſſer un pont, qui fut

ut fait en un jour & demi. Les trou-
es passerent dessus, aprés elles trouve-
ent des terres semées de gros millet, &
'autres sortes de legumes, & commen-
erent à voir des maisons qui étoient de
a & de là dans la campagne, & qui al-
oient à quatre lieuës de là jusqu'à la Ca-
itale. Cette place étoit composée de
leux cens feux, & s'appelloit *Ossachilé*
lu nom du *Cacique* qui y demeuroit. De
a ville de *Vitachuca* à celle-là, il y a dix
ieuës de plaine fort agréable.

Les *Indiens* d'abord n'avoient osé faire
ête aux *Espagnols*; mais lors qu'ils les
irent dans les terres ensemencées, ils re-
ournerent sur eux, & se cachant derrie-
e les millets, ils leur tirerent quantité
le fleches, & tâcherent à les mettre en
éroute. Ils en blesserent aussi plusieurs;
nais les Chrêtiens irritez de se voir atta-
quez, les pousserent, en firent quelques-
ins prisonniers, en percerent la plûpart
coups de lances, & les battirent quatre
ieuës durant.

Comme les *Espagnols* trouverent la Ca-
itale d'*Ossachilé* abandonnée, & que le
Cacique avec tous sens gens s'étoit sauvé;
e General lui dépécha des *Indiens* de ses
ujets, pour le prier de faire amitié avec

les Chrêtiens. Mais il ne fit aucune réponse, & même ceux qu'on lui avoit envoiez ne retournerent point. Cependant les troupes qui sejournerent deux jours dans le païs, se mirent en embuscade, attraperent plusieurs Barbares qui leur rendirent de fort bons services, & qui étant pris leur témoignerent autant de bonté qu'ils leur avoient auparavant témoigné d'aversion. Voilà ce qui arriva de plus considerable dans la Province d'*Ossachilé*.

CHAP. XXVII.

De la ville & de la maison du Cacique Ossachilé, *& des Capitales des autres Provinces.*

LA ville & la maison du Cacique *Ossachilé*, sont semblables à toutes celles des autres *Caciques* de la *Floride*. C'est pourquoi sans faire une description particuliere de cette place & de cette maison, il semble à propos de donner seulement une idée generale de toutes les Capitales, & de toutes les maisons des Seigneurs du païs. Je dirai donc que les *Indiens* tâchent de placer leurs villes sur des endroits élevez; mais à cause que dans la *Floride*, il se rencontre rarement de ces for-

ortes de lieux, où l'on puisse trouver les commoditez necessaires pour bâtir, ils élevent eux-mêmes des éminences en cette maniere. Ils choisissent une place où ils apportent une quantité de terre, qu'ils élevent en une espece de plate-forme haute de deux ou trois piques, & dont le dessus est capable de tenir dix ou douze, quinze ou vingt maisons pour loger le *Cacique*, avec sa famille & toute sa suite. Ils tracent aprés au pied de cette hauteur une place quarrée conforme à l'étenduë de la ville qu'ils veulent faire, & autour de cette place les plus considerables bâtissent leurs demeures. Le petit peuple se loge de la même sorte; & ainsi ils environnent tous la maison de leur Seigneur. Pour y monter ils tirent en droite ligne des ruës de haut en bas, chacun de 15. ou vingt pieds de large, & les joignent les unes aux autres avec de grosses poutres qui entrent fort avant en terre, & qui servent de murailles à ces ruës. Ensuite ils font les écaliers avec de fortes solives qu'ils mettent en travers, qu'ils assemblent & qu'ils équarent, afin que l'ouvrage soit plus uni. Ils éloignent les degrez de ces écaliers de sept ou huit pieds des uns des autres; de sorte que les chevaux les montent &

les décendent sans peine. Du reste, à la reserve des écaliers, les *Indiens* escarpent les autres côtez de la plate forme; aussi l'on n'y peut monter, & le logis du Seigneur est assez fort.

CHAP. XXVIII.

L'Auteur previent quelques difficultez.

AVant que de passer outre, il est à propos de prevenir ceux qui pourroient dire, que dans les autres histoires des *Indes Occidentales*, on ne void point que les *Indiens* aient dit, ou fait des choses dignes de memoire, comme le paroissent celles que j'ai raportées. Que même on croit communement, que ces peuples sont grossiers, & qu'ils n'ont aucune conduite, soit dans la paix, soit dans la guerre. Qu'ainsi, ou que j'ai particulierement eu dessein de loüer les *Indiens*, parmi lesquels j'ai pris naissance, ou que je me suis vainement piqué de faire paroître de l'esprit aux dépens de la verité. Je répons que la creance de certaines personnes que les *Indiens* ne sont pas intelligens, & qu'ils ne sauroient se gouverner dans les affaires importantes, est mal-fondée,

& contraire à ce qu'en raconte Acosta [a] Auteur tres-digne de foi. D'ailleurs je n'avance rien que sur le raport d'un témoin oculaire & exact, qui revit avec soin sa relation, qui y adjoûta ce qu'il avoit oublié, & retrancha les choses dont il n'avoit pas vû toutes les particularitez; si bien que le copiant seulement, je puis asseurer que dans cette histoire, il n'y a rien que de veritable. Je suis de plus ennemi des fictions, & de tout ce qu'on appelle *Roman*. Quant à ce que l'on peut dire, que je loüe avec passion ceux de mon païs, c'est une erreur. Car bien loin de rien exagerer, il m'est impossible de mettre dans leur jour les veritez qui s'offrent ici en foule. Mais je rejette la faute de mon peu de capacité sur les guerres civiles, qu'il y eût dans les *Indes* durant ma jeunesse; les lettres alors ne furent plus cultivées, & l'on s'appliqua seulement aux armes. On apprenoit à bien piquer un cheval, & je m'abandonnai à cette exercice avec quelques-uns de mes compagnons, qui y ont acquis beaucoup d'honneur, & sont devenus de tres-bons hommes de cheval. Mais depuis, comme les cho-

a V. l'Histoire des *Indes*, l. 7. c. 1.

choſes ont changé de face, les lettres fleuriſſent aujourd'hui dans les *Indes*, & les *Jeſuites* y ont établi tant de Colleges, que l'on s'y paſſe facilement des Univerſitez d'*Eſpagne*.

Du reſte, pour continuer à faire voir que je n'écris rien qui ne ſoit veritablement arrivé: Je dirai que parlant un jour des réponſes pleines de bon ſens, que les *Indiens* avoient faites au General; je témoignai à celui qui m'avoit donné cette relation, qu'on auroit peine à les croire. Il me repartit, qu'il importoit de deſabuſer le monde touchant les peuples des *Indes Occidentales*; & que je ſavois moi-même, qu'il y avoit dans ces païs, des perſonnes d'un jugement ſolide, & d'un excellent eſprit, qui ſe conduiſoient ſagement dans la guerre & dans la paix, & qui raiſonnoient tres-bien ſur toutes ſortes d'affaires. Que je pouvois donc écrire hardiment les choſes dont il m'avoit aſſeuré; & que quand je parlerois avec autant d'éloquence que les Orateurs les plus fameux; mes paroles n'égaleroient jamais la grandeur de courage, ni la beauté des actions des *Indiens*. Que l'on crût, ou que l'on ne crût pas ce que je dirois,

je

je ne pouvois sans faire tort aux habitans des *Indes*, cacher par une lâche complaisance leur valeur à la posterité. Mon auteur me répondit ces choses-là ; & je les raporte pour faire connoître aux honnêtes gens, que jusqu'ici j'ai écrit avec beaucoup de sincerité, & que dans la suite de cette histoire, je n'avancerai rien que de veritable.

Fin du second Livre de la Floride.

LIVRE

LIVRE TROISIEME.

Ce qui se passa entre les Espagnols *& les* Indiens *dans la Province d'*Apalaché.

CHAPITRE I.

Arrivée des Troupes en Apalaché.

SUR l'asseurance qu'eurent les *Espagnols*, qu'ils n'étoient pas loin de la Province d'*Apalaché*, dont on leur avoit conté tant de merveilles; que la terre en étoit admirable pour sa fertilité & le peuple tres-vaillant; ils supplierent le General de les mener en quartier d'hiver dans cette contrée; ce qu'il leur accorda facilement. Ils marcherent donc vers l'*Apalaché*, & aprés avoir fait en trois jours 12. lieuës, sans trouver aucune habitation, ils arriverent le quatriéme sur le midi prés d'un marais large d'une demi-lieuë, & long à perte de vûë. Il étoit outre cela bordé des deux côtez d'une forêt, où les ronces & les buissons se joignant aux troncs des grands arbres, en rendoient l'entrée difficile. On ne pou-

pouvoit en effet aller au marais que par un chemin si étroit, que deux hommes avoient de la peine à y passer de front. Avant que d'y arriver, les troupes se camperent dans une plaine; mais comme il étoit de bonne heure, le General commanda deux cens fantassins avec trente Cavaliers, pour aller reconnoître le passage. Il ordonna aussi à douze excellens nageurs de sonder le marais, & de bien remarquer les lieux, afin qu'on s'y pût exposer le lendemain avec asseurance. Tous ces soldats obeïrent aussi tôt; mais à peine furent ils dans la forêt, que les *Indiens* leur disputerent le passage; & comme le lieu étoit serré, il n'y eut que les deux premiers de chaque parti qui pussent combattre. Les deux *Espagnols* les mieux armez mettant donc l'épée à la main, passent à la tête des autres, & se faisant soûtenir par deux fuseliers, & deux arbalêtriers, ils donnent avec vigueur sur les Barbares, les poussent le long de la forêt, & les obligerent de sauter dans l'eau. Là les *Indiens* font ferme, ils combattent courageusement; de sorte qu'il y en eut de part & d'autre plusieurs de blessez & de tuez; ce qui empecha qu'on ne pût reconnoître le marais. On en avertit le General, qui vint avec les meilleures

de

de ſes troupes. Les ennemis recoururent auſſi, & le combat s'opiniâtra; les *Indiens* & les *Eſpagnols* dans l'eau juſqu'à la ceinture, & parmi les ronces, les buiſſons, les arbres & les pierres qu'ils rencontroient par tout. Neanmoins nos gens determinez à mourir, ou à reconnoître le paſſage, prirent cœur de plus en plus, & ſurmontant tout obſtacle, ils pouſſerent les Barbares juſqu'à l'autre côté de l'eau, & trouverent qu'il étoit aiſé de la paſſer à gué, excepté au milieu où il y avoit environ quarante pas qu'on traverſoit ſur des poutres. Ils virent auſſi de l'autre côté de l'eau, une forêt tres-épaiſſe, que l'on ne pouvoit paſſer que par un défilé, & il y avoit tant au marais que dans les forêts qui étoient de çà & de là, une lieuë & demie de traverſe. Comme le General eut reconnu le chemin, il retourna vers ſes troupes pour les encourager à vaincre les difficultez qui ſe preſentoient. Il prit le conſeil de ſes Capitaines, ſur la maniere dont il ſe devoit conduire, & ordonna à cent Cavaliers de mettre pied à terre, de prendre tous des rondaches, & de marcher devant avec ordre à deux cens hommes, tant arbalêtriers que fuſeliers de les ſoûtenir, & d'avoir chacun des haches, afin

afin d'ouvrir un endroit du bois qui étoit de l'autre côté du marais. Car les *Espagnols* étant obligés de défiler par un lieu, où on leur pouvoit aisément fermer le passage, il crut qu'il leur seroit impossible de traverser de jour les deux forêts. C'est pourquoi il les fit camper dans la seconde, pour ne les point exposer de nuit aux embûches des Barbares.

CHAP. II.

Passage du Marais.

AUssi-tôt que le General eut donné ses ordres, chaque soldat prit du millet cuit pour un jour, & ils marcherent environ deux cens les plus braves de l'Armée. Comme ils avoient envie de surprendre les Barbares, ils s'écoulerent sans bruit deux heures avant le jour, par un sentier qui les conduisit jusques au pont, qu'ils passerent sans resistance. Les *Indiens* n'avoient pas eu soin de s'en rendre maîtres, dans la creance que les *Espagnols* ne s'exposeroient point de nuit parmi les bois. Mais lors que le jour parut, & que les Barbares virent leurs ennemis passez, ils s'avancent avec de grands cris; & au desespoir de ne s'être pas plûtôt saisis du

passage, ils fondent de furie sur eux, pour deffendre un quart de lieuë de marais qui restoit à traverser. Les Chrêtiens de leur côté les reçoivent avec courage, & se battant & les uns & les autres dans l'eau, nos gens les pressent si vertement qu'ils les poussent dehors, & les enferment dans le défilé de la forêt qui étoit au de là.

Les *Espagnols* qui virent les *Indiens* embarrassez, resolurent que cent cinquante soldats feroient une esplanade pour camper; & que n'y aiant point d'autre route que ce défilé, les autres cinquante en deffendroient le passage, & empêcheroient que les Barbares ne vinssent charger les travailleurs. On executa aussi tôt cette resolution. Cependant les *Indiens* qui ne pouvoient tirer sur les soldats, tâchoient de les effraier à force de cris. Mais les *Espagnols* ne laisserent pas de faire leur devoir, les uns deffendoient le passage du défilé, les autres abattoient du bois, & quelques-uns brûloient ce qu'il y en avoit de coupé pour nettoier la place. La nuit les aiant surpris dans ce travail, ils demeurerent chacun à leur poste, & ne purent dormir à cause des hurlemens continuels des Barbares. Comme il fut jour, le reste des troupes commença à marcher, sans que

que l'ennemi s'y oppoſât. Mais la difficulté du chemin, & les ronces qui s'y rencontroient, les incommodoient de telle façon, qu'étant obligez de défiler, ils ne purent arriver qu'au lieu où l'on avoit abattu du bois. Ce fut là que toute la nuit les *Indiens* les tourmenterent de leurs cris, & ſur tout ils donnerent l'alarme à ceux qui deffendoient le paſſage, auxquels on avoit ſoin de faire tenir des vivres de main en main. Au même tems que le jour parut, ils marcherent tous en diligence par le defilé de la forêt, & chaſſerent devant eux les *Indiens*, qui aprés avoir tiré, ſe reculoient peu à peu, & ne laiſſoient prendre du terrain qu'autant que l'on en pouvoit gagner à coups d'épée.

Les *Eſpagnols* traverſerent de la ſorte cette ſeconde forêt, aprés quoi ils entrent dans une autre plus claire, où les ennemis aiant liberté de s'étendre, les incommoderent extrémement; car ils les prenoient de tous côtez. Les uns attaquoient, les autres ſe preparoient au combat, & ne donnoient point que leurs compagnons ne fuſſent retirez, afin de ne ſe pas bleſſer les uns les autres par la multitude des fléches qu'il faiſoient pleuvoir.

Mais encore que les arbres de cette der-

niere forêt, où les *Indiens* & les *Espagnols* étoient venus aux mains, ne fussent pas si pressez que ceux de la premiere; les chevaux pourtant n'y pouvoient courir qu'en certains endroits, & cela rendoit les ennemis plus hardis. Ce qui leur augmentoit aussi le courage, étoit la vîtesse presque incroiable avec laquelle ils lâchoient leurs fléches. Un *Indien* avoit tiré six ou sept fois, avant qu'un *Espagnol* eut tiré & rechargé. Les *Indiens* en effét sont si adroits à manier l'arc, qu'à peine ont-ils tiré qu'ils sont prêts à recommencer.

Les endroits de la forêt, où les chevaux pouvoient courir étoient de petites éminences. Mais les Barbares les avoient embarrassées de longues pieces de bois, & avoient fait aux lieux où il leur étoit impossible d'aller, des entrées & des sorties, afin de donner sur les *Espagnols* sans en pouvoir être mal-traitez. Les *Indiens* avoient quelques jours auparavant songé à toutes ces choses. Ils savoient que la forêt du marais étoit serrée, & qu'ils n'y pourroient beaucoup incommoder les *Espagnols*. De plus ils considerioient que dans le bois où ils se trouvoient ils remportoient quelque avantage sur les Chrêtiens; & dans cette vûë ils avoient re-

cours

cours aux ruſes pour les bleſſer, ou pour les tuer tous. Nos gens de leur côté tâchoient d'éviter les embûches qu'on leur dreſſoit, & voiant que les chevaux leur étoient inutiles, ils penſoient ſeulement à ſe deffendre. Les *Indiens* qui reconnoiſſoient cela, s'efforçoient de plus en plus de les mettre en déroute. Ils s'encourageoient encore par le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé dix ou douze années auparavant. Ils avoient deffait dans le même endroit *Narbaez*, & ils menaçoient les troupes de *Soto* de les traiter de la même façon. Nos gens furent tourmentez de cette ſorte là pendant deux lieuës, & arriverent aprés en raſe campagne; où lors qu'ils eurent rendu graces à Dieu de les avoir tirez de danger, ils ſe battirent à cheval avec beaucoup de courage & de bonheur. Car en deux autres lieuës de marche dans le païs découvert juſqu'a ix terres ſemées, ils ne rencontrerent aucun *Indien* qui ne fût pris ou tué. Ils ne donnoient ſur tout nul quartier à ceux qui faiſoient mine de leur reſiſter; de ſorte que ce jour-là, il mourut pluſieurs des ennemis; & les *Eſpagnols* vangerent glorieuſement la défaite des gens de *Narvaez*.

CHAP. III.

Marche des Eſpagnols *juſques à la Capitale.*

APrés toutes ces choſes, le General avec ſes troupes campa dans une plaine, prés d'un village où commençoient les habitations, & les terres cultivées d'*Apalaché*. Mais les Barbares qui ne penſoient qu'à tourmenter les Chrêtiens, ne firent toute la nuit que tirer & jetter des cris; de ſorte que les uns & les autres furent continuellement ſur leurs gardes. Le jour venu, les *Eſpagnols* marcherent par des terres ſemées de gros millet, qui avoient deux lieuës d'étenduë où l'on rencontroit pluſieurs maiſons éloignées les unes des autres, ſans aucune forme de village. Les *Indiens* qui étoient dans ces maiſons, ſortoient de furie ſur les *Chrêtiens*, & tâchoient de les tuer, Mais nos gens irritez de la hardieſſe des Barbares, les repouſſoient à travers champ, & les perçoient à grands coups de lances. Ils en venoient à cette extremité, afin de les reduire; mais fort inutilement. Plus les *Eſpagnols* montroient de valeur, & plus le courage des *Indiens* redoubloit.

Enfin,

Enfin, aprés deux lieuës de marche à travers les terres cultivées, nos gens arriverent à un ruiſſeau tres-profond, bordé de part & d'autre d'un bois fort épais. Les ennemis qui s'étoient retranchez en cet endroit, y attendoient les troupes pour les défaire. Mais il en arriva autrement qu'il ne ſe l'étoient imaginé. Les *Eſpagnols* aiant reconnu le poſte des ennemis, les Cavaliers les mieux armez mirent pied à terre, gagnerent le paſſage l'épée à la main, & couperent à coups de haches les paliſſades qui couvroient les Barbares, & empéchoient que les chevaux n'avançaſſent.

Les *Indiens* alors chargerent rudement nos gens, dont pluſieurs furent bleſſez, & quelques-uns tuez. Le paſſage étoit fâcheux, & les ennemis qui eſperoient vaincre, faiſoient un dernier effort à cauſe de l'avantage du lieu. Neanmoins ils eurent du malheur, les *Eſpagnols* donnerent avec tant d'ordre & tant de courage, qu'ils les forcerent ſans perte que de fort peu des leurs. Enſuite ils firent encore deux lieuës à travers les terres cultivées; mais les *Indiens* qui apprehendoient les chevaux, ne les attaquerent point. Les *Eſpagnols* ſe logerent donc dans la plaine; eſperant

qu'enfin la nuit ils prendroient quelque repos. Toutefois ils furent frustrez de leur esperance. Les *Indiens* à la faveur de l'obscurité, leur donnerent sans cesse l'alarme; afin de soûtenir leur reputation, & de passer pour braves dans l'esprit de leurs voisins. Le matin comme les troupes marchoient, on fut averti par les prisonniers que l'on n'étoit qu'à deux lieuës de la Capitale & que le *Cacique* avec un grand nombre de ses sujets, y attendoit les Chrêtiens pour les combattre. Le General au même tems détâcha deux cens chevaux avec cent fantassins, il s'avance vers la ville, & commande que sur la route on fasse main basse par tout. Il arrive dans cette place, il la trouve abandonnée, & que le Seigneur s'en étoit fui. Mais sur la nouvelle qu'il n'étoit pas loin, il se met à le chercher, court deux lieuës aux environs de la ville, tuë & fait prisonniers plusieurs *Indiens*, sans qu'on pût attraper *Capasi*. C'est ainsi que le *Cacique* d'*Apalaché* s'appelloit, & c'est le premier qui jusqu'ici n'ait pas porté le nom de sa Province. Le General desesperant de prendre ce Barbare, il rejoint l'Armée qui étoit dans la Capitale. Cette place avoit deux cens cinquante maisons, *Soto* prit pour lui celle de *Capasi*

au

u bout de la ville, & plus élevée que les autres.

La Province d'*Apalaché* a outre un grand nombre d'habitations éparses çà & là dans la campagne, plusieurs villages de cinquante & soixante feux chacun, dont les uns sont éloignez des autres d'une lieuë, & quelquefois de deux ou de trois, la situation du païs est agréable. On y trouve plusieurs étangs. On y pêche toute l'année, & les habitans font provision de poisson pour leur nourriture. La contrée ne laisse pas d'être fertile en toute autre chose. *Soto* & les gens eurent aussi une sensible joie d'y être arrivez. Car sans parler des vivres qu'ils y trouverent, ils acquirent beaucoup de gloire dans les combats qu'on y donna. Je les raporterai pour faire connoître la hardiesse des *Indiens* & la valeur des *Espagnols*.

CHAP. IV.

On va reconnoître le païs.

APrés que l'Armée se fut rafraîchie quelques jours, *Soto* envoia des troupes sous la conduite de *Tinoco*, de *Vasconcelo*, & d'*Aniasco*, pour reconnoître la Province d'*Apalaché* avec les contrées voi-

fines. Deux de ces Capitaines allerent par diverſes routes quinze ou vingt lieuës vers le Septentrion. Ils retournerent l'un au bout de huit jours, & l'autre de neuf; & dirent qu'ils avoient vû pluſieurs villages fort peuplés. Que la terre étoit fertile, & qu'il n'y avoit ni bois ni marais. *Aniaſco* raporta tout le contraire, qu'il étoit tres-mal-aiſé de marcher dans le païs. Qu'il n'y avoit que des forêts & des lieux mareſcageux; & que plus on avançoit, plus les chemins étoient difficiles. *Nugnez* dans ſes *Commentaires* dit preſque la même choſe. Que la Province d'*Apalaché* eſt pleine de marais, couverte de bois, ſterile & mal-peuplée. Cela effectivement eſt vrai des lieux voiſins de la mer; mais non pas des endroits que le General envoia découvrir. Ce qui me confirme dans cette créance, eſt que la plus grande partie de la relation de *Nugnez* aiant été donnée par les *Indiens*, ils ont malicieuſement décrit leur contrée, comme un païs affreux & inacceſſible, pour ôter aux *Eſpagnols* l'envie d'en faire la conquête. J'ajoûte que les gens de *Narbaez*, deſquels *Nugnez* raconte les avantures, aiant été battus en *Apalaché*, & même la plûpart y étant morts de faim; ils ne purent entierement découvrir

vrir cette Province. C'eſt pourquoi je n'avance rien que de certain de l'endroit d'*Apalaché* où a été *Soto*; & ce que *Nugnez* raporte des lieux de cette contrée, qui ſont aux environs de la mer, eſt auſſi tres-veritable.

CHAP. V.

Découverte de la côte.

LOrs qu'*Aniaſco* alla découvrir la côte de la mer, qui n'étoit pas à trente lieuës d'*Apalaché*, il prit cinquante fantaſſins & quarante Cavaliers. Il mena auſſi *Arias Gomes*, ſoldat vaillant & experimenté, qui donnoit de bons conſeils, nageoit fort bien, & trouvoit moien de faire réüſſir les entrepriſes que l'on tentoit ſur mer & ſur terre. *Arias* avoit été éclave en *Barbarie*, & avoit ſi bien appris la langue du païs, que s'échapant d'entre les mains des infideles, il ſe rendit à une frontiere où étoient les Chrêtiens, ſans que les *Maures* qu'il rencontroit, & auxquels il parloit, s'apperçuſſent qu'il fût étranger. Ce Cavalier & ſes compagnons tirerent vers le Midi, guidez d'un *Indien* qui s'étoit volontairement offert à cela, & qui leur témoignoit beaucoup d'affection.

Ils

Ils firent en deux jours douze lieuës, ils passerent deux petites rivieres, & arriverent heureusement au Bourg d'*Auté* a, qu'ils trouverent abandonné & rempli de toutes sortes de vivres. Ils en prirent pour quatre jours, & continuerent leur marche par un beau chemin. Mais enfin leur guide s'imaginant que c'étoit mal fait à lui de les mener fidelement, il les égara dans les forêts où il y avoit plusieurs gros arbres tombez, & où l'on ne rencontroit aucune route. Il les fit aussi aller par de certains lieux qui étoient sans bois & si pleins de fange, que ni les chevaux ni les hommes ne s'en pouvoient tirer. Ce qui les incommodoit le plus, étoit une grande quantité de grosses ronces qui traînoient par terre, & qui leur faisoient beaucoup de peine. Toutefois ils marcherent cinq jours dans ces chemins, où ils souffrirent des maux incroiables. Mais lors qu'ils n'eurent plus de vivres, ils retournerent à *Auté* en prendre d'autres, afin de continuer leur route. Et sur le chemin ils essuierent des travaux qui ne se peuvent décrire, à cause que repassant par les mêmes

mes

a Les Cartes mettent *Auté* plus loin, mais le voiage est bien aussi croiable que les Cartes.

mes lieux qu'ils étoient venus, & la terre y étant déjà foulée, ils s'enfonçoient plus qu'auparavant. Au reste, tandis qu'ils étoient égarez parmi les bois, ils se trouvoient de fois à autre si prés de la mer, qu'ils entendoient le bruit des vagues. Mais aussi tôt leur guide les éloignoit, & tâchoit de les engager dans des endroits, d'où ne pouvant se tirer ils mouruſſent tous de faim. Pour lui, il ne se soucioit point de perir, au cas qu'il les envelopât dans sa ruine. Neanmoins, malgré sa malice, ils retournerent à *Auté*, accablez de lassitude & de faim, n'aiant vêcu pendant quatre jours que de racines. Ils se rafraîchirent donc un peu, ils prirent des vivres pour cinq jours, & continuerent leur découverte par des chemins encore plus detestables que les premiers.

Comme les *Espagnols* reposoient une nuit dans les bois prés d'un grand feu, l'*Indien* qui les menoit, ennuié d'être si long-tems à les faire perir, prit un tison, & en frappa un soldat au visage. Les autres qui virent céte insolence, l'euſſent sans doute tué sans *Aniasco*, qui leur representa qu'ils ne pouvoient changer de guide, & qu'il falloit souffrir de celui-ci. Ensuite ils se rendormirent, & l'*Indien* eut en-

encore la hardieſſe de mal-traiter un autre ſoldat; mais on châtia ſa temerité à coups de bâtons. Neanmoins il ne rentra pas dans ſon devoir, & avant le jour il en battit encore un autre. Cette derniere inſolence lui attira de fâcheux coups, & le fit enchaîner: Aprés quoi, on le donna en garde à un des plus robuſtes de la troupe, avec ordre de l'obſerver ſoigneuſement. Le jour venu, ils ſe mirent à marcher, tâchez de la difficulté du chemin & du procedé de leur guide. Ce Barbare ſe voiant hors d'état de les perdre & de s'enfuïr, ſe jetta en deſeſperé ſur celui qui le gardoit, & le ſaiſiſſant par derriere, il le terraſſa & le mal-traitta à grands coups de pieds. Les *Eſpagnols* enfin irritez de cette rage, lui donnerent pluſieurs coups d'épée & de lance, dont il y en eut qui ne le bleſſerent pas plus qu'une houſſine, & l'on eut dit qu'il étoit charmé. *Aniaſco* ſurpris de cela ſe leve ſur ſes étriers, prend ſa lance à deux mains, & lui en porte un coup de toute ſa force; Cependant encore qu'il fût tres-robuſte, il ne le bleſſa que legerement. Deſeſperant donc de lui pouvoir ôter la vie, on l'abandonna à un levrier d'attache, & c'eſt de la ſorte que ce perfide meritoit d'être traité. A peine

fut-

ut-on à cinquante pas de lui, que l'on üit le chien qui heurloit comme ſi on eut tué. L'on retourne & l'on trouve e guide qui tenoit de ſes pouces les deux ôtez de la gueule du levrier, & la lui échiroit ſans que le chien s'en pût defendre. Un des ſoldats auſſi-tôt donna au Barbare tant de coups d'épée qu'il le tua, in autre avec un coûteau lui coupa les nains, qui étant ſeparées du corps, teioient encore fortement à la gueule du :hien. Aprés nos gens continuerent leur oute, & commanderent ſur peine de la ie à un *Indien* qu'ils avoient pris, lors u'ils retournerent à *Auté*, de les conduire fidellement. Ce Barbare tandis que e premier vivoit ne les avoit jamais voulu ſervir: il faiſoit le ſourd quand ils lui parloient, parce que l'autre l'avoit menacé de mort s'il répondoit. Mais lors qu'il ſe vit delivré de ſon compagnon, & qu'il craignit quelques mauvais traitemens, il fit entendre par ſigne qu'il conduiroit les *Eſpagnols* à la mer, au même endroit où *Narbaez* avoit conſtruit ſes navires. Que toute fois il étoit auparavant neceſſaire de rebrouſſer chemin vers *Auté*, & que de là on prendroit la roûte. Mais comme les *Eſpagnols* lui faiſoient connoître

tre qu'ils étoient prés de la mer, puis qu'ils entendoient le flot, il témoignoit que par le chemin qu'on tenoit, il étoit impossible d'y arriver, à cause des bois & des marais. Ils retournerent donc à *Auté* où ils arriverent en 5. jours avec beaucoup de peine. Ce qui les tourmentoit d'ailleurs étoit l'inquietude, qu'ils s'imaginoient que le General avoit de ce qu'ils demeuroient trop à leur découverte. Durant leur marche, *Arias* & *Silvestre* gagnerent les devans, & attraperent deux *Indiens*, auxquels aiant demandé par signes s'ils les pourroient mener par la mer, ils témoignerent qu'en cela ils les serviroient avec fidelité, & ils se raportoient au sentiment du guide. Nos gens pleins de joie & d'esperance de réüssir dans leur découverte, passerent tranquillement la nuit; & lors que le jour fut venu, ils prirent leur route à travers de grands chaumes par un tres-agréable chemin qui s'élargissoit peu à peu. Toutefois ils y rencontrerent un mauvais pas, mais ils s'en tirerent facilement. De sorte qu'au bout de douze lieuës, ils se trouverent sur le rivage d'un vaste Golfe qu'ils cottoierent, & arriverent enfin où *Narbaez* avoit debarqué. Ils virent la place où il fit les ferrures de ses navires,

virés, & trouverent beaucoup de charbon aux environs avec des poutres creuſées, qui avoient ſervi de mangeoirs aux chevaux. Enſuite les *Indiens* montrerent l'endroit où l'on avoit tué dix ſoldats de *Narbaez*, & firent connoître par ſignes & par paroles les principales avantures de ce Capitaine. Car les habitans de cette côte avoient retenu quelques mots d'*Eſpagnol*, ils tâchoient même chaque jour d'en apprendre d'avantage. Cependant *Aniaſco* & ſes compagnons cherchoient avec beaucoup de ſoin dans le creux des arbres, & ſur leurs écorces, s'il ne ſe trouvoit point quelque memoire, où quelque écriture; ç'a toûjours été la coûtume de ceux qui les premiers ont découvert un païs, de laiſſer des inſtructions qui quelquefois ont été de grande importance. Mais voiant qu'ils ne rencontroient rien, ils ſuivirent la côte du Golfe juſqu'à la grande mer qui n'en étoit qu'à trois lieuës.

Aprés, lors que la marée fut baſſe, douze des plus excellens nageurs entrerent dans des batteaux à demi-écheüz; ils ſonderent l'entrée du Golfe, & la trouverent capable de porter de gros vaiſſeaux. Ils en laiſſerent des marques aux plus hauts arbres, afin que ceux qui viendroient en

ces quartiers prissent leurs mesures. Ensuite *Aniasco* retourna au Camp, où le General fut tres-aise de le voir, & d'apprendre qu'ils avoient découvert un bon port.

CHAP. VI.

*Parti de trente lances pour la Province d'*Hirriga.

TAndis que l'on étoit occupé à découvrir la côte, le General qui voioit approcher l'hiver mit ses soldats en garnison. Et comme il savoit que *Calderon* ne faisoit rien dans la Capitale d'*Hirriga*, il lui envoia ordre de le venir joindre. Cependant il fit amasser des vivres, & bâtir des maisons pour loger plus commodement ses gens. Il commanda aussi de fortifier la Ville d'*Apalaché*, afin de se mettre à couvert des insultes des Barbares, & il dépécha vers *Capasi* avec des presens pour le porter à la paix. Mais ce *Cacique* n'écouta aucune proposition, & se retrancha dans une forêt tres-difficile. Comme *Soto* perdit la pensée de le gagner, il ordonna à *Aniasco* qui avoit du courage & du bonheur, de partir avec trente lances pour *Hirriga*. Ce commandement fut rude; car

car le voiage étoit d'environ cent cinquante lieuës & l'on couroit de grands dangers. Il falloit paſſer parmi des peuples hardis, vaillans & ennemis declarez; & franchir des fleuves avec des marais tres-facheux. Toutefois, malgré toutes ces conſiderations les trente *Eſpagnols* entreprirent courageuſement le voiage, & firent de tres-belles actions. Mais je les plains de n'avoir qu'un *Indien* pour les raconter. Neanmoins pour leur rendre ce que je puis, je raporterai les noms de ceux qui ſont venus à ma connoiſſance. *Jean de Soto*, *Aniaſco*, *Arias*, *Cacho*, *Atienſa*, *Cordero*, *Silveſtre*, *Eſpinoſa*, *Fernande*, *Carillo*, *Atanaſio*, *Abadia*; *Cadena*, *Segredo*, *Argote*, *Sanchir*, *Pechado*, & *Moron*. Celui-ci avoit le nez ſi fin, qu'il eventoit mieux qu'un chien de chaſſe. Car allant pluſieurs fois dans l'Ile de *Cuba* chercher avec ſes compagnons des *Indiens* qui s'étoient revoltez, & qui avoient pris la fuite, il les ſuivoit à la trace dans les buiſſons, dans le creux des arbres, & dans les cavernes où ils s'étoient cachez. Il ſentoit auſſi le feu de plus d'une lieuë, parce que ſouvent ſans avoir vû ni clarté, ni fumée, il diſoit à ceux qui l'accompagnoient qu'il y avoit du feu prés d'eux, & il

le trouvoient à demi-lieuë, ou à une lieuë de là.

Ces trente lances partirent d'*Apalaché* le vingtiéme d'Octobre de l'année mil cinq cens trente-neuf. Ils étoient bien montez, & avoient le casque en tête, le corselet sur l'habit, la lance en main, avec quelques provisions dans leurs valises. En cet état ils sortirent avant le jour, afin que les *Indiens* ne les apperçûssent pas, & ne s'allassent point saisir des passages. Ils marcherent en diligence, ils galoperent même fort souvent, & tuerent sur le chemin quelques Barbares par qui ils apprehendoient d'être découverts. Ils continuerent ainsi leur route, & arriverent au marais d'*Apalaché* qu'ils traverserent heureusement. Comme ils avoient fait plus de treize lieuës ce jour-là, vingt Cavaliers se reposerent, & les autres veillerent de peur de surprise. Aprés ils marcherent douze lieuës par le païs desert, depuis le marais d'*Apalaché* jusqu'à la ville d'*Ossachile*.

Mais dans la crainte d'être vûs, & qu'on ne leur gagnât les passages, ils firent alte vers le soir, & traverserent sur le minuit *Ossachile* au petit galop. Une lieuë au de là, ils s'éloignerent de leur route pour

pour prendre le reſte de la nuit un peu de repos, & ſe tinrent ſur leurs gardes à leur maniere. A la pointe du jour, ils ſe remirent au petit galop, à cauſe qu'il y avoit du monde par les champs, & qu'ils craignoient d'être découverts. Ils coururent cinq lieuës, de l'endroit où ils ſe repoſerent juſqu'au fleuve d'*Oſſachilé*, & fatiguerent extrémement leurs chevaux. Mais lors qu'ils approcherent de ce fleuve, *Silveſtre* prit les devans, & comme il vit que l'eau n'étoit pas ſi groſſe que quand les troupes la traverſerent, il ſe jetta dedans, & gagna heureuſement l'autre bord.

Aniaſco & tous les autres le ſuivirent, dès qu'ils furent paſſez ils repurent. Ils continuerent enſuite leur chemin au petit pas, & firent quatre lieuës depuis cette riviere juſqu'à *Vitachuco*, où appreheudant d'être obligez de ſe battre contre les *Indiens*, ils reſolurent de piquer à toute bride; mais lors qu'ils furent dans cette ville, l'état où ils la trouverent les raſſeura. Elle étoit abandonnée, les maiſons ruinées entierement, & les ruës jonchées de Barbares tuez a. Les *Indiens*

a C'étoient ceux qu'on maſſacra, lors *Vitachuco* fut tué.

détruisirent de la sorte cette place, dans la pensée qu'elle étoit malheureuse. Ils laisserent aussi les morts sans sepulture, parce qu'ils les regardoient comme des miserables qui n'avoient pû executer leur dessein, & qui devoient être la proie des bêtes; châtiment dont ils puniſſent ceux qui ont mal réüſſi à la guerre.

Le parti étoit à peine hors de *Vitachuco*, qu'il rencontra deux *Indiens* qui chaſſoient, & qui avoient l'air de gens de qualité. Comme ces Barbares virent les Chrêtiens, ils se retirerent sous un noier; mais l'un d'eux ne croiant pas être en seureté, s'enfuit vers une forêt du côté du chemin, deux Cavaliers prirent les devans, & l'attraperent. Pour l'autre *Indien* qui avoit du cœur, la fortune le favorisa. Car tenant la fléche posée sur son arc, il fit tête aux Cavaliers, & les menaça de tirer s'ils l'approchoient. Quelques-uns irritez de sa hardiesse, voulurent l'aller percer à coups de lances.

Mais *Aniasco* leur dit qu'il étoit indigne d'eux de vouloir ôter la vie à ce temeraire; & qu'au lieu où ils se trouvoient, ils ne devoient point s'expoſer à se faire bleſſer ni tuer. Ainsi il les détourna du chemin qui étoit prés du noier, & leur com-

commanda d'avancer au petit galop. Le Barbare cependant leur presentoit son arc à mesure qu'ils défiloient; puis il commença à leur crier qu'ils étoient des lâches de ne l'avoir osé attaquer, & ils leur dit plusieurs autres injures accompagnées d'orgueïl & de menaces. A sa voix les *Indiens* de côté & d'autre de la route accoururent, & se mirent à s'appeller pour leur couper le passage. Toutefois les trente *Espagnols* se tirerent de là, & arriverent dans une plaine où ils prirent un peu de repos. Ils firent ce jour-là qui étoit le troisiéme de leur marche dix-sept lieuës, & le quatriéme autant par la Province de *Vitachuco*. Mais les peuples de cette contrée indignez de ce qui s'étoit passé, tâcherent à vanger sur eux la défaite de leurs gens. Ils dépêcherent du monde pour avertir de la route des Chrêtiens, afin qu'on se faitsit des avenuës. Les Cavaliers qui découvrent cela, piquent à toute bride, attrapent les Messagers & en tuent sept à coups de lances. Ils arriverent ce jour-là sur le soir dans une tres-belle plaine; où n'entendant aucun bruit ils reposerent quelque-tems. Ils partirent de là aprés minuit, & au lever du Soleil ils avoient fait cinq lieuës, &

étoient venus au fleuve d'*Ocali*. Ils croioient le rencontrer moins gros que de coûtume; mais ils trouverent l'eau débordée, rapide qui tournoit en beaucoup d'endroits, & marquoit le gouffre qu'elle couvroit. Les ennemis d'ailleurs accouroient aux bords du fleuve, & s'encourageoient par des cris les uns les autres pour en deffendre le paſſage.

Les *Eſpagnols* alors conſiderant le danger qui les menaçoit, & que pour échaper il ne falloit pas perdre le tems en de vaines deliberations, nommerent douze d'entre eux pour gagner l'autre bord, afin de les favoriſer lors qu'ils paſſeroient. Ils ordonnerent auſſi que quatorze couperoient des branches, dont ils feroient des traîneaux pour mettre leur équipage, avec ceux qui ne pouvoient nager, & que les autres reſiſteroient aux Barbares qui accouroient pour empêcher qu'on ne traverſât. Cet ordre donné, les douze Cavaliers reſolurent de mourir, ou de venir à bout de leur deſſein. Ils pouſſent leurs chevaux dans le fleuve, le caſque en tête, la côte de maille ſur la chemiſe, avec la lance en main, & onze gagnent heureuſement une ouverture à l'autre bord. *Cacho* ſeul n'y put arriver, à cauſe

se que son cheval n'eut pas la force de rompre la violence de l'eau. Il fut donc contraint de se laisser aller le long du fleuve pour chercher quelque sortie. Comme il n'en trouva point il se vit forcé d'implorer le secours de ses compagnons qui coupoient du bois. Quatre se jetterent dans l'eau & le sauverent. Mais laissons ces Cavaliers, & considerons ce que fait le General en *Apalachi*.

CHAP. VII.

Prise de Capasi.

Soto ennuié de voir ces Barbares à ses trousses, crut que s'il pouvoit avoir *Capasi*, il les reduiroit sans peine. Il s'enquit donc avec soin de sa retraite, & il apprit qu'il étoit à huit lieuës de l'armée dans une épaisse forêt, où il pensoit être en seureté, tant à cause de la situation du lieu que des marais, & des gens qu'il avoit pour le defendre. Sur cette nouvelle le General prit des soldats autant qu'il lui en falloit, il alla en personne pour se saisir du *Cacique*; aprés beaucoup de travail il se rendit en trois jours à l'endroit de la forêt, que les *Indiens* avoient fortifié. C'étoit une place dont ils avoi-

ent abatu le bois, & où l'on n'abordoit que par une avenuë fort étroite, & de demi-lieuë de long. Mais de cent pas en cent pas, il y avoit de bonnes paliſſades avec des pieux, & chaque paliſſade étoit bien deffenduë. Voilà le lieu où *Capasi* s'étoit retiré avec un grand nombre de ſes ſujets, qui avoient reſolu de perdre plutôt la vie, que de voir leur Seigneur au pouvoir des ennemis. Enfin *Soto* étant arrivé à l'avenuë qui menoit au retranchement où étoit le *Cacique*, il trouva des gens determinez à lui deffendre l'entrée; & au même tems il fit donner. Mais comme le chemin étoit ſerré, il n'y eut que les premiers qui ſe battirent, & qui aprés avoir eſſuié quelques coups de flêches, gagnerent l'épée à la main, la premiere & la ſeconde paliſſade. Ils en arrachent les pieux & coupent les liens qui les attachoient. Les Barbares tirent & en bleſſent quelques uns. Les *Eſpagnols* s'encouragent de plus en plus, avancent tête baiſſée juſqu'à la troiſiéme baricade qu'ils forcent, gagnent ainſi toutes les autres, & viennent pied à pied malgré la reſiſtance des ennemis, juſqu'au lieu où étoit *Capasi*.

Les

Les *Indiens* alors qui voient leur *Cacique* en danger redoublent leurs efforts, se jettent à travers les épées & les lances, & se battent en desesperez. Nos gens de leur côté donnent avec vigueur, & ne perdent point de vûë *Capasi*, de crainte qu'il ne leur échape. Le General sur tout fait paroître son courage, combat en veritable Capitaine à la tête des siens, & les anime par son exemple & par ses paroles. Enfin les Barbares manquans d'armes deffensives plient, les *Espagnols* font un dernier effort, & les taillent presque tous en pieces.

Le *Cacique* qui voit le carnage qu'on a fait de ses sujets, & que ceux qui restent ne le peuvent plus deffendre, leur commande de mettre bas les armes, & au même moment ils viennent embrasser les genoux de *Soto*, & le conjurent avec larmes de pardonner à leur Seigneur, & d'ordonner qu'on leur ôte plûtôt la vie que de lui faire aucun déplaisir. Le General touché de cette generosité se laissa fléchir, à condition qu'ils demeureroient dans l'obeïssance.

Capasi vint salüer *Soto*, qui le reçût fort civilement, tres-aise de le tenir en son pouvoir. Ce *Cacique* étoit appuié de quel-

quelques *Indiens* qui l'aidoient à marcher, parce qu'il étoit extraordinairement gros. Il ne pouvoit ni faire un pas, ni se tenir sur ses pieds; de sorte qu'on le portoit dans un brancard par tout où il vouloit aller, & dans sa maison il marchoit à quatre pattes. Cette pesanteur fut cause qu'il ne put se retirer fort loin.

CHAP. VIII.

Capasi *va pour reduire ses sujets & se sauve.*

APrés la prise de *Capasi*, le General retourna au quartier, dans l'esperance que les *Indiens* ne harceleroient plus les troupes, mais il en arriva tout autrement. Irritez de la prison de leur *Cacique*, & n'étant plus occupez à le garder, ils faisoient plus de desordre que de coûtume. *Soto* en colere de cela, se plaignit à *Capasi*, que ses sujets méconnoissoient le bon traitement qu'on lui faisoit. Que même a leur égard ils étoient obligez d'en user d'une autre sorte. Qu'il n'avoit ni ravi leurs biens, ni ravagé leurs terres; & que s'ils ne l'avoient attaqué il n'auroit jamais permis qu'on eut bleſſé, ou tué personne. Qu'ainsi il leur commandât de ne

plus

plus dresser d'embûches aux troupes. Qu'autrement il leur feroit une guerre ouverte, & mettroit tout à feu & à sang. Qu'il considerât enfin que dans l'état où la fortune l'avoit reduit, les *Indiens* traitoient si cruellement les *Espagnols*; qu'ils les pourroient obliger à quelque violence envers lui, & porter la desolation dans sa Province.

Capasi repliqua avec respect, & apparamment avec reconnoissance, que la conduite de ses sujets lui déplaisoit d'autant plus, que depuis sa prison, il leur avoit envoié ordonner de ne faire aucune insulte aux *Espagnols*; mais que tout le soin qu'il s'étoit donné pour cela avoit été inutile. Qu'ils tenoient pour suspects les messagers qu'il leur dépêchoit; & ne pouvoient croire les bons traitemens qu'on lui faisoit. Qu'au contraire ils se l'imaginoient plûtôt chargé de chaînes, & exposé à toutes sortes d'injures. Qu'il prioit donc le General de commander à quelques-uns de ses soldats, de l'accompagner jusqu'à six lieuës du Camp, en une forêt où il trouveroit tous les plus braves de ses vassaux. Que là il les appelleroit par leur nom. Que leur aiant raconté les faveurs qu'il avoit reçûës, ils cesseroient tout

tout acte d'hostilité, & que c'étoit l'unique moien de les reduire.

Le General touché de ces raisons, fit écorter le *Cacique* par une compagnie de Cavalerie & d'Infanterie, jusqu'au lieu où il asseuroit qu'étoient ses sujets, & il ordonna sur tout aux Capitaines de prendre garde au Barbare. Ensuite ils partirent avant le jour, & aprés six lieuës de marche vers le midi, ils arriverent au bois où les *Indiens* s'étoient retirez. Le *Cacique* y fit aller aussi-tôt trois de ses gens. Mais à peine y furent-ils, qu'ils revinrent avec douze autres, ausquels il commanda d'avertir les principaux de ses sujets, de se joindre & de se presenter le lendemain devant lui, parce qu'il avoit à leur communiquer des choses qui regardoient leur gloire & leur interêt. Les *Indiens* entrerent aussi-tôt dans la forêt avec cet ordre. Cependant les *Espagnols* mirent des sentinelles par tout, ils reposerent la nuit, satisfaits de la conduite de *Capasi*, & dans la pensée de retourner glorieusement au Camp. Mais lors que le jour parut, ils connurent que la plus belle esperance est souvent trompeuse; ils ne trouverent plus le *Cacique*, ni pas un des Barbares qui l'avoient accompagné. Surpris

pris de cette avanture, ils se demandoient les uns aux autres la maniere dont la chose s'étoit passée; & comme l'on répondit qu'il étoit impossible qu'il se fut sauvé, parce que les sentinelles asseuroient qu'elles avoient veillé toute la nuit; on crut que *Capasi* avoit imploré le secours de quelque demon, & qu'il en avoit été emporté. Ce qu'il y a de certain est, que les *Espagnols* étant fatigués s'endormirent, & que le Barbare qui vit une belle occasion de s'échaper, se traîna sans bruit à quatre pattes; & que tandis qu'il se sauvoit, il trouva en embuscade quelques-uns de ses sujets qui l'enleverent. Le Ciel sans doute favorisa en cette rencontre les *Espagnols*. Car si dans le tems qu'ils reposoient, les *Indiens* fussent venus fondre sur eux, ils les eussent égorgez. Mais tous transportez de joie, ils ne songerent qu'à mettre leur Seigneur en seureté; aussi ils le cachoient tres-bien, & on le chercha inutilement tout le jour. Du reste ils se contenterent de se moquer des *Espagnols*, & de leur dire quelques injures, de sorte qu'on retourna au Camp sans peril; mais dans la plus grande confusion du monde, d'avoir laissé échaper le prisonnier. On s'excusoit sur ce que la nuit qu'il s'é-

s'étoit ſauvé. l'on avoit oüi un bruit extraordinaire, & qu'ayant été gardé avec tant de ſoin, il falloit qu'un Demon l'eut emporté.

Le General qui voioit que la faute ne ſe pouvoit reparer, ne voulut faire affront à perſonne. Il feignit d'ajoûter foi à tout ce qu'on lui diſoit; que les *Indiens* étoient de grands Sorciers, & qu'ils faiſoient des choſes tres ſurprenantes. Neanmoins quelque bonne mine qu'il fit, il fut ſenſiblement touché de la negligence de ſes Officiers.

CHAP. IX.

Suite de la marche des trente lances.

LOrs que le traîneau fut fait, les ſoldats le jetterent dans l'*Ocali* avec de longues cordes, & deux nageurs en porterent l'une à l'autre bord à onze de leurs compagnons. Cependant les *Indiens* accoururent avec de grands cris; mais ceux qui étoient paſſez leur reſiſterent vigoureuſement; & aprés avoir percé à coups de lances les plus avancez, les autres n'oſerent les attendre; ſi bien que les *Eſpagnols* furent maitres de la campagne. Au deçà du fleuve, parce que les ennemis n'é-

n'étoient pas en grand nombre, il n'y avoit que quatre Cavaliers [a] qui leur fissent tête. Deux caracoloient vers le haut, & les autres vers le bas, à cause que les Barbares abordoient de ces deux côtez.

Ces Cavaliers les amusérent si adroitement, qu'on eut le tems de traverser plusieurs fois avec le traîneau. La premiere, on porta les habits de ceux qui étoient à l'autre bord; car n'aiant que leur cotte de maille sur leurs chemises, il soufloit un vent de Nord qui les geloit: La seconde fois, on passa les harnois & les valises avec ceux qui ne pouvoient nager. La plûpart des autres impatiens de se battre traversérent l'*Ocali* à la nage; & à mesure qu'ils passoient, ils se joignoient à ceux qui étoient aux mains avec les *Indiens*. Si bien qu'il y demeura seulement au deça du fleuve deux Cavaliers des quatre qui soûtenoient l'ennemi, & qui passérent en cette sorte. Tandis que l'un faisoit entrer son cheval dans le fleuve, & s'accommodoit sur le traîneau, l'autre repoussoit les Barbares. Comme il vit qu'il les

[a] L'Auteur repete que les autres coupoient du bois, mais cela est dit au *ch.* 6.

les avoit chaſſez aſſez loin, il retourne à toute bride, délie la corde qui attachoit le traîneau au bord, & traverſe l'*Ocali* avec ſon compagnon. Les *Indiens* fondent de furie ſur eux, mais inutilement, tout conſpiroit en faveur des Cavaliers.

Sur les deux heures aprés-midi, que les *Eſpagnols* eurent tous achevé de paſſer; ils prirent le chemin de la ville d'*Ocali*, pour ſoulager *Cacho* gelé de froid & abatu de fatigues. Les *Indiens* qui les apperçûrent, ſe preparerent à leur en défendre l'entrée. Mais ils ne reſiſterent que pour favoriſer la retraite de leurs gens, & lors qu'ils ſûrent qu'ils s'étoient ſauvez dans la forêt, ils ſe retirerent. Les Cavaliers auſſi-tôt entrerent dans la ville, & ſe mirent au milieu d'une grande place, de crainte de ſurpriſe, s'ils ſe logeoient dans les maiſons. Aprés ils allumerent quatre grands feux à quelque diſtance des uns des autres, & dans cet eſpace ils placerent *Cacho*. Ils le couvrirent d'habits, ils lui donnerent une chemiſe dont il reçût beaucoup de ſoulagement, & demeurerent là le reſte du jour. Mais comme *Cacho* n'étoit pas encore en état de ſuivre, & qu'il y avoit du danger à s'arrêter plus long-tems, à cauſe que les Barbares ſe pouvoient aſſemble

pou

pour leur couper chemin, ils redoublerent leurs soins, afin de rétablir promptement leur compagnon. Ils firent aussi repaître leurs chevaux, ils reparerent les harnois, & prirent des pruneaux, des raisins, & autres fruits secs qu'ils trouverent en abondance.

Ensuite, lors qu'il fut nuit, ils poserent des vedetes, & battirent l'estrade aux environs, & sur le minuit deux Cavaliers oüirent un bruit, comme de gens qui marchoient. L'un d'eux pique & en vient avertir la troupe. Cependant l'autre demeure pour reconnoitre plus asseurément ce que c'étoit, & appercevant à la clarté de la Lune un gros d'*Indiens* qui s'avançoit vers *Ocali*, il court à toute bride en donner avis. On mit incontinent *Cacho* à cheval, & parce qu'il ne s'y pouvoit bien tenir, on l'attacha à la selle avec ordre à un Cavalier d'en prendre soin. Là dessus ils partent & marchent avec tant de diligence, qu'à la pointe du jour ils avoient déjà fait six grandes lieuës.

Ils allerent de la sorte lors qu'ils traverſoient des endroits fort peuplez, ils tuoient même ceux qu'ils trouvoient pour ne point découvrir leur route: mais par les lieux inhabitez ils marchoient au petit pas, afin

de donner haleine aux chevaux, & de galoper en cas de besoin. Ce jour-là qui étoit le sixiéme de leur voiage, ils firent près de vingt lieuës, tant par la contrée d'*Ocali* que par la Province d'*Acuera*. Le lendemain *Atiensa* fut frappé de maladie, & quelques heures aprés il mourut dans la marche sur son cheval. Ses compagnons qui ne s'étoient point arrêtez pour le soulager, ne croiant pas son mal dangereux, furent sensiblement touchez que dans une conjoncture si fâcheuse, la mort leur eût ravi ce Cavalier. Comme la douleur en ces rencontres est inutile, & qu'ils devoient promptement avancer, ils firent une fosse où ils enterrerent *Atiensa*, & continuerent leur route. Ils marcherent ce jour-là vingt lieuës, & arriverent au Soleil couchant au grand marais. Ce sont sans doute des choses surprenantes que ces longues traites, & ceux qui n'ont pas été presens à la conquête de la *Floride* auront peine à les croire. Neanmoins il n'y a rien de plus veritable, les Cavaliers firent en sept jours cent six lieuës, qu'il y a d'*Apalaché* au grand marais. Ils le trouverent si enflé que les eaux qui y entroient & en sortoient avec impetuosité sembloient des bras de mer. Pour moi je me trou-

ve

ve ſi ſurpris toutes les fois que je conſidere le travail des chevaux à paſſer ces ſortes de lieux, que je croi qu'ils n'auroient pû endurer tant de fatigues, ſi l'on ne les eût nourris de gros millet. L'uſage effectivement en eſt excellent & donne de nouvelles forces aux animaux qui en mangent. C'eſt pourquoi les peuples du *Perou* qui ſe ſervent de moutons pour bêtes de charge, ne les nourriſſent que de cette ſorte de legume, ce qui les rend vigoureux & propres à porter la peſanteur d'un homme.

Les Cavaliers paſſerent donc la nuit ſur le bord du marais, & eurent ſi froid qu'ils furent contraints d'allumer pluſieurs feux, & cela leur fit craindre que les *Indiens* ne les apperçûſſent; car vingt ſeulement les euſſent empêchez de traverſer. Ils les auroient même tuez aiſement, parce que de leurs batteaux ils pouvoient tirer ſur eux ſans danger. Nos gens d'ailleurs n'avoient ni piſtolets, ni arbalêtes, & il leur étoit impoſſible de s'aider de leur chevaux. Ainſi ils paſſerent la nuit dans une continuelle apprehenſion, & ſe preparerent au travail du jour ſuivant.

CHAP. X.

Continuation du voiage des trente lances jusqu'à Hirriga.

LA nuit que les Cavaliers étoient sur le bord du marais, *Jean* de *Soto* un de leurs compagnons mourut de mort subite. Un autre à l'instant même s'enfuit, disant, que puis qu'ils mouroient si promptement la peste étoit parmi eux. Mais comme il quittoit on lui cria qu'il portoit cette maladie avec lui, qu'elle ne l'abandonneroit point en quelque lieu qu'il allât. Que d'ailleurs il étoit éloigné de son païs, qu'il ne pouvoit où s'arrêter, & feroit bien mieux de demeurer avec les autres. Ces paroles l'obligerent de se rejoindre à ceux qui prioient Dieu pour *Jean* de *Soto*; toutefois dans la creance qu'il étoit mort de peste, il n'osa aider à le mettre en terre.

Quand le jour parut, les Cavaliers se mirent en état de traverser le marais, & virent avec joie que l'eau étoit abaissée. Huit d'entre eux racommoderent le pont qui étoit étroit & méchant, & passerent dessus portant les selles de leurs chevaux. Comme les chevaux ne pouvoient passer

sur

ſur ce pont, tous ſe dépoüillerent & les menerent dans l'eau, juſqu'à l'endroit où il n'y avoit plus de pied. Mais à cauſe qu'elle étoit trop froide, les chevaux ne vouloient point ſe mettre à la nage. Pour les y obliger, on attacha à leurs licous de longues cordes, que quatre ou cinq des plus excellens nageurs tiroient juſqu'au milieu de l'eau, tandis que les autres les frappoient avec des houſſines. Toutefois c'étoit inutilement, car ils reculoient, & ils ſe fuſſent plutôt laiſſé tuer que d'avancer. Quelques-uns neanmoins à force de coups ſe jettoient à la nage, mais ils rebrouſſoient promptement & entraînoient les nageurs, ſans pouvoir être arrêtez par *Arias*, & les autres qui étoient derriere. A la fin le cheval d'*Aniaſco* paſſa avec celui de *Silveſtre*. Et comme ceux auſquels ils appartenoient étoient de l'autre côté, ils les ſellerent & monterent deſſus, pour être en état de s'oppoſer à l'ennemi s'il venoit écarmoucher. Il y avoit déja quatre heures qu'*Arias* & ſes camarades étoient dans l'eau à ſouffrir le froid, & à faire des efforts inutiles. Si bien qu'ils ſe trouvoient extraordinairement abbatus, & commençoient à deſeſperer de leur vie.

Aniasco irrité de cette longueur s'approche à cheval auprés du pont, & maltraite de paroles *Arias* qui ne pouvoit faire avancer les chevaux. *Arias* qui connoissoit que ce n'étoit ni sa faute, ni celle de ses compagnons, & qui trouvoit fort étrange qu'aprés les maux qu'ils avoient soufferts on en usât ainsi, répondit que c'étoit mal agir que de parler de la sorte. Qu'*Aniasco* devoit considerer qu'ils geloient malheureusement dans l'eau sans pouvoir rien faire avec tous leurs efforts. Qu'il mît lui-même pied à terre, & qu'on verroit les merveilles qu'il feroit. *Arias* pousla encore plus loin son ressentiment; car lors qu'on est une fois en colere on a peine à se moderer. Enfin la liberté de ce Cavalier fit rentrer *Aniasco* en lui-même, & l'obligea de condamner son humeur brusque, qui contraignit plusieurs fois à perdre le respect qu'on lui devoit. Cela instruit ceux qui ont quelque pouvoir dans les armées, & leur fait connoître qu'il faut gagner le soldat par la douceur. Qu'en matiere de commandement l'exemple est plus puissant que tous les discours. Et que si l'on est forcé de reprendre les personnes, on le fasse en des termes qui ne sont point offensans.

A-

Aniasco & *Arias* étant donc remis, on continua de harceler les chevaux; & sur le milieu du jour que le Soleil avoit plus de force & temperoit la froidure, ils commencerent à passer, mais lentement qu'il étoit plus de trois heures aprés-midi avant qu'ils fussent de l'autre côté. Les *Espagnols* alors faisoient pitié, fatiguez, languissans, dépourvûs generalement de toutes choses. Neanmoins ils prirent cœur en consideration du peril qu'ils avoient passé, & dont ils avoient eu tant de crainte. Car si l'ennemi les eut attaqués dans le passage, & qu'ils eussent été obligez de combattre, ils étoient perdus. Mais par bonheur les Barbares ne parurent point, à cause qu'allant presque tout nuds l'hiver, ils ne sortent que tres-rarement de leurs maisons. Enfin, comme nos gens furent hors du marais, ils camperent tout proche dans une plaine, ils firent de grands feux, à cause qu'ils avoient extrémement froid, ils reprirent leurs forces peu à peu, & se réjoüissent, parce que de là jusqu'à *Hirriga* il n'y avoit plus de méchans chemins.

La nuit venue ils reposerent, & avant le jour ils continuerent leur route, sur laquelle aiant rencontré cinq *Indiens*, ils

les percerent à coups de lances, de crainte d'en être découverts: ils firent ce jour-là treize lieuës, & s'arrêterent la nuit dans une belle plaine. Mais le lendemain avant que le Soleil fut levé ils délogerent, & passerent qu'il étoit matin prés d'*Urribaracuxi*, où de peur des habitans ils ne voulurent pas entrer. Ils marcherent quinze lieuës ce jour-là qui étoit le dixiéme de leur voiage, & reposerent une partie de la nuit à trois lieuës de *Mucoço*. Sur le minuit ils recommencerent à marcher; & au bout de deux lieuës, ils virent du feu dans un bois à côté de leur route. *Moron* qui avoit senti ce feu, leur en avoit donné avis auparavant, même depuis leur en aiant encore parlé, ils l'apperçûrent presque aussi-tôt.

Les *Espagnols* surpris d'une chose si extraordinaire allerent droit à ce feu, & trouverent autour plusieurs *Indiens* avec leurs femmes & leurs enfans, qui faisoient rôtir du poisson. C'étoit des sujets de *Mucoço*; neanmoins on les prit pour savoir si leur Seigneur avoit entretenu la paix. Car il fut resolu que s'il se trouvoit des plaintes contre lui, l'on envoieroit ses sujets aux *Havanes*. On fondit donc à toute bride sur eux; on en attrapa dix-neuf,

les

les autres s'enfoncerent dans la forêt, & se sauverent à la faveur de l'obscurité. Les prisonniers reclamoient *Ortis*, & s'efforçoient de faire ressouvenir les *Espagnols* des bons offices qu'on leur avoit rendus en sa personne, ce qui ne servit de rien. Cependant les Cavaliers voiant qu'ils ne pouvoient plus avoir d'*Indiens*, ils se mirent à déjeuner du poisson qui étoit là, & que la faim dont ils étoient pressez leur fit trouver excellent, quoi qu'il fût couvert de la poudre que les chevaux avoient fait voler dessus. Ensuite prenant une route qui alloit à la traverse, ils s'éloignerent de *Mucoço*, & au bout de cinq lieuës, *Cacho* avoit recouvert ses forces. L'alarme que les ennemis avoient donnée lors que l'on étoit à *Ocali*, avoit fait une telle impression sur son esprit, qu'aidé de la vigueur de son âge, il se trouva gueri du mal que le froid & la fatigue lui avoient causé, & il servoit aussi vigoureusement que les autres. Mais son cheval ne put passer outre, & on le laissa dans un pré, aprés lui avoir ôté la selle & la bride qu'on mit à un arbre, afin que si quelque *Indien* s'en vouloit servir, il eut tout ce qu'il falloit pour monter dessus.

A-

Aprés on continua à marcher, mais lors que l'on approcha à une lieuë d'*Hirriga*, où il y avoit quarante chevaux & quatre-vingts hommes de pieds, la peur prit les Cavaliers, de voir qu'ils ne rencontroient ni trace d'homme, ni de cheval. Ils ne pouvoient s'imaginer que *Calderon* qui étoit dans cette place ne fut pas venu se promener aux environs. Ils crurent donc ou que la garnison avoit été égorgée, ou qu'elle s'étoit retirée sur les brigantins qu'on lui avoit laissez. Dans cette creance ils avoient de la tristesse, se consideroient éloignez de l'Armée, dépourvûs de vivres & de vaisseaux pour se retirer par mer. Ils repassoient sur les maux qu'ils avoient soufferts dans leur voiage, & desesperoient de retourner jamais à *Apalaché*. Cependant parmi de si facheuses inquietudes il resolurent que s'ils ne trouvoient leurs gens à *Hirriga*, ils camperoient dans un lieu de la forêt la plus proche où il y auroit de l'herbe. Que tandis qu'ils se delasseroient, ils tuëroient les chevaux moins utiles, & qu'aprés les avoir mis par morceaux pour vivre sur le chemin, ils tenteroient leur retour. Ils se flatoient que si on les tuoit, ils auroient

ent du moins en mourant la consolation de s'être mis en état de faire leur devoir; & que si la fortune les favorisoit ils auroient de la satisfaction & de l'honneur. Là-dessus ils continuerent hardiment leur route, & se rendirent à *Hirriga*.

CHAP. XI.

Arrivée du parti à Hirriga.

LEs Cavalieres arrivez à un petit marais à demi-lieuë d'*Hirriga*, trouverent quelques passées de cheval, & ils en furent extrémement rejoüis. Leurs chevaux même qui ne se pouvoient presque soûtenir reprirent cœur, ils flairoient les pas qu'ils rencontroient, & n'allant plus que par bonds, il sembloit qu'ils sortissent de l'écurie. Ainsi les *Espagnols* marcherent en diligence, & arriverent au Soleil couchant à la vûë d'*Hirriga*. Quelques Cavaliers de la garnison sortoient alors à cheval, pour battre l'estrade autour de la place, & alloient deux à deux la lance en main.

Aniasco & ses compagnons qui les apperçûrent se mirent dans le même ordre; & comme si ç'eut été pour courre en des rejoüissances publiques, ils piquerent au pe-

petit galop à la rencontre les uns des autres; ce qui fut tres-agreable. Au bruit qu'ils faisoient, *Calderon* & le reste de la garnison sortirent de la ville. Ils prirent plaisir à voir les courses d'*Aniasco* & de ses gens, & les reçûrent avec toutes les marques d'une grande affection. *Aniasco* & ses compagnons leur témoignerent aussi leur joie; & de part & d'autre on demeura long-tems à s'embrasser. Ensuite sans que la garnison s'informât de la santé de *Soto*, ou de l'état de l'Armée, elle s'enquit seulement s'il se trouvoit beaucoup d'or dans la Province d'*Apalaché*. Tant le desir de ce metal a de puissance sur l'esprit des hommes, & leur fait facilement oublier leur devoir.

Le voiage d'*Aniasco* & de ceux qui l'accompagnoient dura onze jours. On en passa deux à traverser l'*Ocali* & le grand marais, si bien qu'en neuf on fit plus de cent cinquante lieuës, qu'il y a d'*Apalaché* à la ville d'*Hirriga*. Mais par les maux que ces Cavaliers ont souffert, on peut aisément juger des peines des autres *Espagnols*, qui ont conquis le reste du nouveau monde si vaste dans son étenduë, & si redoutable pour la valeur de ses habitans.

Tou-

Toutefois il se trouve des personnes qui oüissent du fruit des travaux de ceux qui ont acquis à la Couronne d'*Espagne* tant de riches Roiaumes, & qui se moquent des fatigues qu'ils ont euës à les subjuguer. Comme ils en possedent les biens sans peine, ils pensent qu'on les a gagnez de même, & ils se trompent lourdement.

Aniasco arrivé à *Hirriga*, s'enquit si les *Indiens* de la Province de *Mucoço* & de celle où il étoit n'avoient point rompu la paix. Et au même tems qu'il eut apris, qu'on étoit satisfait de leur conduite, il renvoia les prisonniers avec ordre à leur *Cacique* de venir au quartier, & d'y amener des gens pour enlever les vivres, & les autres choses dont on lui vouloit faire present. Il les chargea aussi d'avoir soin du cheval qu'on avoit laissé dans leur contrée; & là-dessus ils prirent la route de leur païs, pleins de joie de recouvrer leur liberté. *Mucoço* trois jours aprés arriva avec le cheval, dont quelques *Indiens* portoient la bride & la selle, parce qu'ils ne les lui avoient pû mettre. Il embrassa avec affection *Aniasco* & ceux de sa suite, il s'enquit civilement de la santé du General, & les supplia de lui raconter le

suc-

ſuccez de la conquête, les circonſtances de leur voiage, les combats qu'il avoit fallu donner, les rencontres qu'ils avoient euës, avec la faim & les travaux qu'ils avoient ſoufferts. Qu'il ſeroit heureux s'il pouvoit obliger les *Caciques* du païs, à rendre obeïſſance aux *Eſpagnols*, à cauſe qu'ils ne pouvoient jamais vivre ſous une domination plus douce ni plus illuſtre que celle d'une nation ſi belliqueuſe.

Aniaſco aiant remarqué cette maniere obligeante, dont *Mucoço* les avoit reçûs en comparaiſon de leurs compagnons, qui d'abord ne s'étoient informez que des richeſſes que l'on avoit découvertes, il le remercia au nom de tous de l'affection qu'ils portoient aux *Eſpagnols*, & lui fit compliment ſur le ſujet de la paix qu'il avoit conſervée. Mais le *Cacique* répondit à ces civilitez avec tant d'eſprit, qu'il s'acquit l'eſtime, l'amitié & l'admiration de tout le monde. *Mucoço* poſſedoit auſſi de trés-belles qualités. Car ſans parler des avantages du corps, il avoit de la prudence, de la generoſité, & une certaine conduite qui charmoit les *Eſpagnols*. C'eſt pourquoi il en étoit aimé tendrement, & ils devoient à mon avis l'obliger avec adreſſe à ſe faire bâtiſer. Selon les lumie-

res

res naturelles qu'il avoit, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à le convertir à la foi, & c'eut été un heureux commencement. Mais les Chrétiens ne vouloient pas prêcher l'Evangile aux habitans de la *Floride*, qu'ils ne l'euſſent auparavant toute conquiſe.

Enſuite de cela, & durant quatre jours que *Mucoço* fut avec les *Eſpagnols*, il fit emporter plus de cinq cens quintaux de *Caçave*, qui eſt le pain qui ſe fait à *Cuba* — de la racine de *manioque*; pluſieurs manteaux, ſacs, caleçons, haut de chauſſes, ſouliers de cordes, & autres avec des cuiraſſes, des lances; en un mot toutes ſortes d'armes. On lui donna de plus, des voiles, des cordages, des ancres, des cables, & autres choſes pour les navires. Nos gens avoient de tout cela en abondance, & ils étoient bien-aiſes d'en laiſſer à *Mucoço* & à ſes ſujets.

CHAP. XII.

On execute les ordres du General.

LOrs que *Mucoço* eut fait enlever ce qu'on lui laiſſoit, on vit les ordres du General. Ils portoient qu'*Aniaſco* prit les brigantins demeurez dans la Baie du

S. Esprit, & qu'il razât la côte vers l'Occident, jusques au Golfe d'*Auté* qu'il avoit lui-même découvert. *Aniasco* visita donc les vaisseaux, il les remit en état, les remplit de toutes sortes de provisions, & choisit des gens pour l'accompagner. Il fut sept jours à se preparer, & comme il eut donné l'ordre du General à *Calderon* touchant son chemin, il fit ses adieux, se mit à la voile, prit sa route vers le Golfe d'*Auté*. Mais laissons-le voguer au gré du vent, & voions de quelle façon *Arias* execute ce qu'il devoit faire. On lui avoit commandé de prendre la caravele, d'aller aux *Havanes* vers *Isabelle* de *Bovadilla*, & de faire savoir le détail de la découverte. Il étoit aussi chargé de traiter de quelques affaires; mais elles ne regardent pas cette histoire, & je n'en parlerai point. *Arias* donc pour satisfaire à ce qui lui étoit prescrit, fait radouber la caravele, il l'équipe, se met sur mer, & arrive en peu de jours aux *Havanes*. Il fut reçû avec beaucoup de joie de la femme de *Soto*, & de tous les habitans de l'Ile, qui firent de grandes réjoüissances, à cause des nouvelles qu'on leur apportoit, & de la santé du General qu'ils comblerent de benedictions & de loüanges.

CHAP.

CHAP. XIII.

*Ce qui se passa aux environs d'*Hirriga *en l'absence de* Soto.

DUrant le sejour de *Calderon* à *Hirriga*, ses gens firent plusieurs jardins où ils semerent force raves, laituës & autres herbes. Ils amasserent diverses semences pour leurs besoins, au cas qu'ils s'établissent dans le païs. Les *Indiens* prirent aussi quelques *Espagnols*, ce qui arriva en cête sorte par la faute des *Espagnols* mêmes. Les Barbares avoient fait au bord de la Baie du *Saint Esprit* de grands lieux fermez de pierres seiches, pour la pêche des raies & des autres poissons qui entroient dans ces endroits, lors que la marée étoit haute, & qui lors qu'elle se retiroit, y demeuroient presque à sec. Cette pêche étoit grande, & les soldats de *Calderon* en joüissoient avec les *Indiens*. C'est pourquoi il prit un jour fantaisie à *Lopés* & à *Galvan* d'aller pêcher sans l'ordre du Capitaine. Ils se mirent dans un bateau, & menerent avec eux *Mugnos*, page de leur Commandant. Comme ils pêchoient il arriva dans de petites naceles quelques Barbares, qui en abordant dirent partie en *Indien*, & par-

tie en *Espagnol*, qu'il falloit que la pêche fut commune. *Lopés* qui étoit brutal leur répondit, qu'ils allassent servir de proie aux chiens, qu'ils n'avoient rien à partager avec eux; & aussitôt il mit l'épée à la main, & blessa un *Indien* qui s'étoit approché de lui. Les autres irritez de cette insolence, se jettent sur les trois *Espagnols*, assomment *Lopez* à coups de rames, laissent *Galvan* pour mort, & emmenent *Mugnos*, auquel ils ne firent rien en consideration de sa jeunesse. Quelques soldats de la garnison qui n'étoient pas loin de là, attirez par le bruit, & se doutant du desordre qui étoit arrivé vinrent au bateau, pour donner secours à *Lopez* & à *Galvan*: mais ils les trouverent morts, & *Mugnos* au pouvoir des Barbares. Ils enterrerent *Lopez* sur l'heure, & comme *Galvan* respiroit encore ils le secoururent si à propos, qu'ils le firent revenir à lui. Cependant il fut plus de trente jours à guerir, & même il demeura tout hébeté de ses blessures à la tête. Car lors qu'il racontoit ce malheur il disoit quand les *Indiens* nous tuerent *Lopez* & moi, nous fimes telle chose. Ses camarades qui se divertissoient de ses réveries, lui repliquoient qu'il n'y avoit que *Lopez* de tué, & que

pour

pour lui il n'étoit point mort, mais il s'opiniâtroit avec chaleur qu'il étoit tué & vivant tout ensemble, parce que Dieu lui avoit rendu la vie.

Quelque tems après, les *Indiens* prirent encore un soldat que l'on appelloit *Vintimilla* comme il pêchoit des ecrevisses de mer dans la basse marée, au pied d'une forêt, entre la ville d'*Hirriga* & la Baie du *S. Esprit*. Les Barbares cachez dans le bois le voiant seul s'approcherent, & lui dirent doucement qu'il falloit partager la pêche. *Vintimilla* qui les pensoit effrier, leur repartit fierement qu'il n'avoit aucun partage à faire. Les *Indiens* offensez qu'un homme seul osât leur parler avec tant d'orgueil, à eux, qui étoient dix ou douze, l'enleverent & ne lui firent pourtant aucun mal. *Mugnos* & *Vintimilla* furent dix ans parmi eux, avec liberté d'aller où il leur plaisoit. Mais enfin ils se sauverent en cette maniere. Un Navire Chrêtien poursuivi par des sujets d'*Hirriga* fut surpris de la tempête, & pour en eviter la furie il se retira à la Baie du *Saint Esprit*. L'orage cessé, il se mit en haute mer, & les *Indiens* recommencerent à lui donner la chasse. *Vintimilla* & *Mugnos* qui les accompagnoient étoient seuls en un bateau,

& comme ils avoient dessein de s'échaper, la fortune leur en presenta une belle occasion. Un vent de Nord s'éleve tout à coup. Les *Indiens* craignant que s'il venoit à s'augmenter, il ne les poussât trop en mer, s'efforcent de prendre terre. Cependant les deux *Espagnols* s'arrêtent peu à peu, & feignent qu'ils n'ont pas la force d'aller contre la violence du vent. Mais lors qu'ils virent les *Indiens* éloignez, ils tournent la proüe de leur vaisseau vers le navire, rament à force de bras, & crient qu'on les attende. Les Chrétiens à leur voix, calent les voiles & reçoivent avec joie ces deux *Espagnols*, pour se consoler de ceux qu'ils avoient perdus.

CHAP. XIV.

*Départ de la Ville d'*Hirriga.

APrés qu'*Aniasco* & *Arias* furent partis, l'un pour le Golfe d'*Auté*, & l'autre pour les *Havanes*, *Calderon* prit la route d'*Apalaché*, avec cinquante fantassins & soixante-dix lances, & arriva le second jour à *Mucoço*. Le *Cacique* sortit au devant de lui, il le logea dans la ville, leur fit à tous grand'-chere, & les accompagna le lendemain jusque hors de ses terres.

Et

Et comme il fut prêt à les quitter, il leur dit les larmes aux yeux qu'il perdoit à l'avenir l'esperance de revoir le General. Que tandis qu'ils avoient été à *Hirriga*, il s'étoit flatté qu'il reviendroit un jour dans le païs, où il auroit encore eu l'honneur de lui offrir son service. Mais qu'aujourd'hui qu'il se voioit condamné à pleurer son absence, il les supplioit de lui témoigner l'affliction qu'il en avoit; & les embrassant aprés ces paroles, il s'en retourna tout chagrin à *Mucoço*. Cependant les *Espagnols* continuerent leur route, ils vinrent jusqu'au grand marais; & ne rencontrerent aucune chose, si ce n'est qu'il arriva une nuit que s'étant campez en une plaine prés d'un bois, il en sortit plusieurs *Indiens* qui les tinrent sans cesse en allarme. Car on ne les avoit pas plûtôt recognez qu'ils revenoient tout en furie. Un d'entre eux sur tout qui faisoit paroître beaucoup de hardiesse fut attaqué par *Silvestre*. L'*Indien* fait ferme d'abord, toutefois il lâche ensuite le pied, l'*Espagnol* le pousse, mais le Barbare qui se voit en état d'être percé, fait tête, & au moment que le Cavalier lui porte un coup de lance qui le jette par terre & le tuë, il

tire une fléche qui perce & renverse le cheval de *Silvestre*, de sorte que le Barbare, le cheval & celui qui étoit dessus tomberent l'un sur l'autre. Les *Espagnols* surpris qu'un seul coup de fléche tiré de si prés, eût tué un cheval tres-vigoureux, eurent la curiosité de voir au matin l'effet de ce coup. Ils trouverent que la fléche étoit par le poitral, & qu'aprés avoir percé le cœur elle s'étoit arrêtée dans les boiaux, tant les *Indiens* tirent fortement. Aussi dés leur bas âge ils n'ont point d'autre exercice. Lors que leurs enfans commencent à marcher, ils s'étudient à imiter leurs peres; Ils manient des fléches, & leur demandent des arcs. Que s'ils leur en refusent, ils en font eux-mêmes avec de petits bâtons, & declarent la guerre aux souris du logis. Mais ne rencontrant rien sur quoi ils puissent tirer, ils chassent aux mouches, & hors de la maison ils cherchent des lezards; & lors que ces animaux sont dans leurs trous, ils les attendent cinq & six heures, jusqu'à ce qu'ils en sortent.

Ainsi par un exercice continuel ils tirent avec une adresse surprenante. Mais puis qu'il vient à propos de parler des coups ex-

extraordinaires des *Indiens*, j'en raporterai un exemple. *Moscoso* dans l'une des premieres écarmouches contre les *Apalachites*, reçût au côté droit un coup de fléche qui perça son bufle & sa cotte de maille sans le tuer, parce que le coup alla de travers. Les Officiers *Espagnols* étonnez qu'une cotte de maille de cent cinquante ducats fut percée d'un seul coup, voulurent éprouver les leurs afin de savoir si l'on s'y pouvoit fier. Comme ils furent donc dans la ville d'*Apalaché*, ceux qui portoient des cottes de maille, prirent un pannier de roseaux fort tissu, & ajusterent autour une des plus belles cottes. Ils délierent ensuite un des prisonniers *Indiens*, ils lui donnerent un arc avec une fléche, & lui commanderent de tirer de cent cinquante pas sur cette cotte de maille. Au même tems le Barbare ayant serré les poings, secoüé, étendu & plié les bras pour reveiller ses forces, il tire & traverse la cotte & le pannier avec tant de violence, que le coup auroit encore facilement percé un homme. Nos gens qui virent qu'une cotte de maille ne resistoit point au trait, en mirent deux sur le pannier, ils donnerent une fléche à l'*Indien* qu'ils firent tirer, & il les perça toutes deux.

Neanmoins la fléche demeurant attachée & paſſant autant d'un côté que d'autre, à cauſe qu'elle n'avoit point été tirée avec aſſez d'adreſſe, le Barbare demanda qu'il lui fut permis d'en tirer un autre à condition que ſi elle ne perçoit les deux cottes avec autant de vigueur que la premiere, il ſe ſoûmettoit à perdre la vie.

Les *Eſpagnols* ne lui voulurent point accorder ſa demande, & depuis ils ne tinrent conte de leurs cottes de maille, qu'ils appelloient par raillerie des toiles d'*Hollande*. Ainſi ils firent avec de gros draps des juſte-au-corps de quatre doits d'épaiſſeur qui couvroient le poitral avec la croupe des chevaux, & reſiſtoient mieux au trait qu'aucune autre choſe. Mais comme dans cette relation je parlerai encore de quelques coups de fléches ſurprenans, je viens à *Calderon*.

CHAP. XV.

Suite de la marche de Calderon *& ſon arrivée au Camp.*

LEs *Indiens* voiant un des leurs tué, ne revinrent plus harceler les *Eſpagnols* qui arriverent le jour ſuivant au bord du grand marais, où ils demeurerent toute la

la nuit. Ils le traverſerent le lendemain ſans être attaquez des ennemis, & marcherent à grandes journées par la Province d'*Acuera*. Pour ſe ſoulager les uns les autres, les Cavaliers mirent pied à terre aimant mieux de crainte de fatiguer leurs chevaux les donner aux fantaſſins, que de les porter en trouſſe. Ils arriverent enfin à *Ocali* qu'ils trouverent abandonné, & lors qu'ils y eurent pris des vivres, ils traverſerent ſur des traineaux la riviere, qui paſſe prés de cette ville. Enſuite ils entrerent dans *Ochilé*; delà, ils ſe rendirent à *Vitachuco*, puis au fleuve d'*Oſſachilé*, & à la ville du même nom, d'où les habitans s'étoient retirez. Ils y prirent des vivres, & continuerent leur voiage par un païs deſert, entre *Oſſachilé* & le marais d'*Apalaché*, & ſans que les Barbares les attaquaſſent qu'une ſeule fois, ils firent plus de cent & trente-cinq lieuës depuis le commencement de leur route, juſqu'à l'endroit où ils ſe trouvoient. Etant arrivez au bois qui borde le marais, ils camperent toute la nuit en une plaine voiſine & à la pointe du jour, comme ils eurent marché par le défilé ſe mirent dans l'eau, ils avancerent juſqu'au pont & le racommoderent. Les gens de pied paſſerent deſſus

ſans

ſans que l'ennemi s'y oppoſât, & ceux de cheval traverſerent heureuſement à la nage le plus profond de l'eau. Enſuite *Calderon* donna ſes ordres pour franchir ce qui reſtoit du marais. Il commanda à dix Cavaliers de mettre derriere eux cinq arbaletriers, avec tant d'hommes armez de rondaches, & de ſe ſaiſir du chemin qui étoit de l'autre côté. Ils ſe mettent donc en état de traverſer l'eau, & de gagner promptement le bord. Les *Indiens* en embuſcade ſortent au même tems, ils les attaquent avec de grands cris, les couvrent de fléches, tuent le cheval d'*Alvar* & en bleſſent cinq autres. Le reſte épouvanté du bruit, & des coups des Barbares regimbe, ſe cabre, prend le mords aux dents, rebrouſſe & jette dans l'eau ceux qu'ils portoient en trouſſe, & qui étoient preſque tous bleſſez. Car lors que les chevaux retournoient, les *Indiens* voioient à plain les fantaſſins, & les choiſiſſoient. Ils ſe mirent même en état de les venir égorger dans l'eau, appellerent leurs compagnons pour les aider, & pour être témoins de leur victoire. Cette attaque étonna auſſi les *Eſpagnols*, leurs chevaux ſe trouvoient hors de combat, il ſe falloit battre dans le marais, ils ſe voioient en deſordre, l'ennemi

nemi fondoit sur eux; tout cela leur fit apprehender d'être tous taillez en pieces. Les Barbares au contraire qui remarquoient le trouble des nôtres devinrent plus insolens, & redoublerent leurs efforts contre ceux qui étoient dans l'eau.

Sur ces entrefaites *Villabo* & d'autres vaillans soldats s'avancerent au secours de leurs compagnons, & faisant tête aux *Indiens* ils arrêterent leur furie. Cependant les autres Barbares de la contrée avertis que les Chrêtiens étoient en déroute, accouroient pour prendre part à la victoire.

A la gauche des *Espagnols*, qui traversoient le marais, venoit une grosse troupe de Barbares, & quelques vingts pas devant marchoit un *Indien* avec des grandes plumes sur sa tête, vêtu superbement à la mode du païs. Ce Capitaine voiant que les *Espagnols* s'approchoient, voulut se saisir d'un gros arbre, qui étoit également distant d'eux & de lui, d'où il les auroit fort incommodez. Comme *Silvestre* eut reconnu son dessein, il appelle *Galvan* qui accourt, ils gagnent l'arbre avant le Barbare, qui de rage leur lâcha trois fléches; le bouclier de *Silvestre* le reçût, & resista à la violence des coups,

parce

parce qu'il étoit moüillé. *Galvan* qui avoit ordre de ne tirer que sur cet *Indien*, attendit qu'il fut à la portée de son arbalête, il prit de telle sorte son tems, qu'il lui donna au milieu de la poitrine & le perça, à cause qu'il n'étoit couvert que d'une petite peau. Toutefois il ne fut pas renversé du coup, il fit seulement la piroüette, & s'écria que ces traitres de Chrêtiens l'avoient tué. On entend aussi-tôt un grand bruit, ce ne sont que cris & hurlemens parmi les Barbares. Ils accourent à leur Capitaine, le prennent entre leurs bras, le passent de main à main, & l'emportent par où ils étoient venus.

A la droite de nos gens s'avançoit, tout en furie, une foule d'*Indiens*, vers lesquels *Manasses*, accompagné de dix autres marcha pour leur faire tête. Les Barbares les chargerent vertement, & blesserent *Manasses*, aux cuisses au défaut de son bouclier, & les quatre coups de fléches qu'il lui tirerent en cet endroit furent si rudes qu'ils le renverserent dans l'eau. Cinq de ses compagnons eurent le même malheur. Les *Indiens* animez par cette action, & dans l'esperance de remporter la victoire, firent de nouveaux efforts pour achever de vaincre. Les *Espagnols* alors reduits à

la

la neceſſité de combattre pour leur vie ſe deffendoient en lions. Cependant le bruit court parmi les *Barbares*, que leur Capitaine eſt bleſſé à mort, & ils commencerent à ſe relâcher peu à peu & à ſe battre en retraite. Nos gens ſe rejoignirent auſſitôt en tres-bon ordre, & pour ne pas perdre l'occaſion que la fortune leur preſentoit, ils pouſſerent l'ennemi, le jetterent dans le défilé qui étoit à l'autre bord du marais, & ſe rendirent ſans peine maîtres de l'endroit de la forêt, que les troupes avoient ouvert en paſſant. Les Barbares qui l'avoient fortifié, & qui s'y étoient retiré, l'avoient abandonné à la nouvelle de la bleſſure de leur Chef. Les *Eſpagnols* ſe logerent dans ce lieu qui étoit d'un abord tres-difficile & fort aiſé à garder. Ils y paſſerent la nuit à panſer les bleſſez qui étoient en fort grand nombre, & furent toûjours à l'erte à cauſe des cris continuels des ennemis. Comme il fut jour ils ſe mirent en chemin, & menerent les *Indiens* battant, juſqu'à une autre forêt d'environ deux lieuës de traverſe. Dans ce bois qui n'étoit pas ſi ſerré que celui que l'on avoit paſſé, les Barbares avoient fait de côté & d'autre du chemin de bonnes paliſſades, d'où ils tiroient & attaquoient avec tant d'ordre, que lors qu'un des rangs don-

donnoit, l'autre ne se battoit point, de crainte de se blesser de leurs propres armes. Les *Espagnols* traversérent courageusement cette forêt, & eurent vingt blessez, sans que jamais ils pussent tuer aucun *Indien*. Ils croioient même beaucoup faire, que de se garantir de leurs coups. Aprés ils entrerent dans une vaste campagne, où les Barbares craignant la Cavalerie, n'oserent ni les attaquer, ni les attendre. Et au bout de cinq lieuës, comme les blessez se trouverent ordinairement fatiguez, nos gens camperent dans une plaine, & la nuit les ennemis fondirent de toutes parts sur eux. Alors les Cavaliers s'avançoient pour leur faire tête, & donnoient vigoureusement dans le plus fort des Barbares qui se battoient en retraite, & tâchoient de percer les chevaux, toutefois ils n'en blesserent qu'un seul. Presque toute la nuit, ils ne firent que crier aux *Espagnols*, qu'ils avoient égorgé les autres, qu'ils les avoient mis par quartiers, & attachez aux plus hauts arbres; qu'ils feroient d'eux, la même chose avant qu'ils arrivassent où ils souhaitoient. Qu'ils n'étoient pas assez lâches pour souffrir leur tyrannie, & s'ils

ne

ne sortoient du païs, qu'ils les mettroient tous en pieces.

Lors qu'il fut jour nos gens suivirent leur route, & arriverent à un ruisseau profond, & d'autant plus difficile à traverser qu'il étoit a l'autre bord fortifié de palissades. *Calderon* envoia reconnoitre le passage, & s'apprêta pour donner. Il commanda à trente Cavaliers de mettre pied à terre, d'aller l'épée à la main & la hache à l'autre arracher les pieux. Que ceux qui étoient le moins en état de combattre se missent au milieu avec l'attirail, & les mieux armez à la queuë, afin que de tous côtés on pût soûtenir l'ennemi. Ils entrerent en cet ordre dans le bois, qui étoit au devant du ruisseau. Comme les Barbares les virent engagez en un lieu où les chevaux ne pouvoient servir, ils se mirent à faire de grands cris, & à les charger avec tant de fureur, qu'ils les croioient tous tailler en pieces. Nos gens resolus de passer, ou de mourir arriverent tête baissée aux tranchemens. Le combat fut opiniâtré; neanmoins malgré la resistance des *Indiens*, ils gagnerent les palissades, & les couperent à grands coups de haches. Il y eut quelques blessez & un cheval de tué. Ils marcherent ensuite

par la plaine, sans que les ennemis les attaquassent, excepté lors qu'il se rencontroit sur leur chemin de forts buissons. Car les *Indiens* étant en embuscade ils fondoient à l'improviste sur eux, & crioient qu'ils les extermineroient comme ils avoient fait les autres. Les *Espagnols* commencerent à s'étonner de ces menaces, parce que de la ville d'*Apalaché*, d'où l'on pouvoit aisément entendre le bruit, il n'en sortoit nul secours; & même ils ne voioient aucune piste de cheval. Toutefois ils avancerent au petit pas vers la place, où ils entrerent au Soleil couchant, & quelques jours aprés il y mourut douze de leurs blessez, entre autres *Manassés* qui étoit un tres-brave Cavalier.

Calderon & ses soldats furent reçûs de toute l'Armée avec d'autant plus de joie qu'on les croioit morts. Car les Barbares venoient tous les jours crier à nos gens qu'ils les avoient tuez en chemin, ce qui paroissoit vrai-semblable, parce que le General s'étant vû en grand peril avec neuf cens hommes dans ces passages, il étoit aisé de croire, que *Calderon* avec six vingts s'y étoit perdu. Mais comme le General se vit heureusement trompé, l'on ne peut s'imaginer la satisfaction qu'il eut de

de recevoir *Calderon* & ſes compagnons. Il les embraſſa tous pluſieurs fois, & s'informa obligeamment des particularités de leur route. Il loüa avec affection, il parla de leurs fatigues & de leur courage, & commanda que l'on eût grand ſoin des bleſſez.

CHAP. XVI.

Découverte de la côte.

LOrs que *Calderon* arriva dans la ville d'*Apalaché*, il y avoit ſix jours qu'*Aniaſco* y étoit, aiant débarqué à *Auté* ſans avoir fait aucune rencontre digne d'être écrite. Il étoit heureuſement abordé à ce port, parce que pour le lui aſſurer, on y avoit envoié douze jours avant ſon arrivée deux compagnies, l'une de Cavalerie & l'autre d'Infanterie. Elles étoient relevées de quatre jours en quatre jours, & pendant leur ſejour au port elles arboroient leurs drapeaux, afin qu'on les découvrît de plus loin.

Aniaſco qui les apperçût vint aborder à *Auté*, où aprés avoir mis en ſeureté deux vaiſſeaux, il prit la route du Camp avec ceux qui avoient ordre de l'écorter. Mais lors que *Calderon* y fut arrivé, & que les

Espagnols se virent tous ensemble, ils crurent qu'il n'y avoit aucun danger qu'ils ne surmontassent. Ils furent donc toûjours dans la joie, & passerent agreablement leur quartier d'hiver. Cependant le General qui s'appliquoit tout entier à la découverte du païs, fit appeller *Maldonado* Capitaine vaillant, & qui avoit bien servi dans toutes les rencontres. Il lui commanda de laisser le soin de sa compagnie à *Gusman* & d'aller au Golfe d'*Auté*. Que là il prendroit deux brigantins que l'on y avoit laissez. Qu'aprés il suivroit la côte cent lieuës vers l'Occident. Qu'il remarqueroit exactement les Baies, les Havres & les fleuves, & en feroit une fidele relation, que cette découverte pourroit être extrémement importante, & qu'il lui donnoit deux mois pour ce voiage.

Maldonado se rendit donc au Golfe d'*Auté*, & lors qu'il eut rasé la côte, il retourna dans le tems prescrit. Il raporta qu'il avoit découvert à soixante lieuës du Golfe un port que l'on appelloit *Achussi*. Que ce port étoit tres-beau, à l'abri de tous les vents, capable de contenir plusieurs navires & d'un si bon fond, qu'il étoit aisé de s'approcher de terre, & d'y sauter sans aide. Il amena de là deux *Indiens*

diens qui étoient parens, & dont l'un étoit *Cacique*. Mais il les prit d'une maniere fort mal-honnête. Comme il fut abordé au port, les habitans le reçûrent civilement, ils le prierent de descendre, qu'on lui donneroit des vivres. *Maldonado* qui ne se fioit point en eux, n'osa accepter leurs offres. Mais les *Indiens* reconnoissant sa défiance, firent les premieres démarches pour lui ôter ses soupçons. Ils vinrent dans les vaisseaux deux à deux, quatre à quatre lui rendre visite, ils lui apporterent les provisions dont il avoit besoin, & peu à peu les *Espagnols* se rassseurerent & sonderent le port. Ensuite aprés avoir pris tout ce qui leur étoit necessaire, ils haussérent les voiles, & se mirent au large avec les deux *Indiens*, qui se fiant aux marques d'amitié que l'on s'étoit données de part & d'autre, furent lâchement trahis.

CHAP. XVII.

On envoie aux Havanes une relation de la découverte.

LEs *Espagnols* apprirent avec joie la découverte du port d'*Achussi* & de toute la côte. Il leur sembloit qu'ils pourroient

enfin s'habituer dans la *Floride*. Que la principale chose consistant à rencontrer un port, ils en avoient trouvé un où les vaisseaux pourroient aborder, avec toutes les choses necessaires à un établissement. C'est pourquoi *Maldonado* reçût ordre d'aller avec les deux brigantins aux Havanes vers *Bovadilla*, lui raconter le détail de ce qui s'étoit passé, & en porter la nouvelle à toute l'Ile de *Cuba*.

On lui commanda aussi qu'au mois d'Octobre[a] prochain de l'année mil cinq cens quarante & un, il se rendit au port d'*Achussi* avec les brigantins, la caravele d'*Arias*, & quelques vaisseaux chargez de mousquets, de plomb, de poudre, & de toutes sortes de munitions. On lui avoit de plus ordonné de ramener *Arias*, homme de bon conseil & de grande conduite dans la guerre. Le General avoit donné ces ordres, parce qu'il croioit qu'au tems marqué à *Maldonado*, il auroit de son côté découvert le dedans de la contrée, & pris toutes ses mesures pour s'y établir, & qu'aprés il se rendroit au port d'*Achussi*. Mais auparavant il falloit se saisir de ce port; car dans la pensée de s'habituer dans la *Flo-*

a On étoit alors sur la fin de Février 1550.

Floride, c'étoit une chose dont absolument on ne se pouvoit passer.

Maldonado partit donc du Golfe d'*Auté*, & se rendit aux *Havanes*; où pour les bonnes nouvelles qu'il apportoit, & son bonheur dans toutes ses entreprises, il fut bien reçû de la femme du General & de toute l'Ile. Aprés on envoia donner avis du succez de la découverte, ce ne furent que réjoüissances & que vœux en faveur de *Soto*. Les riches mêmes en particulier contribuoient de toute leur force à ses desseins. Ils envoioient, où ils apportoient ce qu'ils avoient de plus precieux, parce qu'ils en esperoient quelque recompense; & qu'ils vouloient montrer qu'ils prenoient part aux interêts de leur Gouverneur. Mais tandis que les habitans de l'Ile feront leurs preparatifs, revenons au peuple d'*Apalaché*.

CHAP. XVIII.

Hardiesse d'un Indien.

A *Niasco* monta un jour à cheval lui septiême, & s'étant promené par les ruës d'*Apalaché* avec ses compagnons, il leur prit à tous fantaisie de faire le tour de la ville par dehors. Comme ils n'avoient

ent pas deſſein de s'en éloigner beaucoup, à cauſe que les Barbares ſe mettoient en embuſcade derriere les buiſſons; & que la campagne n'étoit pas ſeure, ils ſortirent ſans autres armes que leurs épées, hormis *Pegado* qui portoit une lance. Pendant qu'ils marchoient au petit pas, & qu'ils s'entretenoient agreablement de diverſes choſes, ils apperçûrent un *Indien* avec ſa femme qui cueilloient des feverolles dans une plaine prés d'un bois. Ils piquerent auſſi-tôt droit à eux, & la femme tout éperduë ne pouvant fuir, l'*Indien* la prend, l'emporte dans la forêt, la jette contre le premier buiſſon, & la pouſſe de force plus avant. Aprés, au lieu de ſe ſauver avec elle, il retourne hardiment où il avoit laiſſé ſon arc, & s'avance contre les Cavaliers avec autant de reſolution, que s'il n'en eut qu'un à combattre.

Les *Eſpagnols* ſurpris de cette action, & croiant qu'il y auroit de la honte à ſept hommes d'en tuer un, voulurent ſeulement le prendre. Ils fondent ſur lui ſi promptement, qu'il n'eut pas le tems de tirer une ſeule fois; ils le renverſent, le tiennent à terre, lui crient quartier & qu'il ſe rende. Mais plus ils le preſſent, & plus il fait paroître de cœur. Car tout abbatu

qu'il

qu'il eſt, il les bleſſe tous aux jambes, & pique avec ſes fléches le ventre de leurs chevaux. Enfin il s'échape une fois d'entre leurs pieds, ſe releve, prend ſon arc à deux mains, & en donne un ſi rude coup ſur le front de *Pegado*, que le ſang lui en coula le long du viſage, & en fut tout étourdi. Ce Cavalier en colere de ſe voir ainſi traité, pouſſe ſon cheval ſur le Barbare, lui porte quelques coups de lances, l'atrape à la poitrine, & le renverſe mort à ſes pieds. Les *Eſpagnols* viſiterent au même tems leurs chevaux, & trouvant qu'ils étoient tous bleſſez legerement, ils reprirent le chemin d'*Apalaché*, honteux qu'un ſeul homme leur eût donné tant de peine.

CHAP. XIX.

On s'offre de conduire les Eſpagnols *en des endroits où l'on penſe qu'il y a de l'or & de l'argent.*

DUrant le quartier d'hiver des *Eſpagnols* dans *Apalaché*, *Soto* reſolut d'aller vers les contrées de la *Floride* qui regardent l'Occident. C'eſt pourquoi il s'informoit des *Indiens* qui ſervoient dans ſon Armée, & de ceux que l'on prenoit

tous les jours, s'ils n'avoit aucune connoissance des regions Occidentales du païs. Sur ces entrefaites on lui amena un Barbare d'environ dix-sept ans, qui avoit été à des *Indiens*, qui alloient fort avant dans la *Floride* troquer des marchandises. Car la monnoie n'étant point en usage parmi les peuples de ces contrées, ils ne font que des échanges. Le General réjoüi de cette rencontre, fit interroger ce jeune garçon, touchant les endroits de la *Floride* qu'il desiroit découvrir; & il lui répondit qu'il connoissoit seulement les Provinces où il avoit accompagné ses maîtres; & qu'en douze ou treize jours, il y conduiroit les troupes. Le General le mit aussi-tôt entre les mains d'un soldat, avec ordre de prendre garde qu'il n'échapât. Mais bien loin de s'enfuïr, il s'accommodoit tellement à l'humeur des Chrêtiens, qu'il témoignoit n'avoir point de plus grand plaisir que de vivre parmi eux. Il en prit aussi toutes les manieres, & on l'eut cru un veritable *Espagnol*.

Peu de jours aprés la prise de cet *Indien*, on en attrapa un autre qui le connoissoit; & qui confirma ce qu'il avoit dit. Il s'offrit même de mener nos gens aux Provinces où il avoit été, qu'il asseuroit être

d'une

une tres-vaſte étenduë. Mais comme
n lui demandoit ſi dans ces quartiers il ſe
ouvoit de l'or, & de l'argent, & des
erreries, & qu'on lui montroit de tou-
s ces choſes pour lui faire comprendre
qu'on vouloit ſavoir de lui, il témoigna
'en *Cofaciqui*, il y avoit un métal ſem-
able au jaune, & au blanc qu'on lui fai-
it voir. Que les Marchands qu'il ſer-
oit achetoient de ce métal & en trafi-
oient en d'autres contrées. Que même
n rencontroit en *Cofaciqui* une tres-gran-
quantité de perles; & là-deſſus il en
ontra une parmi les pierreries qu'on lui
reſentoit. Les *Eſpagnols* pleins de joie
ces nouvelles, ne ſongerent plus qu'aux
oiens d'aller en *Cofaciqui*, & de ſe ren-
e maîtres des richeſſes de cette Pro-
nce.

CHAP. XX.

*e quelques combats particuliers, & de la fertilité d'*Apalaché.

JN jour, un parti de cinquante fan-
taſſins, & de vingt Cavaliers ſortit
Camp, pour chercher du gros millet
une lieuë de là, où à leur arrivée ils en
ueillirent autant qu'ils avoient beſoin. Ils

ſe

se mirent aprés en embuscade pour prendre quelques Barbares, & poserent une sentinelle en un endroit élevé. Elle l'avertit presque aussi-tôt qu'il paroissoit un *Indien*, qui jettoit la vûë d'un côté & d'autre, comme s'il eut eu dessein de découvrir quelque chose. Sur cet avis *Diego de Soto* un des braves Cavaliers de l'Armée, piqua pour attraper le Barbare, qui d'abord tenta de s'enfuïr. Neanmoins venant à considerer que le cheval lui couperoit chemin, il gagna un arbre, refuge ordinaire des *Indiens*; il apprête son arc, & attend de pied ferme que son ennemi fut à la portée du trait. Comme *Soto* eut vû qu'il ne pouvoit avancer jusques sous l'arbre, il passe auprés, & porte un coup de lance à l'*Indien*, qui ne l'eut pas plûtôt paré, qu'il tira & perça le cheval de l'*Espagnol* avec tant de violence que depuis il ne marcha qu'environ vingt pas en bronchant, & tomba mort.

Sur ces entrefaites arrive *Velasques* qui suivoit au petit galop pour secourir *Soto*; & lors qu'il apperçût le cheval de son compagnon tué, il presse le sien, avance droit au Barbare & lui pousse un coup de lance. L'*Indien* aprés l'avoir encore paré, tire & tuë le cheval de *Velasques*. Ces deux

Espa-

Espagnols auſſi-tôt courent la lance en main ur le Barbare qui gagne le bois, tourne uelquefois la tête en ſe retirant, leur dit vec une fierté mépriſante qu'il ſe falloit attre à pied; & que l'on verroit à qui emeureroit la victoire. Il s'échapa ainſi es Cavaliers à ſon honneur, & les laiſſa u deſeſpoir d'être malheureuſement démontez. Le parti reprit enſuite le chemin du Camp, fâché de ce qui étoit arrivé à leurs camarades.

Peu de temps aprés cette action *Rodriguez* & *Yelves* ſortirent à cheval d'*Apalaché*, pour cueillir du fruit en une forêt prés de cette ville. Etant arrivez, ils mirent pied à terre, & monterent au haut des arbres; dans la penſée que le fruit y étoit meilleur qu'aux branches d'en-bas. Les *Indiens* en embuſcade les apperçûrent & coulerent doucement pour les ſurprendre. *Yelves* qui les vit ſe jetta en bas de l'arbre, où il s'étoit mis, & ils lui tirerent une fléche qui le renverſa tandis qu'il couroit à ſon cheval. Le coup prenoit à l'épaule, & paſſoit au travers de la poitrine. Pour *Rodriguez*, ils le tirerent ſur l'arbre comme un oiſeau, & l'aiant fait tomber du troiſiéme coup, ils lui enleverent le tét, qu'ils emporterent pour marque

que de ce qui s'étoit passé. *Yelves* ne fut point traité ainsi, il vint des Cavaliers à son secours, auxquels aprés avoir raconté en peu de paroles sa disgrace, il demanda un Confesseur, & expira.

Les chevaux d'*Yelves* & de *Rodriguez*, étant épouvantez du bruit des Barbares, ils prirent la fuite vers le Camp. Les soldats qui avançoient, & qui les rencontrerent, s'apperçûrent qu'il y en avoit un de blessé à une jambe de derriere. Toutefois, parce que la blessure n'étoit pas plus grande que celle d'une lancette, ils negligerent de la faire panser, & le lendemain on trouva le cheval mort. Les *Espagnols* surpris qu'un coup si leger eut produit un tel effet, firent ouvrir le cheval par l'endroit où il étoit blessé, & suivant la trace de la fléche ils rencontrerent qu'elle avoit entierement percé la cuisse, & étoit passée au foie. Je raporte ces particularités, pour faire connoître que durant le sejour des troupes dans *Apalaché*, les Barbares les attaquerent courageusement, & ne perdirent aucune occasion de les mal-traiter. Les peuples de ces quartiers sont braves & fiers, toûjours à l'erte, & toûjours prêts à combattre.

re. On raconte encore ceci de leur cou-
ıge. Comme les *Eſpagnols* dans la Pro-
ince d'*Apalaché* mangeoient quelquefois
e petits chiens, à cauſe qu'ils les trou-
oient à leur goût; ſept Cavaliers ſorti-
ent du Camp pour en chercher, & fu-
ent apperçûs de cinq *Indiens* qui les at-
endirent de pied ferme ſur la route. Ces
arbares les voiant prés d'eux, firent une
ie à travers le chemin, & leur dirent
ue s'ils la paſſoient, ils les tuëroient. Les
avaliers qui ſe moquoient de ces mena-
es avancerent; & auſſi-tôt les *Indiens*
ur tirerent quelques fléches, dont il y
ut deux chevaux de tuez, & deux de
leſſez avec un ſoldat. Mais il ne de-
eura qu'un *Indien* ſur la place, les au-
es ſe mirent à fuir & échaperent, parce
u'ils ſont fort vites. Les peuples d'*A-
alaché* n'étoient pas contens d'écarmou-
her contre ceux qui s'écartoient; mais
s attaquoient jour & nuit l'Armée, ſans
ı vouloir venir à une bataille: ils ſe ca-
hoient dans les bois, & venoient fondre
ans les troupes qu'ils s'efforçoient de
efaire.

La Province d'*Apalaché* abonde en mil-
t, citroüilles, & autres legumes. On y
trouve

trouve auſſi diverſes ſortes de prunes & de noix, avec une telle quantité de glands qu'il ſe perd au pied des arbres, à cauſe que les *Indiens* ne nourriſſent point de troupeaux. En un mot, le païs eſt ſi fertile, que les troupes durant cinq mois d'hiver y eurent des vivres en abondance; & même pour en avoir elles ne s'éloignerent jamais de plus d'une lieuë du quartier. Neanmoins, outre quelque 350 chevaux ils faiſoient prés de quinze cens hommes ſans conter les *Indiens* de ſervice. Il y a d'ailleurs dans la contrée pluſieurs meuriers blancs, des pâturages fort bons, des eaux excellentes, des étangs pleins de poiſſon, des marêts remplis d'herbes, dont la fleur eſt bonne pour le bétail, & ſeule capable de le nourrir.

Fin du troiſieme Livre de la Floride.

LIVRE QUATRIEME.

Avantures des Eſpagnols *en diverſes Provinces.*

CHAPITRE I.

*Départ d'*Apalaché.

APrés qu'on eut dépéché *Maldonado* aux Havanes, pour les vivres & d'autres choſes neceſſaires aux troupes; le General partit de la ville d'*Apalaché* ſur la fin de Mars de l'année mille cinq cens quarante, & prit ſa route vers le Nord. Il marcha trois jours ſans être attaqué des ennemis, & logea dans un village preſque fermé d'un marais, qui avoit plus de cent pas de large; & où on enfonçoit juſqu'au deſſus du genou. Toutefois, comme dans ce marais il y avoit des pieces de bois en travers, on le paſſoit aiſément; & de là ſans peine, on aborda au Bourg ſitué ſur une hauteur, d'où on découvroit pluſieurs villages çà & là dans une valée agréable. Les troupes ſejournerent trois jours dans ce Bourg, qui étoit encore de la dépendan-

ce d'*Apalaché*. Durant ce tems cinq gardes du General sortirent du quartier avec *Aguilera* & *Moreno*, pour reconnoître les villages de la contrée. Les Gardes portoient chacun une halebarde, & les autres leur épée. *Aguilera* avoit aussi une rondache, & *Moreno* une lance. Ils passerent en cet état le marais & le coin d'un bois, & entrerent dans une plaine semée de gros millet, où à quelque deux cens pas du Camp ils furent attaquez par les *Indiens*. Ils crient aussi tôt aux armes, le soldat qui les entend sort du Bourg, se jette dans le marais pour ne pas perdre le tems à chercher le passage, & court en hâte au secours. Neanmoins quelque diligence que l'on fit, on trouva les gardes tuez de dix ou douze fléches, chacun au travers du corps, & les deux autres tres-mal traitez. *Moreno* avoit à la poitrine un coup qui lui passoit à l'épaule, & il expira lors qu'on le pansoit. *Aguilera* qui s'étoit courageusement battu, avoit les cuisses percées de deux fléches, le corps noir de coups & la tête blessée. Car les Barbares qui n'avoient plus de quoi tirer, prirent sa rondache, & lui en déchargerent de si rudes coups, qu'ils lui découvrirent le tét jusqu'aux sourcils. Mais

comme

comme il étoit jeune & robuſte il n'en mourut pas. Cependant les *Indiens* apperçoivent le ſecours, & ſe ſauvent ſi promptement, que l'on ne peut connoître leur nombre. On ſût toutefois d'*Aguilera* qu'il y avoit plus de cinquante hommes, & quelque tems enſuite on apprit en cette ſorte la maniere dont la choſe s'étoit paſſée.

Des *Eſpagnols* demandant un jour par raillerie à *Aguilera*, s'il avoit conté les coups de bâtons qu'il avoit reçûs; & ſi pour s'en vanger avec honneur, il ne vouloit pas défier les Barbares de ſe battre ſeul à ſeul contre lui, il leur répondit, que les coups étoient tombez ſi drus ſur ſes épaules, qu'il ne les avoit pu compter. Qu'à l'égard du mal qu'ils lui avoient fait, ils en pourroient dire un jour des nouvelles, quand ils ſeroient entre les mains des ennemis. Que neanmoins pour leur faire connoître de quelle maniere ſon malheur étoit arrivé; ils ſauroient que pluſieurs *Indiens* les avoient rencontrez dans une plaine ſes camarades & lui, & que les aiant vû ſeulement ſept à pied, ils s'étoient detâchez du gros en pareil nombre, s'étoient avancez vers eux, & les avoient chargez vigoureuſement; tandis que les

autres demeuroient ſpectateurs du combat. Que ſes compagnons non plus que lui, n'aiant ni arbalête ni mouſquet pour les repouſſer, les ſept *Indiens*, les avoient approchez à leur aiſe, & avoient tiré ſur eux comme ſur des bêtes priſes dans des pieges; qu'enfin ils les avoient mis en un état pitoiable. Que toutefois, puis qu'il n'avoit pas perdu la vie, il leur pardonnoit les outrages qu'ils lui avoient faits; & que de crainte d'une autre diſgrace il ne ſongeoit point à les défier, leur conſeillant même à eux qui le railloient, de ne point ſortir du Camp ſans armes, de peur d'être mal-traitez, & de ſervir à leur tour de divertiſſement aux autres. Ceux qui écoutoient *Aguilera* demeurerent ſurpris; car ils n'auroient jamais cru que les *Indiens* euſſent oſé ſe battre en nombre égal contre les *Eſpagnols*. Mais cette rencontre leur fit connoitre la hardieſſe de ces peuples, qui n'appercevant point de chevaux, ſe fient ſi fort en leur courage, qu'ils s'imaginent ne le ceder ni en valeur, ni en adreſſe aux plus braves des Chrêtiens.

CHAP.

CHAP. II.

*Arrivée dans la Province d'*Altapaha *& d'*Achalaqué.

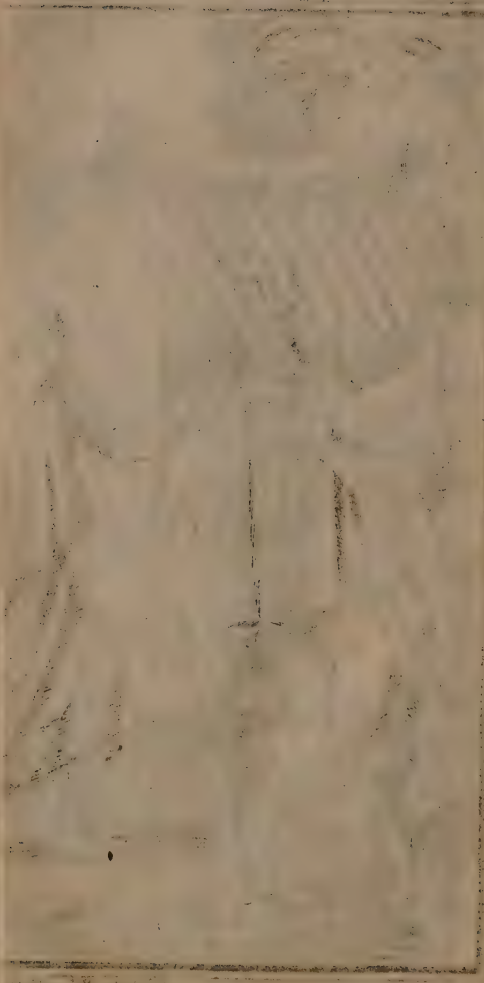
LE General partit d'*Apalaché* & se rendit sur la frontiere de la Province d'*Altapaha*. Il fut la reconnoître lui-même avec cent cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie ; & entra le troisiéme jour de sa marche dans la premiere ville de la contrée. La plûpart des habitans s'étoient retirez de cette place, de sorte que l'on n'y en prit que six, dont il y avoit deux Capitaines qui étoient demeurez ; afin de faire fuïr les derniers.

On les mena au General pour avoir quelque connoissance du païs. Mais à peine furent-ils en sa presence, que ces Chefs *Indiens* lui demanderent hardiment s'il venoit faire guerre, ou traiter alliance ; & il leur fit dire qu'il ne demandoit que la paix avec quelques vivres pour passer outre. Ils répondirent qu'on ne devoit point les arrêter, que la demande qu'on faisoit étant raisonnable, elle seroit accordé sans difficulté, & que même par toute la Province on recevroit favorablement les troupes. Ils depêcherent deux de leurs gens

vers le *Cacique*, pour l'avertir de tout ce qui se passoit, & leur ordonnerent de dire à ceux qu'ils rencontroient de ne point harceler les *Espagnols*, & de se faire savoir les uns aux autres que ces peuples traversoient seulement la contrée sans y faire dégât. Le General qui se fit interpreter cette ordre, commença à esperer que tout reüssiroit selon son desir; & commanda qu'on mît les deux Officiers en liberté & qu'on les regalât. Cependant les *Indiens* avec le General, lui conseillerent de rebrousser chemin vers un Bourg meilleur que la ville où il étoit, & s'offrirent de l'y conduire par une route agreable.

Soto se laissant persuader envoie ses ordres au Mêtre de Camp pour se rendre à ce Bourg, il y marche en diligence avec ce qu'il avoit de troupes, & y est reçû avec de grands témoignages de joie. Le *Cacique* averti de ces choses vint saluër le General, qui parût fort réjoüi de sa venuë; & les habitans qui s'en étoient fuïs retournerent dans leurs maisons. Sur ces entrefaites le reste de l'armée arriva, une partie se logea dans le Bourg & l'autre dehors, & durant trois jours qu'elle y sejourna, ils vécurent paisiblement avec les Barbares. Aprés, ils marcherent dix jours,

Habits & Maiſons des **Floridains** *dans le Païs de* **Yupaha.**



jours, en montant le long de la riviere, où ils virent de beaux meuriers, & remarquerent que la contrée étoit fertile, & le peuple doux & sociable. Si bien que gardant inviolablement la paix de part & d'autre, les *Indiens* ne reçûrent aucun déplaisir, parce que l'on se contenta seulement de ce qui étoit necessaire. Ensuite les Chrétiens partirent d'*Altapaha*, & entrerent en *Achalaqué* Province pauvre & sterile, où l'on ne trouvoit que des vieillards, dont la plûpart avoient la vûë basse, ou étoient aveugles. Comme on jugeoit du nombre des jeunes gens par celui de ces vieillards, & qu'au païs on ne rencontroit point de jeunesse, les *Espagnols* crurent qu'elle s'étoit cachée, & qu'elle les attendoit en embuscade. Mais aprés qu'ils s'en furent informez avec soin, ils apprirent qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'effectivement il ne se trouvoit point de jeunes gens en *Achalaqué*; ce qui les surprit encore d'avantage. Neanmoins ils ne se mirent pas en peine d'en savoir la cause, & ne songerent qu'à se rendre à *Cofaciqui*, où ils esperoient tous de s'enrichir. Ils faisoient aussi de grandes traites, & comme le païs est beau, sans riviere, ni forêt, ils le traverserent en cinq jours.

Lors que le General partit d'*Achaluqué*, il donna au *Cacique* entre plusieurs choses deux cochons. Il avoit fait le même present au Seigneur d'*Altapaha*, & à quelques autres avec lesquels il avoit fait alliance; car il avoit mené dans la *Floride* plus de cent de ces animaux, qui durant tout le voiage servirent en diverses rencontres. Mais parce qu'ils s'écartoient quelquesfois sur le chemin, & que le General donnoit toujours autant de mâles que de femelles, il est vrai-semblable que si les Barbares ne les ont tuez en haine des Chrêtiens, il en doit avoir aujourd'hui beaucoup dans la *Floride*, qui est un païs tres-propre pour les nourrir.

CHAP. III.

Du Cacique *de* Cofa *& de sa Province.*

LOrs que le General passoit d'une Province à l'autre, il avoit accoûtumé d'aller lui-même à la découverte, ou d'envoier avertir de sa venuë. C'est pourquoi il dépécha vers le *Cacique* de *Cofa*, pour le porter à faire alliance, & il l'asseura que son dessein étoit de gagner les peuples par douceur. Qu'il en usoit genereusement envers ceux qui vouloient la paix;

paix; témoins les habitans d'*Achalaqué* leurs voisins, à qui les *Espagnols* avoient fait toutes sortes de bons traitemens; & que pour lui, s'il acceptoit leur amitié, il n'en seroit pas moins satisfait que les autres. *Cofa* & ses sujets répondirent, que le General leur faisoit beaucoup d'honneur, que lui & ses troupes seroient reçûs avec joie; & qu'on ne pouvoit jamais ni le voir assez tôt, ni lui assez tôt entrer dans le païs. Les *Espagnols* ravis de cette réponse, doublerent leur marche; & le quatrieme jour aprés leur départ d'*Achalaqué*, ils arriverent à la premiere ville de *Cofa*, où le *Cacique* pour paroître en grand Seigneur, les attendoit avec les plus lestes de ses vassaux qu'il avoit assemblez de toute sa Province. Mais comme il apprit que les Chrétiens approchoient, il sortit au devant un quart de lieuë, ou aprés avoir salüé *Soto*, lui avoir confirmé sa parole, & s'être enfin témoigné l'un à l'autre leur satisfaction, l'Armée entra dans la ville en tres-bon ordre. Le *Cacique* logea *Soto*, il distribua les quartiers, & se retira dans un Bourg éloigné des troupes d'environ deux portées de mousquet.

Les *Espagnols* réjoüis de cet accueil, demeurerent cinq jours dans la contrée; & à leur départ ils donnerent en garde au *Cacique* la seule piece de canon qu'ils avoient. Et pour lui montrer l'estime qu'ils faisoient de lui par l'importance de la chose qu'ils lui confioient, le General commanda de tirer ce canon à un grand chêne, qui fut renversé du second coup. Le *Cacique* & ses sujets surpris d'un effet qui leur paroissoit si extraordinaire, temoignerent que c'étoit veritablement une grande marque d'estime & de confiance, que de leur laisser un depôt si important. Ensuite les troupes prirent la route de la Province de *Cofacique*, & le *Cacique* avec ses gens les accompagna. Mais aprés un jour de marche, on le supplia de ne pas aller plus loin. Il prit donc congé des *Espagnols*, avec mille protestations de service; il commanda à ceux de sa suite de les embrasser, & dépêcha vers son frere *Cofaqui*, pour lui faire savoir que l'Armée approchoit de sa contrée, & qu'elle meritoit d'être favorablement reçûë. *Soto* envoia en même tems rechercher l'alliance de *Cofaqui*, & aprés six jours de chemin, il sortit de la Province de

Cofa, qui eſt un païs propre pour le tail, tres-fertile en gros millet, & tres-armant. On y rencontre de grandes êts, de beaux fleuves, des plaines, ntagnes, & ſur tout des peuples fort iables.

CHAP. IV.

Cofaqui *reçoit les* Eſpagnols.

Cofaqui aiant appris que les Chrêtiens venoient ſur ſes terres, fait preparer outes choſes pour les recevoir honorable-ent, & dépêche vers le General quatre es plus remarquables de ſes vaſſaux, ac-ompagnez de quantité d'autres pour l'aſ-urer de ſon obeïſſance. *Soto* réjoüi de s voir, leur fit de grandes carreſſes, & int avec eux juſqu'à la premiere ville, ui s'appelloit *Cofaqui*, du nom du Sei-neur & de la Province. Comme il s'ap-rochoit de cette place, le *Cacique* qui é-oit dedans en eut nouvelle, & ſortit au de-ant de lui, ſuivi de pluſieurs de ſes ſujets, arez d'arcs, de plumes & de mantes de artre. *Cofaqui* le ſalüa avec reſpect, & prés quelques complimens il lui confirma e qu'on lui avoit dit de ſa part. Le Ge-eral de ſon côté le reçût d'une maniere

fort

fort obligeante, & lui promit toute ſort
d'amitié, en reconnoiſſance de l'accue
qu'il lui faiſoit. A leur exemple les Off
ciers *Eſpagnols* & les *Indiens* ſe firent aut
de grandes civilitez, & nos gens vinrer
dans la ville pleins de joie & de ſatisfactio
Cofaqui au même tems diſtribua les logi
& de crainte d'incommoder ſes nouveau
hôtes, il ſe retira avec les ſiens dans u
village voiſin. Mais le lendemain il vi
faire ſa Cour, & pria le General de lui d
re s'il ſejourneroit, ou s'il paſſeroit plu
loin, afin de mieux prendre ſes meſure
pour lui rendre toute ſorte de ſervic
Soto répondit qu'il prendroit la route d
Cofaciqui, & ne s'arrêteroit point qu'
n'eut auparavant été dans cette contré
Là-deſſus le *Cacique* lui repartit qu'el
n'étoit ſeparée de la Province de *Cofaqu*
que par un deſert de ſept jours de march
Que pour cela il lui offroit des vivres a
vec des gens de guerre, & que s'il lui pla
ſoit de donner ſes ordres, il les feroit ponc
tuellement executer. Le General témoi
gna qu'il lui avoit obligation, & le cor
jura de faire en cette rencontre, ce qu'
jugeoit neceſſaire pour la marche, &
qu'ainſi il eſperoit que les troupes ne man

que

ieroient de rien, & qu'il iroit heureſe-
ent à *Cofacique*.

Le *Cacique* joieux que le General ſe con-
oit en lui, ordonna de lever prompte-
ent des troupes, & dans quatre jours il
trouva quatre mille hommes pour écor-
r l'armée, avec un pareil nombre pour
orter le bagage & les proviſions. a Ce-
endant de peur de quelque ſurpriſe, à
uſe du nombre des *Indiens*, le General
ommanda à ſes gens de ſe tenir ſur leurs
ardes plus qu'à l'ordinaire; mais les Bar-
ares étoient bien éloignez de rien entre-
rendre; ils ne ſongeoient qu'à gagner
amitié des *Eſpagnols*, afin qu'ils les ai-
aſſent à ſe vanger des peuples de *Cofaci-
ui*, avec leſquels ils étoient en guerre.
'eſt pourquoi un jour avant le départ des
hrêtiens, le *Cacique* fit appeller *Patofa*
on Lieutenant General, & lui dit qu'il
: preſentoit une belle occaſion de ſe reſ-
ntir des injures que les habitans de *Co-
aciqui* leur avoient faites à tous. Que
our en avoir raiſon, il l'envoioit dans leur
aïs avec l'Armée des *Eſpagnols*. Qu'il
toit de ſa prudence d'en menager l'ami-
é par toutes ſortes de ſervices à cauſe
qu'à

a Gros millet, pruneaux, noix, raiſins ſecs.

qu'à la faveur de ces invincibles troupes il le vangeroit hautement de ſes ennemi Que cela d'ailleurs lui donneroit lieu d meriter de ſon Prince, & de ſon païs augmenteroit ſa reputation. Que co noiſſant ſon ardeur pour la gloire, ſon ze pour la patrie, & ſa valeur en toutes re contres, il ne lui en diroit pas davantage perſuadé qu'il répondroit glorieuſement l'attente qu'on avoit de lui.

Aprés que *Patofa* qui étoit bien fait d ſa perſonne, & dont le viſage marquoi quelque choſe de grand, eut reçû cet or dre, il ôta une mante de peaux de cha qu'il avoit ſur les épaules, il prit une bran che de palmier que lui portoit un de ſe valets, & fit devant ſon Seigneur pluſieur gambades, & pluſieurs ſauts avec tant d grace qu'il fut admiré. Puis, il s'avan ça vers ſon *Cacique* la branche de palmie en main, il le ſalüa d'une maniere peu dif ferente de la nôtre, & l'aſſûra qu'il ſe ſa crifieroit pour ſon ſervice. Que puiſque ſon bras étoit ſecondé des *Eſpagnols*, il lu engageoit la foi qu'il le vengeroit de ſes ennemis. Que même la vengeance en ſe roit illuſtre & capable de lui ôter le ſou venir des injures qu'il avoit reçûës; ajoû tant que ſi la fortune trahiſſoit ſon coura-

ge

e, & s'il ne rempliſſoit l'attente qu'on voit conçûë de lui, ſon malheur ſeroit ivi de ſa mort. A ces paroles le *Cacique* mbraſſa ſon Lieutenant, & lui dit, que ur l'aſſûrance du ſuccez de ſon entrepri-, il l'en vouloit recompenſer par avan-e. Là-deſſus il prit une mante de mar-re qu'il portoit, & que nos gens eſti-noient deux mille ducats, & il en revê-it *Patofa*; ce qui eſt parmi ces *Indiens*, a plus grande marque d'honneur qu'un ſu-et puiſſe jamais recevoir.

CHAP. V.

Avanture d'un Indien.

LA nuit avant que les *Eſpagnols* partiſſent pour *Cofaciqui* leur guide qui étoit l'un des *Indiens* qu'ils avoient pris en *Apalaché*, & qu'ils nommoient *Pierre*, ins toutefois l'avoir baptiſé, ſe mit à crier u ſecours, & qu'on le tuoit. Les trou-es prirent auſſi-tôt les armes, & dans la rainte de quelque trahiſon elles ſe mirent n bataille. Mais ne voiant rien, & s'é-ant enquis du ſujet de l'alarme, ils con-urent que c'étoit leur guide, & le trou-erent tout effraié, & preſqu'à demi-ort. Comme le General lui demanda ce qui

qui l'avoit obligé à jetter de si grands cris, il répondit que le Diable avec un visage affreux, accompagné de plusieurs petits Demons s'étoit presenté à lui, qu'il l'avoit menacé de le tuer s'il menoit les Chrêtiens en *Cofaciqui*. Que là-dessus il lui avoit marché sur le ventre, l'avoit traîné par la chambre, & lui avoit donné tant de coups qu'il ne se pouvoit remuer. Que s'il n'eut été secouru par deux *Espagnols*, le Diable lui eut ôté la vie; mais qu'au moment qu'il les avoit apperçûs, il s'en étoit fui avec toute sa suite. Qu'ainsi, puisque les Demons craignoient les Chrêtiens, il supplioit qu'on le baptizât sur l'heure, afin que le Diable ne vînt plus le mal-traiter. Le General & ses Officiers qui jugeoient de la verité de l'avanture par des coups, envoierent querir des Prêtres, qui après avoir interrogé ce pauvre *Indien*, le baptiserent & ne l'abandonnerent point le reste de la nuit, ni le jour suivant. Il étoit en un si pitoiable état, qu'il fut obligé de se refaire; & l'Armée ne put décamper que le lendemain, encore fallut-il que cet *Indien* montât à cheval. *Cofaqui* accompagna le General deux lieuës, & lui fit ensuite quelques complimens, sur le deplaisir qu'il avoit

voit de le quitter, il commanda de nouveau à *Patofa* d'obeïr en tout aux *Eſpagnols*, & il le fit ſouvenir qu'il s'étoit engagé à de grandes choſes, & que l'on ne jugeoit du merite des hommes que par la beauté de leurs actions. Puis il retourna dans la ville, & les troupes tirerent vers *Cofaciqui*, où elles ſouhaitoient paſſionnément d'arriver.

CHAP. VI.

Marche des troupes.

LEs *Indiens* & les *Eſpagnols* formerent deux corps d'armée ſeparez, & marcherent tout le jour en cette ſorte; *Patofa* & le General chacun à la tête de leurs troupes, le bagage au milieu avec les gens de ſervice. Comme la nuit approcha les *Indiens* diſtribuerent des vivres aux *Eſpagnols*; les armées ſe camperent, elles poſerent des ſentinelles, & ſe mirent de telle façon ſur leurs gardes les unes contre les autres, qu'on les eût crû ennemies. Les Chrêtiens ſur tout étoient toûjours à épier la contenance des Barbares, qui vouloient ſeulement montrer qu'ils entendoient bien la guerre. Les *Eſpagnols* ſe piquant auſſi de la même choſe, chacun

obſerva à l'envi la diſcipline; & au bout de deux journées, on arriva en tres-bon ordre à un deſert, entre la Province de *Cofaqui* & de *Cofaciqui*. Les *Eſpagnol* marcherent ſix jours ſans grand'-peine par ce deſert, à cauſe que les bois & les che mins en étoient faciles. Outre quelques ruiſſeaux ils traverſerent deux fleuves ſans profondeur, mais fort étendus, & ſi vio lens que l'on fut contraint de mettre plu ſieurs chevaux de file pour rompre l'im petuoſité de l'eau, & favoriſer le paſſage aux gens de pied qui ne ſe pouvoient tenir de bout, que les chevaux ne les ſoûtinſ ſent. Au ſeptiéme jour ſur le midi, il ſe trouverent à la fin du chemin qu'ils a voient ſuivi juſqu'à lors, & ne rencontre rent que des ſentiers qui alloient çà & là dans la forêt, & qui ſe perdoient presque auſſi-tôt. Si bien que ne ſachant plus quelle route prendre, le General commen ça d'avoir quelques ſoupçons des Barba res. Il dit à *Patofa* que ſous apparence d'amitié il les avoit voulu faire perir; qu'il n'étoit pas croiable qu'entre-huit mille *Indiens* qu'il commandoit, il n'y eut pas un qui ſût le chemin, vû qu'ils avoient toûjours eu guerre avec les peuples de *Cofacique*, & fait des courſes les uns ſur

les

s autres. *Patofa* répondit qu'il n'étoit amais venu ſi loin, ni pas un de ceux qui accompagnoient. Que l'on ne pouvoit ppeller guerre, les écarmouches qu'il y voit eûës entre eux & les ennemis. Que ans le deſert on s'étoit ſeulement battus n diverſes rencontres de chaſſe & de pê-ne, où l'on s'étoit tué & fait des priſon-ers de part & d'autre. Que comme les abitans de *Cofacique* avoient toûjours emporté l'avantage, ils les craignoient, t n'avoient oſé entrer dans leur contrée. u'ainſi puiſque lui, ni ſes gens ne con-oiſſoient point où ils étoient; il ſupplioit ue l'on prît en leur faveur d'autres ſen-mens que ceux qu'on témoignoit avoir. ue les peuples de *Cofaqui* n'étoient ca-ables d'aucune lâcheté, D'ailleurs, le *acique* & lui avoient trop de cœur pour émentir par une honteuſe trahiſon, le on accueil qu'ils avoient fait aux *Eſpa-nols*. Que pour aſſeurance de ſa parole n pouvoit prendre tels ôtages, & en ſi rand nombre que l'on voudroit. Qu'il ffroit même ſa tête avec celle de ſes ſol-ats, qui ſe ſacrifieroient tous aveuglé-ent pour ſoûtenir l'honneur de leur *Ca-que*, & leur gloire particuliere.

Soto touché de ce discours, craignit que ce Commandant n'en vint à quelque extremité, pour montrer l'innocence de sa conduite, & lui repartit, que bien loin de croire qu'il eût malicieusement égaré les *Espagnols*, il étoit maintenant persuade du contraire; & que l'air dont il avoit parlé le justifioit assez. On appella ensuite l'*Indien Pierre*, qui les avoit si seurement guidez, que la veille il marquoit le chemin du jour suivant. Mais il avoüa qu'il avoit tout à fait perdu la route, & s'excusa sur ce qu'il y avoit long-tems qu'il n'étoit venu a *Cofacique*. Les *Espagnols* alors qui s'imaginoient qu'il appréhendoit encore d'être mal-traité du Demon, & qu'ils le prieroient inutilement, continuerent le reste de la journée à marcher par les endroits les plus clairs de la forêt, & arriverent au Soleil couchant au bord d'un grand fleuve qui n'étoit pas guéable. Comme ils n'avoient rien pour le traverser, & qu'ils avoient consumé leurs vivres, cela redoubla leurs maux, & ils furent toute la nuit dans une grande consternation. A la pointe du jour le General pour les rasseurer leur promit de ne point continuer la marche

qu

que l'on n'eût auparavant trouvé quelque chemin.

Il commanda donc à *Guſman*, à *Vaſconcello*, *Aniaſco* & *Tinoco*, Capitaines de Cavalerie & d'Infanterie, de prendre chacun leurs gens, avec ordre aux uns de côtoier le fleuve en montant, à quelques autres en deſcendant, & à tout le reſte d'avancer une lieuë dans le païs, & de retourner dans cinq jour au camp, pour y raporter ce qu'ils y auroient découvert. *Aniaſco* alla vers le haut du fleuve avec le General Barbare, le guide *Pierre*, & mille *Indiens*. Les autres Capitaines en envoient chacun autant, afin de ſe répandre à travers le bois, & de pouvoir plus facilement trouver quelque route. Cependant *Soto* les attendit ſur le bord de la riviere, & endura de la faim ce qu'on en peut ſouffrir. Lui & ſes ſoldats ne mangeoient pour l'ordinaire que les choſes que les quatre mille Barbares qui étoient demeurez lui apportoient. Ces *Indiens* partoient du quartier dés le matin pour chercher des proviſions, & ne retournoient que la nuit, les uns avec des herbes, des racines, & quelques oiſeaux qu'ils tuoient, & les autres avec du poiſſon; en un mot, avec ce qu'ils rencontroient &

qu'ils donnoient entierement aux *Espagnols*, qui furent trois jours à ne se nourrir en partie que des vivres que les *Indiens* leur fourniſſoient. Mais comme nos gens leur en laiſſoient la meilleure part, & que *Soto* vit que l'on ne pouvoit plus ſubſiſter, il fit tuer quelques cochons, & diſtribuer une demie livre de viande à chaque *Eſpagnol*; ce qui irritoit plûtôt la faim qu'il ne l'appaiſoit. Neanmoins pour faire voir leur reconnoiſſance aux *Indiens*, ils partagerent avec eux ce qu'ils avoient. Le General qui les ſollicitoit à cela, ſouffroit comme le plus ſimple des fantaſſins, il diſſimuloit ſes maux, il careſſoit les ſoldats & les encourageoit avec une gaieté qui les charmoit, & leur faiſoit oublier une partie de leurs peines; de ſorte qu'ils témoignoient à leur tour un viſage auſſi content, que s'ils euſſent eu toutes choſes en abondance.

CHAP. VII.

Suite de ce qui ſe paſſe dans le deſert.

LE cinquiéme jour que l'Armée marcha dans le deſert, un *Indien* [a] de ceux

[a] On les appelle *Tameme.*

ceux qui avoient le soin des vivres s'enfuit, soit qu'il desirât revoir sa femme, ou qu'il craignît de mourir de faim. *Patofa* qui en fut averti, envoie à ses trousses quatre de ses gens, qui aprés l'avoir atteint, le ramenerent au quartier les mains liées, & le lui presenterent. Alors il commença à lui faire des reproches de sa lâcheté, il lui remontra le tort que sa fuite faisoit aux *Indiens*, le peu de respect qu'il avoit pour les ordres de son *Cacique*, & lui jura que son crime ne demeuroit pas impuni; mais qu'il serviroit d'exemple pour retenir les autres dans le devoir. Là-dessus il ordonne qu'on le mene à un ruisseau, & là il lui fait ôter ce qui le couvroit à la reserve d'un petit caleçon. Il commande qu'on apporte plusieurs rejettons d'arbres d'une brasse de long; il fait troubler l'eau, & ordonne au deserteur de se coucher dedans & de la boire toute. Quatre des plus robustes *Indiens* eurent charge de prendre les verges, & de frapper de toute leur force sur ce malheureux s'il cessoit de boire. Ce pauvre *Indien* but d'abord autant qu'il lui fut possible; mais comme il vint à reprendre haleine, on lui donna tant de coups qu'on le força de continuer. Cependant quel-

ques-uns de ses amis courent trouver *Soto*, se jettent à ses pieds & le conjurent avec larmes de demander à *Patofa* la grace du malheureux.

Soto qui savoit qu'on ne cesseroit point de tourmenter l'*Indien* qu'il n'eût perdu la vie, pria *Patofa* de se contenter de la peine que le deserteur avoit soufferte; il y consentit, & l'on tira incontinent du ruisseau le pauvre Barbare tout enflé de l'eau qu'il avoit bûë, en un mot à demi-mort.

Il arriva aussi que l'un des jours qu'on souffrit le plus de faim dans le desert, quatre soldats des plus courageux, & des plus honnêtes gens de l'armée resolurent de partager ce qui leur restoit de vivres en commun. Comme ils ne trouverent qu'une poignée de gros millet, ils la firent cuire pour la renfler, ils se la partagerent, & en eurent chacun dix-huit grains. Trois [a] mangerent leur part, & il n'y eut que *Silvestre* qui envelopa la sienne dans un mouchoir. Ensuite un autre soldat qu'on appelloit *Troche*, lui demanda s'il n'avoit rien à manger, & il lui repartit assez plaisamment, qu'on lui avoit envoié de *Seville* de bons macepains.

Tro-

[a] *Carillo*, *Moron*, *Peshado*.

Troche se prit à rire, & sur ces entrefaites un autre de leurs compagnons arrive, qui les supplie de lui donner quelques vivres. *Silvestre* lui répondit encore agréablement qu'il avoit un fort excellent gâteau, & qu'il étoit prêt à le partager. Ce dernier tournant cela en raillerie, *Silvestre* reprit qu'il n'avançoit rien qui ne fût vrai, & tira son mouchoir où étoient les dix-huits grains de millet. Il en donne six à chacun de ses camarades, & garde le reste pour lui. Ils se regalerent aussi-tôt de cela avant qu'il survint quelqu'un, puis ils s'en allerent boire au ruisseau, & passerent la journée de la sorte sans manger. Voilà comme les autres soldats enduroient la faim; & c'est par de semblables travaux qu'on a gagné le nouveau monde, d'où l'on tire chaque année douze ou treize millions d'or & d'argent, avec une grande quantité de pierreries. Lors que je considere aussi que c'est principalement du *Perou* que viennent ces richesses aux *Espagnols*; J'estime qu'il m'est fort glorieux d'être fils d'un des Conquerans de ce Roiaume.

CHAP. VIII.

Succez des Capitaines envoiez à la découverte.

DUrant ces choſes, les Officiers qu'on avoit envoié chercher la route, ne ſouffrirent pas moins de faim que le General. Pendant cinq jours de marche ils en furent trois ſans avoir rien à manger. Ils ne reüſſirent pas même dans leur découverte, à la reſerve d'*Aniaſco*, qui rencontra un village ſur le bord du fleuve qu'il côtoioit. Il y avoit peu de monde dans ce village, mais tant de proviſions, que dans un ſeul logis on trouva cinq cens meſures de farine de gros millet, outre quantité d'autre en grain. Les gens de *Patofa* & d'*Aniaſco* rejoüis de ce bonheur, viſiterent le reſte des maiſons, monterent aux plus hautes, virent deçà & de là le fleuve, pluſieurs habitations, & des terres cultivées. Enſuite ils repurent & ſur le minuit les *Eſpagnols* depécherent vers *Soto* quatre Cavaliers, qui pour l'aſſûrer des choſes qu'ils lui diroient, prirent des montres de gros millet, & quelques cornes de vaches. Jusques alors ils n'avoient point vû de vaches dans la *Floride*, en-

encore qu'ils en eussent trouvé de la chair fraîche. Ce qui les avoit souvent obligez à presser les *Indiens*, de leur dire où ils rencontreroient de ce bétail; mais ni par prieres, ni par menaces, ils n'avoient jamais pû rien tirer de ces Babares.

La nuit même que les Cavaliers furent envoiez vers le General, les gens de *Patofa* aprirent qu'ils étoient dans un village de la Province de *Cofacique*, & ils le saccagerent. Ils pillerent le temple où étoient les richesses du lieu, & sans consideration de sexe ni d'âge, ils tuerent ceux qu'ils purent prendre, & leur enleverent le tét pour les porter à leur *Cacique*, & lui montrer la vengeance qu'ils avoient prise de ses ennemis. Ce desordre dura jusqu'au jour, & sur le midi *Aniasco* & *Patofa* avec ceux qui les accompagnoient, apprehendant que s'ils demeuroient plus longtems au village, ceux de la contrée ne s'assemblassent en grand nombre, qu'ils ne vinssent fondre sur eux & ne les taillassent tous en pieces, ils resolurent de décamper, & d'aller rejoindre *Soto*.

CHAP.

CHAP. IX.

Arrivée du General en Cofacique, *avec la découverte du Païs.*

LE General aiant sû les particularitez de la découverte d'*Aniaſto*, il décampa, & prit pour guide les Cavaliers qu'on lui avoit dépéchez. Mais à cauſe que les troupes qui l'accompagnoient, enduroient beaucoup de faim, elles ne tongeoient qu'à ſe rendre où il y avoit des vivres. De ſorte que ſans garder aucun ordre dans la marche, ils avancerent avec tant de diligence, qu'aprés avoir fait en un jour & demi plus de douze lieues, ils arriverent où étoient leur compagnons. Ils s'y rafraîchirent ſept jours; & durant ce tems, les trois autres Capitaines que l'on avoit envoiez à la découverte, retournerent au lieu d'où ils étoient partis, ſans avoir rencontré un ſeul village, ni pris aucun *Indien*, quoi qu'ils en euſſent vû pluſieurs paſſer. Mais comme ils ne trouverent plus *Soto*, ils ſuivirent la route qu'il avoit tenuë, & ſe rendirent au village où il s'étoit avancé. Là ils lui raconterent le détail de leur courſe, ils ſe rétablirent, & ils en avoient grand beſoin;

car

car ils étoient abatus de fatigues, & depuis huit jours ils n'avoient mangé que des racines. Cependant *Patofa* & ses gens se répandent quatre lieuës aux environs du quartier, tuent indifféremment hommes & femmes, facagent les villages, & pillent les Temples où ils peuvent entrer. Le General averti de cela & que ces Barbares alloient encore pousser leur ressentiment plus loin, crut qu'il étoit de son interêt d'empêcher le desordre, à cause qu'étant contraint au dessein qu'il avoit de gagner les peuples par la douceur, il lui feroit à l'avenir de cruels & puissans ennemis. Il envoie donc prier *Patofa* de faire arrêter ses gens. Ce Capitaine obeït, & à son retour de la poursuite de ses ennemis, *Sota* lui donna pour son *Cacique* & pour lui quelques étoffes de soie, du linge, des coûteaux, des mirois, & autres choses semblables, & aprés l'avoir remercié de ses bons offices, il le supplia de ne pas aller plus loin, & de reprendre le chemin de sa Province.

Patofa ravi des presens qu'on lui avoit faits, s'en retourna avec d'autant plus de joie, qu'il avoit hautement vangé son Seigneur. *Soto* ensuite de ce départ demeura encore deux jours au camp. Mais si-

tôt

tôt qu'il vit ses gens en état, il prit sa marche en montant le long du fleuve, où il trouva force vivres, & plusieurs *Indiens* massacrez, ce qui avoit obligé les autres habitans de ces quartiers de se retirer dans les forêts; & au bout de trois journées il campa dans un endroit rempli de meuriers, & de plusieurs arbres chargez de fruit. Les logemens faits, il commanda à *Aniasco* de suivre avec trente fantassins, la route qu'on avoit tenuë jusques alors, & de tâcher à prendre quelque *Indien*, pour avoir connoissance du païs & du *Cacique* de la Province. Qu'en tout cas il prit grand soin de remarquer tout ce qu'il verroit, afin que l'Armée continuât sa marche avec asseurance. Qu'il se reposoit sur sa conduite, & esperoit que le bonheur qui l'avoit toûjours accompagné, ne l'abandonneroit point en cette rencontre. Un peu avant la nuit *Aniasco* & ses compagnons sortirent secrettement du camp, ils suivirent le chemin qu'on leur avoit dit, & qui s'élargissoit peu à peu. Mais aprés deux lieuës, ils oüirent un bruit confus & semblable à celui que l'on fait dans un village. Là-dessus continuant leur route jusques hors un forêt où ils se trouverent, ils virent de la lu-

mie-

miere, ils entendirent des chiens aboier, des enfans crier, & des personnes parler, & connurent qu'ils n'étoient pas loin de quelque bourg. Ils se preparent donc à prendre quelques *Indiens*, & dans ce dessein ils se coulent doucement droit au village, chacun à l'envi l'un de l'autre.

Comme ils eurent un peu marché, ils apperçûrent le Bourg au de là du fleuve, le long duquel ils étoient venus. Ils tournent & courent çà & là pour découvrir un passage. Mais n'en trouvant point, ils s'arrêterent dans un lieu découvert sur le bord de la riviere, à l'endroit où arrivoient les batteaux. Ils s'y rafraichirent quelque tems; puis ils se rendirent avant le jour. Ils raconterent au General leur découverte, & si-tôt que le Soleil fut levé il prit cent chevaux avec autant de fantassins, & alla reconnoître le Bourg. Lors qu'il fut au passage du fleuve, *Ortis* & *Pierre* l'*Indien* crierent aux habitans qu'on venoit pour traiter alliance avec leur *Cacique*, & que les gens qu'ils appercevoient, étoient la suite de l'Ambassadeur. Les Barbares surpris de ce qu'ils voioient se retirerent promptement dans le village y porter cette nouvelle.

CHAP.

CHAP. X.

Conduite de la Dame de Cofacique.

L'Arrivée des *Espagnols* étant répanduë dans le Bourg, six des principaux du lieu, gens de bonne mine, âgez environ de 45. ans chacun, entrerent dans un batteau avec d'autres *Indiens*; & passerent à l'autre bord. Comme ils furent en presence du General, ils se tournerent vers l'Orient, & firent la reverence au Soleil, ensuite vers l'Occident à la Lune, puis à *Soto* qui étoit assis avec gravité sur un siege qu'on lui tenoit toûjours prêt, pour recevoir les Ambassadeurs qu'on lui dépéchoit. Ils lui demanderent d'abord selon la coûtume de tous les habitans de la *Floride*, s'il vouloit la paix ou la guerre; & il leur répondit la paix, avec leur alliance, & des batteaux pour traverser le fleuve. Qu'il les supplioit aussi de lui livrer passage sur leurs terres, & de lui donner quelques vivres pour aller plus loin. Qu'il étoit marri de les importuner; mais que la necessité l'y contraignoit. Qu'ainsi la faveur qu'ils lui accorderoient lui seroit extrémement sensible. Qu'il tâcheroit de la reconnoître, & feroit qu'ils

qu'ils auroient autant de sujet de se loüer de sa conduite, que lui de leur generosité. Les *Indiens* lui repartirent qu'ils acceptoient la paix, mais qu'il y avoit peu de vivres au païs. Que la peste à la reserve de leur bourg avoit desolé la Province. Que la plûpart des habitans avoient été emportez de cette maladie; & que les autres s'étant retirez dans les forêts n'avoient point semé. Que même depuis la peste cessée, ils n'étoient pas encore retournez dans leurs maisons. Neanmoins qu'il devoit tout esperer, parce qu'ils étoient sujets d'une jeune Dame, qui n'étoit pas moins prudente que genereuse. Qu'ils lui alloient rendre compte de toutes choses, & qu'ils viendroient apporter sa réponse, qui selon toutes les apparences ne manqueroit pas d'être favorable. Là-dessus, ils prirent congé du General, ils retournerent au village, & firent à leur Princesse un fidele recit de tout ce qu'ils avoient charge de lui dire. A peine eurent-ils parlé, & dit leur avis touchant les mesures qu'on devoit prendre dans cette rencontre; que leur Dame commanda que l'on tînt prêt un batteau, & qu'on le parât le mieux qu'il seroit possible. Elle y entra ensuite avec

huit femmes des plus considerables de sa Province. Ce batteau étoit remorqué par un autre, où se mirent les six *Indiens* qui retournoient d'auprés des *Espagnols*, & avec eux plusieurs rameurs qui gouvernoient les batteaux, & qui les passerent au bord où étoit le General.

Au même tems que la jeune Dame s'approcha du General elle lui fit ses complimens; & s'étant assise sur un siege qu'on lui avoit apporté, elle raconta les choses que ses gens lui avoient dites. Elle ajoûta qu'encore que le malheur de l'année lui ôtât le moien d'assister *Soto* comme elle l'eût souhaité, elle lui offroit pourtant six cens mesures de gros millet. Que dans deux maisons du bourg qui étoient à elle, on trouveroit cette quantité en chacune. Qu'elle avoit amassé ces vivres pour secourir ceux de ses sujets qui avoient été preservez de la peste. Et pourvû que le General lui laissât la moitié de ses provisions, à cause de la pauvreté du païs, qu'elle abandonneroit l'autre de tout son cœur. Que s'il desiroit quelque chose de plus, elle ordonneroit qu'on ouvrît les greniers d'un bourg tout proche. Qu'elle y avoit deux mille mesures de gros millet, & qu'il en prendroit autant qu'il le jugeroit ne-

neceſſaire. Que pour loger plus commodément le General & ſes Officiers, elle quitteroit ſa propre maiſon, & elle leur abandonneroit la moitié du bourg. Que pour les ſoldats elle feroit bâtir des huttes. Que même ſi tout cela ne ſuffiſoit pas, elle commanderoit aux habitans de s'en aller dans un village voiſin. Qu'enfin pour faciliter le paſſage du fleuve à ſon armée, elle auroit ſoin que le lendemain il y eût des traîneaux & des batteaux tout prêts, afin de montrer au General avec quelle ardeur elle tâchoit de lui rendre de bons offices.

Soto fit réponſe qu'il lui avoit les dernieres obligations. Que les offres qu'elle faiſoit étoient au de là de ſon merite. Qu'elles lui ſembloient d'autant plus conſiderables que ſes ſujets ſouffroient, à cauſe de la miſere de l'année, & qu'elle ſe retranchoit de pluſieurs choſes pour l'obliger. Qu'à cette conſideration il feroit ſoigneuſement menager les vivres, & incommoderoit le moins qu'il pourroit. Que touchant les logemens, tout étoit reglé avec prudence, & qu'il étoit ſi charmé de ſa generoſité, qu'il ne deſiroit d'être favoriſé de la fortune, que pour lui témoigner un jour ſa reconnoiſſance des

graces qu'elle faisoit aux *Espagnols*. Ensuite *Soto* la mit adroitement sur le discours de la Province de *Cofaciqui*, & elle répondit d'un air qui marqua beaucoup d'esprit & de sagesse. On observa aussi que les peuples de *Cofaciqui* & des deux dernieres Provinces, avoient quelque chose de plus doux, de plus libre, & de plus honnête que les habitans des autres païs. Car bien que ceux des contrées que l'on avoit découvertes demandassent la paix, & que même ils l'entretinssent, on remarquoit neanmoins dans leur conduite je ne sai quoi de rude, de contraint, & de peu sincere. Mais pour ceux de *Cofaciqui* & de leurs voisins, il sembloit que toute leur vie ils eussent eu commerce avec les *Espagnols*. Outre qu'ils avoient beaucoup d'estime pour eux, ils leur obeïssoient en tout, & tâchoient par toutes sortes de moiens à leur montrer leur affection; ce qui meritoit que l'on menageât leur amitié avec beaucoup d'adresse.

CHAP. XI.

L'Armée passe le fleuve de Cofaciqui.

PEndant que la Dame de *Cofaciqui* parloit à *Soto*, elle défila l'une aprés l'autre

Soto. 3

re une chaîne de groſſes perles, qui lui faiſoit trois tours au cou, & lui décendoit juſques à la ceinture. Puis elle fit ſigne à *Ortis* de les prendre & de les donner au General. Mais comme il lui témoignoit que les offrant elle-même, ſes perles recevroient un nouveau luſtre; elle lui dit que la retenuë des perſonnes de ſon ſexe lui deffendoit cette liberté. *Soto* qui ſût ce qu'elle diſoit, lui fit répondre qu'effectivement ſa main releveroit le prix de ſes perles; & que puis qu'elle ne les preſentoit que dans la vûë de faire la paix, elle n'alloit ni contre la bien-ſéance ni contre ſon honneur. Ces paroles lui inſpirerent une honnête hardieſſe, elle ſe leve auſſi tôt & donne des perles au General, qui s'approche tres-civilement pour les recevoir. Il s'ôta même du doigt un tres-beau rubis, dont il lui fit preſent en ſigne de paix. Elle l'accepta & le mit à ſon doigt avec une grace particuliere. Enſuite elle prit congé du General, & le retira dans le bourg, aprés avoir rempli les *Eſpagnols* d'admiration. Sa beauté & ſon eſprit les avoient de telle ſorte occupés, qu'ils ne ſongerent pas ſeulement à s'enquerir de ſon nom. Cependant pour donner ordre au paſſage de l'armée, le

General demeura sur le bord du fleuve, que les matelots crurent être le même que celui qui sur la côte est appellé *Sainte Helene*, & il manda au Mêtre de Camp de faire promptement avancer le reste des troupes, & de se rendre auprés de lui.

Durant ce tems-là les *Indiens* firent aussi des traîneaux en fort grand nombre, & amenerent plusieurs batteaux si bien que le lendemain on passa le fleuve. Quelques uns racontent que les *Espagnols* eurent quatre chevaux de noiez, & les autres sept. Ce qui leur donna un déplaisir d'autant plus sensible, que ce malheur étoit arrivé par la faute de ceux qui conduisoient ces chevaux. En effet ils les pousserent si inconsidérément à travers le fleuve, qu'ils les engagerent en un gouffre où ils se perdirent. Les autres étant heureusement passez avec l'Armée, une partie des troupes se logea dans la moitié du village, que les *Indiens* leur avoient laissé; & l'autre sous des huttes de rameaux; car la contrée est pleine de bois, d'arbres fruitiers & de meuriers, plus beaux que ceux dont nous avons parlé jusqu'ici.

CHAP.

CHAP. XII.

On envoie vers la mere de la Dame de Cofaciqui.

LE lendemain du paſſage des troupes, *Soto* s'informa avec ſoin de la Province de *Cofaciqui*, & il ſût que le terroir étoit tres-bon pour ſemer, & pour nourrir des troupeaux. Il apprit de plus que la mere de la Dame du païs, étoit une veûve qui demeuroit à douze lieuës du quartier; C'eſt pourquoi il ſupplia ſa fille de la mander. Et incontinent elle lui dépécha douze des principaux *Indiens*, avec ordre de la prier de venir au Camp, pour y voir des étrangers dignes d'admiration, & même des animaux [a] inconnus. Mais rien ne put ébranler la mere, qui blâma ſa fille de legereté, & témoigna beaucoup de reſſentiment de ſa conduite. Elle trouva fort mauvais auſſi que les Envoiez ne ſe fuſſent pas oppoſez à leur Dame; & fit connoître par ſes manieres un grand mépris pour les *Eſpagnols*. Le General ſur cette nouvelle commande à *Aniaſco* de décendre avec trente fantaſſins le long du fleu-

[a] Ce ſont les chevaux.

fleuve, vers un endroit éloigné de la communication des villages. Que là ils rencontreroient la mere de la Dame de *Cofaciqui*, & qu'il l'ameneroit au quartier avec beaucoup de douceur, à cause qu'il desiroit gagner le païs par cette sorte de voie, afin de s'y pouvoir un jour établir sans grande peine. *Aniasco* part avec ses camarades; & mene un jeune *Indien* de qualité, que la Dame de la Province lui avoit donné pour l'accompagner. Cet *Indien* étoit suivi de quelques-uns de ses domestiques, & avoit charge lors qu'on seroit prés du lieu où l'on alloit, de marcher devant, pour donner avis de la venuë des *Espagnols*, & de conjurer la bonne mere au nom de sa fille & des habitans du païs de se rendre au Camp. Qu'elle y auroit du plaisir & de l'honneur. Qu'en un mot elle y seroit reçûë avec beaucoup de joie & d'affection. La Dame de *Cofaciqui* avoit dépéché ce jeune Seigneur, à cause qu'aiant été élevé par sa mere, il en étoit aimé tendrement, & qu'à cette consideration il y avoit lieu de croire qu'il la rendroit plus favorable aux *Espagnols*. Il étoit d'ailleurs capable de faire reüssir ce dessein lui seul. Car il avoit de l'adresse; du reste la taille & la mine avanta-

geu-

geuſes, fort leſte à la maniere du païs, des plumes de diverſes couleurs ſur la tête, une belle mante [a] de peaux, un arc peint en la main, avec un carquois plein de fléches ſur l'épaule. C'eſt l'état où marchoit ce jeune *Indien*, qui ne ſongeoit qu'à gagner l'amitié des *Eſpagnols*, & qui leur témoignoit en toutes choſes, que ſa plus grande ſatisfaction ſeroit de les obliger.

CHAP. XIII.

Mort du Seigneur Indien *avec le retour des Envoiez.*

APrés qu'*Aniaſco* & les compagnons eurent marché environ trois lieuës, durant la chaleur du jour, ils ſe repoſerent ſous de grands arbres. Cependant le Seigneur *Indien* qui étoit au milieu de la troupe, & qui juſqu'alors les avoit agreablement entretenus de *Cofaciqui* & des contrées voiſines, commença tout d'un coup à réver, il apuie negligemment ſa tête ſur ſon coude, & jette de fois à autres de profonds ſoûpirs. Neanmoins de crainte de l'af-

[a] Cela étoit contre la coûtume. Les *Indiens* portent rarement des peaux l'Eté.

l'affliger d'avantage, on n'osa lui en demander la cause. Ensuite comme il cessa un peu de soûpirer, il prit son carquois, & mit dehors presque toutes les fléches l'une aprés l'autre. Elles étoient extrémement belles, parce que les plus considerables habitans de la *Floride* mettent leur honneur dans la beauté de ces sortes d'armes; sur tout en celles qui leur servent d'ornement. Comme on aura du plaisir d'apprendre la maniere dont elles sont faites, je parlerai des fléches de l'*Indien*, qui accompagnoit les *Espagnols*. Les fléches de ce Seigneur, étoient de roseau, garnies de plumes, & avoient toutes quelque chose de singulier. Plusieurs étoient armées de corne de cerf, ou d'os de poisson, & quelques-unes de bois de palmier, éguisées par le bout, & dentelées par les côtez avec tant de propreté, qu'on n'eût pu rien faire de plus juste avec l'acier.

Aussi les *Espagnols* les trouverent si bien faites qu'ils en prirent quelques-unes pour les considerer de prés, & convinrent tous qu'en ce genre il n'y avoit rien de plus achevé. Durant cela l'*Indien* qui voit que nos gens ne l'observent pas, tire doucement de son carquois une fléche, dont la pointe étoit de pierre à fusil, & sembla-

blable à celle d'un poignard, il s'en frappe à la gorge & tombe mort. Et les *Espagnols* étonnez de cet accident, & fâchez de n'avoir pu prevenir un coup si funeste, appellent les valets de cet *Indien*, & demandent la cause de ce malheur. Ils répondent la larme à l'œil qu'ils estimoient que leur maître s'étoit donné la mort dans la pensée que le service qu'il rendoit aux Chrêtiens, seroit tres-desagreable à la Dame vers qui il les conduisoit. Que puis qu'elle n'étoit pas venuë la premiere fois, il étoit à croire qu'elle s'en offenseroit. Qu'ainsi il reconnoissoit mal l'amour qu'elle lui portoit, & les soins qu'elle avoit pris de son éducation. Ils ajoûtoient qu'il s'étoit ainsi persuadé, que s'il n'executoit les ordres de la jeune Dame, il se mettroit mal auprés d'elle. Qu'il seroit enfin contraint de se retirer, & ils asseuroient que voiant qu'il ne pouvoit éviter de desservir la fille, ou la mere, il leur avoit voulu genereusement témoigner qu'il preferoit la mort au malheur de leur déplaire. Les *Espagnols* trouverent ces conjectures assez vrai-semblables, & continuerent leur route. Mais aprés trois lieuës, ils s'enquirent des domestiques de l'*Indien*, s'ils savoient la retraite de la Dame

me qu'ils cherchoient, & combien ils en étoient encore éloignez. Ils répondirent que leur Maître seul la savoit ; & que neanmoins ils s'efforceroient de la trouver. Nos gens ne laisserent pas de marcher, & au bout de quatre lieuës ils apperçûrent quelques *Indiens*, ils se mirent aussi-tôt en embuscade, & prirent un homme avec trois femmes. Ils les supplierent de leur enseigner le chemin qui conduisoit vers la mere de la Dame de *Cofaciqui*; & ces Barbares repartirent que le bruit couroit, qu'elle étoit sortie de sa demeure ordinaire, & que même ils ne savoient pas bien où elle se retiroit. Que toutefois s'ils vouloient les suivre, ils s'en informeroient, & que sans la chercher bien loin, elle se trouveroit peut-être fort prés. Sur cette réponse, comme les *Espagnols* balançoient touchant la resolution qu'ils devoient prendre, l'un de leurs compagnons dit, que les premiers Envoiez n'aiant eu aucun succez de leur entreprise, il n'y avoit point d'apparence qu'ils dûssent être plus heureux. Que la Dame qu'ils alloient chercher, témoignoit une particuliere aversion pour les *Espagnols*. Que s'étant opiniâtrée à ne pas venir, elle auroit peut-être assemblé des troupes pour

pour les tailler tous en pieces, au cas qu'ils la voulussent enlever, & que sans avoir des chevaux, ils ne pouvoient ni se deffendre, ni rien tenter. Qu'aprés tout, cette bonne femme leur étoit fort inutile pour leur conquête, & qu'il suffisoit d'avoir sa fille, avec laquelle il falloit, faire une paix solide. Que du reste il ne savoient quelle route prendre pour aller à la demeure de la mere, parce qu'ils manquoient de guides fideles, & que sans parler du jeune Seigneur, dont la mort étoit d'un mauvais presage, leurs fatigues les devoient obliger à retourner vers le General. Ils passerent tous d'une voix à cet avis, & reprirent le chemin du Camp; où ils rendirent compte de leur avanture. A trois jours de là un *Indien* s'offrit de les conduire en descendant par eau, où étoit la mere de la Dame de *Cofaciqui*, & *Aniasco* prit deux batteaux avec vingt de ses camarades, & suivit son guide.

Ils trouverent le premier jour les quatre chevaux qui se noierent au passage du fleuve de *Cofaciqui*, & cela renouvela le déplaisir qu'ils avoient eu de leur perte. Mais les cinq autres jours qu'il continuerent leur voiage, ils ne firent aucune rencontre, & aprés beaucoup de peine ils revin-

revinrent au quartier avec nouvelle, que la Dame qu'ils alloient chercher, aiant sû qu'on retournoit à elle, s'étoit cachée dans une forêt, d'où il n'y avoit aucun moien de la tirer. Le General alors desesperant de l'avoir, tourna toutes ses pensées ailleurs.

CHAP. XIV.

Metal qu'on trouva en Cofaciqui.

DUrant les courses d'*Aniasco*, les autres *Espagnols* qui esperoient tous de faire fortune en *Cofaciqui*, s'informerent avec soin des richesses qui s'y rencontroient, & le General commanda d'appeller les deux jeunes *Indiens* que l'on avoit amenez d'*Apalaché*. Il les envoia vers la Dame de *Cofaciqui*, la supplier de faire apporter des perles avec de ces métaux blancs & jaunes, dont trafiquoient les Marchands qu'ils avoient servis; l'asseurant que si elle obligeoit les *Espagnols* en cela, elle acheveroit de les combler de ses graces. Cette Dame dépécha aussi-tôt de ses sujets querir de ce métal; & ils raporterent du cuivre d'une couleur tres-dorée, avec de certains aix blancs, comme de l'argent, longs & larges d'une aune, épais de trois

à

à quatre doigts, & toutefois tres-legers. Mais quand on les manioit ils se reduisoient en poudre, à la façon d'une motte de terre fort seiche. Ensuite elle fit dire aux *Espagnols*, qu'au bout du village, dans un Temple, où l'on enterroit les plus considerables du lieu, il y avoit de toutes sortes de perles en abondance. Qu'ils en prendroient autant qu'ils le jugeroient à propos; que s'ils en vouloient d'avantage, ils en trouveroient à une lieuë du quartier dans la Capitale de la contrée. Que cette ville, le sejour de ses ancêtres, avoit un Temple, où ils verroient une grande quantité de perles, qu'elle abandonnoit à la discretion du General & de ses troupes; & que même s'ils n'étoient pas satisfaits de tout cela, ils en pourroient encore avoir par le moien de la pêche qui se faisoit au païs. Ces nouvelles consolerent les *Espagnols* de n'avoir pas rencontré en *Cofaciqui* l'or & l'argent, dont on les avoit flattez. Ils se réjoüirent aussi de voir que plusieurs croioient qu'il y eût de l'or dans le cuivre; mais comme ils n'avoient ni eau forte, ni pierre de touche, ils n'en purent faire l'essai.

CHAP.

CHAP. XV.

Temple où l'on enterre les principaux habitans de Cofaciqui.

LOrs que l'on fût les richeſſes du Temple, où étoient enterrez les plus conſiderables habitans de *Cofaciqui*, on l'envoia garder, & au retour d'*Aniaſco* le General & ſes Capitaines s'y tranſporterent. Ils trouverent dans ce Temple de grands coffres de bois, où il ne manquoit que des ſerures, & ils s'étonnerent que ſans outils les *Indiens* les euſſent pu ſi bien faire. Ces coffres étoient autour des murailles ſur des bancs à deux pieds de terre, & enfermoient les morts embaumez de telle ſorte, qu'ils ne ſentoient point mauvais. Outre ces grands coffres, il y en avoit de plus petits, & des corbeilles de roſeau tres-bien faites. Ces derniers coffres étoient pleins d'habits d'hommes & de femmes, & les corbeilles remplies de perles de toutes façons. Les *Eſpagnols* furent réjoûis de tant de richeſſes; car il y avoit plus de mille meſures de perles. Ils en peſerent vingt meſures, & en prirent deux ſeulement avec autant de ſemence de perles pour les envoier aux *Havanes*, où l'on

en

en ſauroit le prix. Le General en effet ne voulut point qu'on s'embarraſſât de beaucoup de choſes; & même il eut fait remettre dans les corbeilles le reſte des perles, ſi on ne l'eût ſupplié d'en diſtribuer. Il en donna donc à pleines mains aux ſoldats & aux officiers, avec ordre d'en faire des Chapelets, à quoi elles étoient propres. Enſuite les *Eſpagnols* ſortirent de ce Temple, & *Soto* deux jours aprés, prit trois cens hommes des principaux de ſes troupes, & alla à *Talomeco*.

Le chemin de part & d'autre depuis le Camp juſqu'à cette ville étoit couvert d'arbres, dont une partie portoit du fruit, & il ſembloit qu'on ſe promenât dans un verger. Ainſi nos gens arriverent avec plaiſir & ſans peine à *Talomeco*, qu'ils trouverent abandonné à cauſe de la peſte. *Talomeco* eſt une belle ville, & marque aſſez qu'elle a été le ſejour des *Caciques*. Elle eſt ſur une petite éminence prés de la riviere, & conſiſte en cinq cens maiſons bien bâties. Celle des Seigneurs s'éleve par deſſus la ville & ſe voit de loin. Elle eſt auſſi plus grande, plus forte & plus agréable que les autres. Vis-à-vis de cette maiſon eſt le Temple où ſont les cercueils des Seigneurs de la Province. Il eſt rempli de

richeſſes, & bâti d'une maniere magnifique. Mais comme je deſeſpere de le bien décrire, je conjure les honnêtes gens qui liront cette hiſtoire, de ſuppléer au défaut de mon expreſſion, en ſe formant une grande idée des choſes dont je les vais entretenir.

CHAP. XVI.

Deſcription du Temple de Talomeco.

LE Temple de *Talomeco*, où eſt la ſepulture des *Caciques*, a plus de cent pas de long ſur quarante de large; les murailles hautes à proportion, & le toît fort élevé, pour ſuppléer au défaut de la tuile, & pour donner plus de pente aux eaux. La couverture eſt de roſeaux fort déliez, fendus en deux, dont les *Indiens* font des nattes qui reſſemblent aux tapis de jonc des *Maures*; ce qui eſt tres-beau à voir. Cinq ou ſix de ces tapis mis l'un ſur l'autre ſervent pour empêcher la pluie de percer, & le Soleil d'entrer dans le Temple; ce que les particuliers de la contrées & leurs voiſins imitent dans leurs maiſons.

Sur le toît de ce Temple il y a pluſieurs coquilles de differente grandeur, & de divers poiſſons rangées dans un tres-bel ordre.

dre. Mais on ne comprend pas d'où on les peut avoir aportées, ces peuples étant si éloignez de la mer, si ce n'est qu'on les ait prises dans les fleuves & les rivieres qui arrosent la Province. Toutes ces coquilles sont posées le dedans en dehors pour donner plus d'éclat, mettant toujours un grand coquillage de limaçon de mer entre deux petites écailles, avec des intervales d'une piece à l'autre, remplis par plusieurs filets de perles de diverse grosseur en forme de festons, attachez d'une coquille à l'autre. Ces festons de perles qui vont depuis le haut du toît jusqu'en bas, joints au vif éclat de la nacre & des coquilles, font un tres-bel effet, lors que le Soleil donne dessus.

Le Temple a des portes proportionnées à sa grandeur. On void à l'entrée douze statuës de geant faites de bois. Ils sont representez d'un air si farouche & si menaçant, que les *Espagnols* s'arrêterent longtems à considerer ces figures dignes de l'admiration de l'ancienne *Rome*. On diroit que ces geans soient mis là pour défendre l'entrée de la porte. Car ils sont en haie des deux côtez, & vont en diminuant de grandeur. Les premiers ont huit pieds, & les autres un peu moins à

proportion, en forme de tuiaux d'orgues.

Ils ont des armes conformes à leur taille, les premiers de chaque côté, des massuës garnies de cuivre qu'ils tiennent élevées, & semblent tout prêts à les rabattre avec fureur, sur ceux qui se hazardent d'entrer. Les seconds ont des marteaux d'armes, & les troisiémes, une espece de rame; les quatriémes, des haches de cuivre, dont les tranchans sont de pierre à fusil. Les cinquiémes tiennent l'arc bandé, & la fléche prête à partir. Rien n'est plus curieux à voir que ces fléches, dont le bout d'enbas est d'un morceau de corne de cerf fort bien mis en œuvre, ou de pierre à fusil afilée comme un poignard. Les derniers geans ont de fort longues piques garnies de cuivre par les deux bouts en posture menaçante, ainsi que les autres; mais tous d'une maniere differente & fort naturelle.

Le haut des murailles du Temple en dedans, est orné conformément au dehors du toît; car il y a une espece de corniche faite de grandes coquilles de limaçons de mer mis en fort bon ordre, & entre elles on voit des festons de perles qui pendent du toît. Dans l'intervalle des coquilles

&

& des perles, on apperçoit dans l'enfoncement attaché à la couverture quantité de plumes de diverſes couleurs tres-bien diſpoſées. Outre cet ordre qui regne au deſſus de la corniche, pendent de tous les autres endroits du toît pluſieurs plumes & pluſieurs filets de perles, retenus par des filets imperceptibles attachez par haut & par bas, enſorte qu'il ſemble que ces ouvrages ſoient prêts à tomber.

Au deſſous de ce plafons & de cette corniche, il y a autour du Temple des quatte côtez, deux rangs de ſtatuës, l'un au deſſus de l'autre, l'un d'hommes & l'autre de femmes, de la hauteur des gens du païs. Chacun a ſa niche joignant l'une de l'autre, & ſeulement pour orner la muraille qui eût été trop nuë ſans cela. Les hommes ont tous des armes en main, où ſont des rouleaux de perles de quatre ou cinq rangs avec des houpes au bout faites d'un fil tres délié, & de diverſes couleurs. Pour les ſtatuës des femmes, elles ne portent rien en leur main.

Au pied de ces murailles il y a des bancs de bois fort bien travaillez, ou ſont poſées les cercueils des Seigneurs de la Province & de leur famille. Deux pieds au deſſus de ces cercueils en des niches dans

le mur, se voient les statuës des personnes qui sont là ensevelies. Elles les representent si naturellement, que l'on juge comme elles étoient au tems de leur mort. Les femmes n'ont rien à la main, mais les hommes y ont des armes.

L'espace qui est entre les Images des morts, & les deux rangs de statuës, qui commencent sous la corniche est semé de boucliers de diverses grandeurs, faits de roseaux si fortement tissus, qu'il n'y a point de trait d'arbalête, ni même de coup de fusil qui les puisse percer. Ces boucliers sont tous ornez de perles & de houpes de couleur, ce qui contribuë beaucoup à leur beauté.

Dans le milieu du Temple il y a trois rangs de quaisses sur des bancs separez. Les plus grandes de ces quaisses servent de base aux mediocres, & celles-ci aux plus petites, & d'ordinaire ces pyramides sont composée de cinq ou six quaisses. Comme il y a des espaces entre un banc & un autre, cela n'empêche point d'aller de côté & d'autre, & de voir dans le Temple tout ce qu'on veut.

Toutes ces quaisses sont remplies de perles, de sorte que les plus grandes renferment les plus grosses perles, & ainsi en con-

continuant jusqu'aux plus petites, qui ne sont pleines que de semence de perles. Au reste la quantité des perles étoit telle, que les *Espagnols* avoüerent qu'encore qu'ils fussent plus de neuf cens hommes, & eussent trois cens chevaux, ils ne pouvoient tous ensemble emporter en une fois toutes les perles de ce Temple. On ne doit pourtant pas s'en trop étonner, si l'on considere que les *Indiens* de la Province apportoient dans ces quaisses depuis plusieurs siecles toutes les perles qu'ils trouvoient sans en retenir une seule. Et de là on peut juger par comparaison, que si tout l'or & tout l'argent qu'on a amené du *Perou* en *Espagne*, ne s'étoit pas transporté ailleurs, les *Espagnols* pourroient aujourd'hui couvrir d'or & d'argent plusieurs Eglises.

Outre cette innombrable quantité de perles, on trouva force paquets de peaux de chamois, les uns d'une couleur, & les autres d'une autre, sans compter plusieurs habits de peaux avec le poil teintes differemment, plusieurs vêtemens de chats, de martres, & d'autres peaux aussi bien passées qu'au meilleur endroit d'*Allemagne* & de *Moscovie*.

Autour de ce Temple, qui par tout étoit fort propre, il y a un grand magasin divisé en huit salles de même grandeur, ce qui lui apporte beaucoup d'ornement. Les *Espagnols* entrerent dans ces salles, & les trouverent pleines d'armes. Il y avoit dans la premiere de longues piques ferrées d'un tres-beau cuivre, & garnies d'anneaux de perles, qui font trois ou quatre tours. L'endroit de ces piques qui touche à l'épaule est enrichi de chamois de couleur, & aux extremitez il y a des houpes, avec des perles qui contribuent beaucoup à leur beauté.

Il y avoit dans la seconde salle des massuës semblables à celles des geans, garnies d'anneaux de perles, & par endroits de houpes de diverses couleurs, avec des perles alentour. Dans la troisiéme on trouvoit des marteaux d'armes enrichis comme les autres; dans la quatriéme, des épieux parez de houpes, prés du fer & à la poignée; dans la cinquiéme des especes de rames ornées de perles & de franges; dans la sixiéme des arcs & des fléches tres-belles. Quelques unes sont armées de pierre à fusil, éguisées par le bout en forme de poinçon, d'épée, de fer de piques,

ques, ou de pointe de poignard, avec deux tranchans. Les arcs sont émaillez de diverses couleurs, luisans & embellis de perles en divers endroits. Dans la septiéme salle il y avoit des rondaches de bois & de cuir de vache aporté de loin, garnis de perles & de houpes de couleur. Dans la huitiéme, des boucliers de roseaux tissus fort adroitement, & parez de houpes & de semences de perles. Voilà la description du Temple & du magasin de *Talomeco*, que les *Espagnols* qui avoient été au *Perou*, & dans les autres parties de l'*Amerique*, admirerent comme la merveille du nouveau monde. Ensuite ils demanderent aux *Indiens* ce qui les avoit portez à amasser tant de richesses, & ils répondirent que tous les Seigneurs du païs, & principalement ceux de leur Province, faisoient consister leur grandeur dans la magnificence de leur Temple. Nos gens se contenterent de cette réponse, & aussi-tôt les Intendans de l'Empereur qui étoient à la suite de l'armée, pour recevoir le quint de toutes les richesses que l'on trouveroit, delibererent de prendre les droits de leur Maître. Mais *Soto* leur dit qu'il ne se falloit charger de rien. Que l'on étoit assez embarassé des armes & des

provisions que l'on portoit. Qu'aprés la conquête de la *Floride* on le partageroit, & que celui auquel arriveroit la Province de *Cofaciqui*, paieroit le quint des tresors qui se trouveroient dans le Temple de *Talomeco*. Tout le monde approuva ce sentiment, & l'on reprit la toute du quartier.

CHAP. XVII.

Départ de Cofaciqui, *avec ce qui arriva dans la marche jusques à* Chovala.

SI-tôt que le General fut arrivé au quartier il emploia dix jours à s'informer des Provinces voisines, & sur l'asseurance qu'elles étoient fertiles & peuplées, il commanda à ses gens de se tenir prêt pour partir, & alla avec ses Officiers prendre congé de la Dame de *Cofaciqui* & des principaux *Indiens*. Il les remercia de leur obligeant accueil, & sur tout la jeune Princesse, à qui il promit toutes sortes de reconnoissances des bontez qu'elle avoit euës pour les *Espagnols*. Ensuite les troupes décamperent; mais parce qu'elles n'avoient pas assez de vivres pour marcher en gros, elles se diviserent. Le General

ral ordonna à trois de ſes Capitaines a, de prendre cent Cavaliers avec deux cens fantaſſins, & d'avancer douze lieuës dans le païs, à côté de la route de *Chovala* où on alloit. Qu'ils rencontreroient dans un bourg ſix cens meſures de gros millet; & qu'aprés en avoir pris autant qu'ils pourroient, ils rejoindroient le reſte de l'Armée dans la marche. Ces Capitaines partirent incontinent, & le General prit le chemin qu'il avoit reſolu. Il arriva en huit jours à *Chovala*, qui confine à la Province de *Cofaciqui*, & ſes Officiers au village, où ils avoient ordre de ſe rendre. Ils y trouverent une grande quantité de gros millet, ils enleverent deux cens meſures, & vinrent reprendre la route du General qui étoit paſſé. La plûpart d'entre eux qui ne ſavoient à combien ils étoient de lui, & qui dans cette incertitude, craignirent de manquer de vivres ſur le chemin, ſe mutinerent, & ſans vouloir obeïr ils doublerent le pas pour l'atteindre. Les Capitaines qui vouloient aller doucement, à cauſe de trois chevaux malades, tâcherent à retenir ces mutins, par la conſideration de ſervices que l'on

ti-

a *Gallego*, *Tinoco*, *Silveſtre*.

tiroit des animaux. Mais ils leur répondirent fierement, que l'on ne devoit point preferer trois chevaux à la vie de trois cens hommes, & ils se remirent à marcher plus fort & plus en desordre qu'auparavant. Là-dessus un des Capitaines qui se trouvoit à la tête, leur dit, qu'il s'étonnoit de la précipitation avec laquelle ils alloient. Que dans deux jours au plus tard, ils joindroient le General à *Chovala*. Qu'il avoit trop d'honneur, & savoit trop bien la guerre pour les laisser dans un païs ennemi. Qu'il ne falloit donc pas sur une crainte ridicule de manquer de provisions, abandonner des chevaux qui servoient si utilement contre les Barbares. Que sans doute leur conduite les couvriroit de honte, & donneroit un sensible déplaisir à *Soto* qui les aimoit. Qu'ainsi ils devoient plûtôt songer à rentrer dans leur devoir, & à mourir en braves soldats, que d'être dans la desobeïssance, & vivre sans gloire. Ces paroles les arrêterent un peu, & le lendemain comme ils marchoient, il se forma dans l'air au milieu du jour, un orage accompagné de vents, de tonnerre, & d'une grêle si funeste, que sans la rencontre de quelques grands arbres, ils fussent tous pe-

peris. Car la grêle étoit fort grosse, mais par bonheur elle ne dura pas long-tems. De sorte qu'ils continuerent leur chemin, & arriverent le troisiéme jour de leur marche à de petits villages, que l'on appelloit *Chalaques*, d'où les habitans s'étoient retirez, hormis quelques vieillards, dont la plûqart avoient perdu la vûë.

A trois journées de là, ils rejoignirent le General qui les attendoit depuis deux jours dans une valée de la Province de *Chovala*, éloignée de la Capitale d'environ cinq lieuës, par la route qu'ils avoient tenuë, & qu'ils trouverent assez belle. Car ils marcherent presque toûjours par un païs plain & coupé à chaque trois ou quatre lieuës, de petites rivieres qui couloient agréablement par la campagne. Ils rencontrerent aussi quelques montagnes d'une pente fort douce, couvertes d'herbes tres-propres pour le bétail; & virent durant leur traitte de tres bonnes terres.

Au reste depuis *Apalaché* jusques à *Chovala*, le chemin fut d'environ cinquante-sept journées, & presque toûjours vers le Nord ou Nordest. Ce qui est assez remarquable, les *Espagnols* trouverent dans les villages qui dépendoient

de

de la Dame de *Cofaciqui*, plusieurs éclaves *Indiens* des autres contrées, que ceux qui alloient à la chasse & à la pêche faisoient prisonniers. Ces éclaves servoient à cultiver la terre & on les avoit tres-maltraitez pour les empêcher de fuïr. Aux uns on avoit coupé les nerfs du coup de pied, & aux autres les nerfs qui sont au dessus du talon. Quand j'aurai encore dit quelque chose de la Dame de *Cofaciqui*, j'aurai raconté ce qui s'est vû ou passé de plus considerable dans ses Provinces.

CHAP. XVIII.

Generosité de la Dame de Cofaciqui.

LEs *Espagnols* sejournerent quinze jours dans la Capitale de *Chovala*, située entre un bourg & une petite riviere fort rapide; ils y furent tres bien reçûs, parce que la Province dépendoit de la Dame de *Cofaciqui*. Ensuite ils décamperent, & marcherent le premier jour par des terres semées, & cinq autres sur des montagnes inhabitées, & de vingt lieuës de traverse. Elles étoient pleines, de chênes, de meuriers, de bons pâturages, & de petits ruisseaux qui couloient parmi des vallées tres-frêches & tres-agréables.

Pour

Pour revenir à la Dame de *Cofaciqui*, elle ne fut pas contente d'avoir fait conduire les *Espagnols* jusques à *Chovala*, elle commanda encore aux habitans de cette Province leur fournir autant de vivres qu'ils en voudroient, & même de leur donner des *Indiens* pour les servir durant les vingt lieuës de montagne qu'ils devoient passer, avant que d'arriver à *Guachoulé*. Elle eut soin aussi, afin que tout allât mieux, que les *Indiens* de service fussent commandez par quatre des principaux du païs, & fit garder cet ordre, tandis que les *Espagnols* marcheront sur ses terres. Mais voici comme elle se gouverna à leur égard, lors qu'ils sortirent des contrées de son obeïssance. Elle ordonna aux quatre Commandans *Indiens*, que dés qu'ils arriveront au païs de *Guachoulé* qui confine à ses Provinces, ils prissent les devans; & qu'en qualité de ses Ambassadeurs, ils allassent prier le *Cacique* de recevoir favorablement les *Espagnols* dans son état. Qu'en cas de refus, ils lui declarassent la guerre, & le menaçassent de mettre tout à feu & à sang dans sa contrée. Le General ne sut rien de cet ordre, qu'aprés que l'on eût

passé

passé les montagnes. Alors comme les quatre *Indiens* lui eurent demandé permission de s'avancer, ils lui decouvrirent les choses dont on les avoit chargez. Nos gens surpris de cette genereuse conduite, demeurerent dans le sentiment où ils étoient, que la Dame de *Cofaciqui* desiroit de les servir ardemment. En effet, lors que dans sa Province elle les obligeoit avec chaleur, elle les prioit toûjours de lui pardonner, si elle ne leur rendoit pas tous les bons offices qu'elle souhaitoit. Les *Espagnols* pour la persuader du contraire, lui faisoient compliment sur la maniere dont elle agissoit. Cette Dame étoit non seulement liberale envers nos gens, mais encore envers ses sujets qu'elle combloit de ses graces. Elle meritoit aussi de commander à des Roiaumes entiers, & pour être une Princesse accomplie, il ne lui manquoit que d'être éclairée des lumieres de la foi.

CHAP. XIX.

Ce qui arriva aux troupes dans le desert.

LE jour que les *Espagnols* sortirent de *Chovala*, ils trouverent à dire trois esclaves, dont deux étoient *Negres* & l'autre

re *Maure*. L'amour des femmes plûtôt
u'aucun mauvais traitement les avoit o-
ligez à fuir & à demeurer parmi les *In-*
iens, ſi ravis de les avoir qu'on ne pût
amais les retrouver quelque diligence
u'on fit pour cela. Comme les *Negres*
imoient leurs Maîtres, & paſſoient pour
ons Chrêtiens, on fut ſurpris de leur
aute, mais perſonne ne s'étonna de la
onduite du *Maure*, qui étoit fin & mé-
hant.

Deux jours aprés cette fuite, lors que
es troupes marchoient à travers le deſert,
ean Terron un des plus robuſtes ſoldats
le l'Armée tira de ſon Alforge [a] ſur le
nidi, environ ſix livres de perles, &
reſſa un Cavalier de ſes amis de les pren-
re. Le Cavalier le remercia, & lui dit
u'il les devoit garder, ou plûtôt puiſque
e bruit couroit, que le General dépê-
hoit aux *Havanes*, les y envoier pour
n achêter des chevaux, & n'aller plus à
ied. *Terron* piqué de cette réponſe, ré-
artit, que ces perles ne paſſeroient donc
as outre, & là-deſſus il les répandit de
côté & d'autre ſur l'herbe, & à travers
des

[a] Eſpece de grande fauconniere.

des buissons. On fut surpris de cette folie; car les perles étoient grosses comme des noisettes, d'une tres-belle eau, & à cause qu'elles n'étoient pas percées, elles valoient plus de six mille ducats. On ramassa environ trente de ces perles qui parurent si belles, qu'elles firent regréter la perte des autres, & dire par raillerie ces paroles, qui passerent en proverbe parmi eux; ce ne sont pas des perles pour *Jean Terron.*

Terron ne voulut jamais découvrir où il avoit rencontré tant de grosses perles, & comme ses compagnons se mocquoient souvent de sa conduite, il les pria un jour de l'épargner; que toutes les fois qu'il se souvenoit de sa sotise, il lui prenoit envie de se pendre. Tels sont les prodigues, ils dépensent follement leurs biens, & aprés ils en sont au desespoir. Au contraire ceux qui sont liberaux ont de certaines joies secretes, que l'on sent mieux qu'on ne les exprime.

Fin de la premiere Partie de l'Histoire de la Floride.